

Les Illuminés

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. Arnaud

LES ILLUMINÉS

CHRONIQUES

II

GLACIÈRES

FLEU
VE
NOIR

L'UNIVERS DE
LA COMPAGNIE
DES GLACES

Fleuve Noir

SF

LES ILLUMINÉS

Dans la même collection

- 1 *La Citadelle de cristal* – Michel Honaker
- 2 *L'ombre de Mars* – R. Clarinard et M. Ollivier
- 3 *Double jeu* – G. Elton Ranne
- 4 *Le cri de l'asphalte* (Zone Rouge I) – Serge Séguret
- 5 *La cicatrice du Chaos* – Serge Brussolo
- 6 *L'ange de la vengeance* – Frank Rich
- 7 *L'odeur de l'or* – Christian Vilà
- 8 *Le Niwaâd* – Jean-Christophe Chaumette
- 9 *Plus proche que vous ne pensez* – Philippe Rendorf
- 10 *Le sang des immortels* - Laurent Genefort
- 11 *Equilibre* – Alain le Bussy
- 12 *La cité des motards* (Zone Rouge 11) – Serge Séguret
- 14 *L'atoll des Bateaux Perdus* – G.-J. Arnaud
- 15 *L'aube incertaine* – Roland C. Wagner
- 16 *Planète des vents* – Jean-Michel Calvez
- 17 *Le bâtard* – Christophe Loubet
- 18 *L'exil* – Christophe Loubet
- 19 *Iceflyer* - Christian Vilà
- 20 *Chute libre* – G. Elton Ranne
- 21 *Hors piste* (Zone Rouge III) – Serge Séguret

G.-J. ARNAUD

LES ILLUMINÉS

Chroniques glaciaires – 2

SF Métal

Fleuve Noir

Collection dirigée par Daniel Riche

© 1997 Éditions Fleuve Noir.
ISBN : 2-265-06311-8

Né le 3 juillet 1928 en Camargue, G.-J. Arnaud est en fait originaire des Corbières, où il a situé l'action de plusieurs de ses histoires.

Après des études de droit et un séjour à l'institut des Sciences politiques, il écrit son premier roman policier en 1951. L'autre Arnaud venait de publier *Le Salaire de la peur*, aussi l'éditeur imposa-t-il au jeune romancier, alors brigadier au régiment de chasseurs d'Afrique, de prendre un pseudonyme. G.-J. Arnaud ayant vu le jour à Saint-Gilles-du-Gard, on le baptisa donc Saint-Gilles, patronyme qu'il se hâta d'abandonner.

Dès lors, G.-J. Arnaud ne cessera plus d'écrire, s'attaquant à tous les genres de la littérature populaire : policier, espionnage, aventure, science-fiction, fantastique. Au total, près de quatre cents romans...

1952 : *Prix du Quai des Orfèvres* pour *Ne tirez pas sur l'inspecteur*

1966 : *Palme d'Or du roman d'espionnage* pour *Les Égarés*

1977 : *Prix Mystère de la Critique* pour *Enfantisme*

1988 : *Prix Apollo* pour *La Compagnie des Glaces*

1988 : *Prix RTL Grand Public* pour *Les Moulins à nuages*

De nombreux livres de G.-J. Arnaud ont été adaptés au cinéma ou à la télévision. Ses livres sont également traduits au Japon, en Amérique latine, dans plusieurs pays d'Europe et en Union soviétique.

Document classé « subversif » extrait des fonds secrets de la bibliothèque des Archives manuelles de Karachi-Station. Datation au carbone rendue impossible par la nature même du support, un papier post-glaciaire. Texte certainement réécrit sous forme de fiction romanesque pour une diffusion cherchant à tromper la vigilance des autorités de l'époque, les Croisés de l'Eglise Grégorienne du Vatican aujourd'hui absorbée par l'Eglise des Néo-Catholiques, l'Honorable Corps des Aiguilleurs, les Eminents Dirigeants des Compagnies.

I

Mon nom est Jon Semper. Le lieu de ma naissance était Sanguine avant que les Croisés ne viennent s'installer chez nous. Depuis, notre communauté s'appelle Bruni-Station. Les Croisés appartiennent à l'Eglise Grégorienne du Vatican et dirigent le Réseau Grégorien de chemin de fer. Les vieux de Sanguine racontaient que des machines bruyantes et puantes circulaient loin de chez nous, reliant des communautés, mais personne n'accordait beaucoup de crédit à leurs radotages. Lorsque les rails des Croisés ont été découverts par des chasseurs de Sanguine à une journée de traîneau, tout le monde a commencé à s'inquiéter. Moi, je n'avais que cinq ans et je vivais sans souci dans notre village. Ma mère dirigeait l'école que fréquentait une vingtaine d'enfants entre quatre et quinze ans. En échange, la communauté lui garantissait tout ce dont nous avons besoin pour vivre. Mon père avait été tué à la chasse par un ours blanc alors que je n'avais que quelques mois.

Sanguine existait depuis au moins quatre générations, peut-être davantage. Le plus vieil habitant se souvenait de son grand-père, qui vivait déjà là. Ce qui représente cent trente années, aujourd'hui que j'ai quinze ans et que j'ai décidé d'écrire mes souvenirs, malgré la surveillance étroite dans laquelle nous tiennent les Croisés.

Dès leur arrivée, l'école fut fermée et tous les livres confisqués et jetés dans un grand feu. Nous dûmes fréquenter l'école grégorienne où l'on récitait par cœur les Saintes Ecritures sans avoir le droit d'apprendre à lire et à écrire. Ma mère, en dépit de cette interdiction, continua de m'instruire clandestinement.

Jadis Sanguine n'était qu'un groupe d'igloos où vivaient des chasseurs de rennes et d'ours. Un jour un téméraire descendit dans une crevasse profonde et découvrit le gisement de viande fossile. Tout d'abord il crut qu'il s'agissait d'une qualité de roche. Il en tailla un bloc couleur d'hématite qu'il remonta dans son igloo. À la chaleur le bloc dégela et s'amollit. Un des chiens de traîneau le déroba et le dévora à belles dents. C'est ainsi que débuta la mine de viande fossile qui devait faire la fortune de la communauté. Des marchands nomades venaient nous l'échanger contre d'autres produits et c'est ainsi que nous avons pu construire la verrière protectrice voici des dizaines

d'années.

Ce filon de viande fossile paraît inépuisable et avant l'arrivée des Croisés nous n'en prélevions que de faibles quantités. Nous n'en mangions que rarement et seulement en période de disette, mais nous savions que les marchands la vendaient comme nourriture aux autres communautés. Nous, nous en nourrissions les chiens de traîneau principalement.

Les Croisés sont donc arrivés avec leurs rails et leur locomotive à vapeur. Ils n'ont rencontré aucune résistance, tant les habitants de Sanguine étaient éberlués par la nouveauté du chemin de fer. Les Croisés n'ont donc eu aucune peine à nous imposer leur loi, et quand les gens ont voulu se révolter il était trop tard. La mine de viande fossile a été exploitée de façon méthodique pour remplir des wagons de marchandises que les envahisseurs allaient échanger ailleurs. Les marchands nomades ont cessé de venir chez nous. Sanguine est devenue Bruni-Station, du nom d'une sainte de l'Eglise Grégorienne morte depuis longtemps.

La population fut divisée en catégories. Certains hommes et certaines femmes furent désignés pour le travail de la mine, des hommes furent chargés de la chasse aux rennes, des femmes durent créer des cultures hydroponiques. Ma mère fut de celles-là. Quand j'atteignis mes quinze ans, je descendis dans la mine. C'était un travail pénible et dégoûtant. Les galeries parcourues par un courant d'air chaud se remplissaient du sang de la viande dégelée et nous pataugions à longueur de journée dans ce liquide qui finissait par puer. Il fallait le pomper avec des machines rudimentaires actionnées à la main. Le sang en remontant à la surface gelait à nouveau et obstruait les tuyaux. Nous travaillions dans des conditions épouvantables.

Le soir nous devions assister à la catéchèse alors que nous dormions debout. Les Croisés avaient construit un temple en dehors de la verrière, un immense igloo qui pouvait recevoir des centaines de personnes pour les offices du matin et du soir. Nous apprenions par cœur les différentes prières, le Pater, l'Ave Maria, les commandements mais aussi la prière spéciale concernant Grégoire XVII, le souverain pontife de la Grande Panique, ainsi appelait-on le bouleversement humain qui accompagna l'apparition des glaces sur la Terre.

Le plus étrange m'apparut très vite. Les Croisés parlaient bien d'un souverain pontife de la Grande Panique devenu saint Grégoire XVII, de son successeur Grégoire XVIII, d'un certain Pie XV, mais ils passaient sous silence tous les successeurs et il était impossible de connaître le nom du pape actuel et même de savoir s'il en existait un. Ces gens-là refusaient également de s'expliquer sur le nom de Vatican. Ma mère avait retrouvé dans un de nos livres qu'il s'agissait jadis du

siège de la papauté dans une ville nommée Rome.

Entre le travail de la mine et les offices, la catéchèse et les sermons, nous devenions des individus sans âme, privés de sommeil, mal nourris, épuisés, hébétés par ces rythmes stricts d'une vie sans espoir.

Je ne lisais plus, je perdais l'usage de nombreux mots, j'avais du mal à composer une phrase un peu compliquée et, dans les galeries sous-glaciaires, nous récitons tout en travaillant la plupart des prières dont les Croisés gavaient notre esprit.

Ces Croisés portaient généralement des robes de laine blanches sur lesquelles, recto verso, étaient tissées des croix rouges. Ceux qui conduisaient les trains ou travaillaient sur la voie ferrée endossaient des combinaisons protectrices, mais toujours marquées de deux croix.

Ils avaient essayé d'étendre leur réseau vers le sud, vers une communauté de pêcheurs installée au-dessus d'un lac subglaciaire. Mais les habitants de cette agglomération n'avaient pas accepté l'intrusion des Croisés et il se murmurait qu'une grande bataille avait opposé les deux groupes. Les Croisés avaient dû éviter ce village et modifier en conséquence l'implantation de leurs rails.

Aucun des habitants de l'ancienne Sanguine, devenue Bruni-Station, n'avait le droit de monter dans les trains du Réseau. Nous chargions la viande fossile dans les wagons de marchandises sans savoir ce qu'elle devenait par la suite.

Plusieurs chasseurs s'enfuirent du pays avec leurs traîneaux et leurs chiens et, dès lors, les Croisés accompagnèrent les battues aux rennes. Ils étaient armés de fusils inconnus alors que chez nous n'existaient que quelques pétoires peu pratiques. Les Chasseurs utilisaient surtout des arcs et des pieux mais la chasse aux rennes s'effectuait de façon archaïque. Les hommes essayaient de séparer du troupeau quelques bêtes qu'ils rabattaient vers une zone de crevasses où les animaux tombaient et se tuaient. Ensuite ils les dépeçaient durant des jours et des nuits, allant et venant avec les traîneaux pour rapporter les quartiers de venaison dans Sanguine.

— Tu sais, me dit un jour ma mère, l'opposition farouche aux exigences des Croisés ne te rapportera rien, tâche plutôt de bien te faire voir. Ils sont obligés de trouver des successeurs. Quand tu auras conquis leur confiance, peut-être pourras-tu trouver l'occasion de t'enfuir.

— Ils préfèrent leurs enfants comme successeurs. Et ils en ont de nombreux.

— S'ils veulent se répandre sur la terre entière, il leur faudra d'autres zélateurs. Tu es jeune et la vie ici est intolérable. Essaye ce que je te conseille.

— Je vais passer pour un traître.

— Je ne crois pas. Tout le monde paraît vivre dans un état second. On dirait des somnambules, désormais.

II

J'ai suivi les conseils de ma mère et donné peu à peu tous les signes d'une grande ferveur. Je pris l'habitude de prier où que ce soit. Mes lèvres ne cessaient de murmurer et, pour plus de commodité, je répétais jusqu'à la nausée la prière spéciale pour Grégoire XVII. Dans les galeries de mine je tombais soudain à genoux, les bras en croix, m'enfonçant avec un dégoût que je réprimais dans le sérum sanglant qui s'écoulait de la viande fossile. Mes compagnons ne paraissaient ni surpris ni méprisants, ils s'écartaient simplement, trop épuisés physiquement et mentalement pour réagir. Dans l'église de glace, je pris l'habitude de m'attarder de plus en plus longtemps après le départ des autres fidèles pressés de se nourrir et de se reposer. Alors je m'approchais de la grande icône représentant le saint et recommençais mes actions de grâces que je renouvelais un peu plus tard, devant la statue de sainte Bruni, à laquelle nous devons le nouveau nom de notre agglomération. Je savais qu'on m'observait, même si je ne voyais personne. J'ignorais alors que les Croisés disposaient de moyens sophistiqués et de techniques inconnues pour effectuer ce genre de surveillance. Comme j'ignorais qu'au-delà de notre petite communauté les Hommes du Froid retrouvaient peu à peu les éléments, les outils et techniques d'une civilisation ancienne, à force de fouiller dans le sous-sol glaciaire.

Les Croisés étaient des religieux, certes, mais ils pouvaient vivre avec une femme et procréer. Il y avait parmi eux des prêtres qui, eux, observaient la chasteté et se consacraient entièrement à la religion. Bruni-Station était en fait dirigée par un archiprêtre et deux prêtres ordinaires. Ce fut l'un d'eux, un homme jeune qui s'appelait frère Paul, qui, quelques semaines après le début de ma comédie de grand dévot, m'interpella un soir où je me confondais en prières devant la statue de la sainte. En fait, je somnolais presque, bercé par la répétition constante des mêmes mots.

— Est-ce toi que l'on appelle Jon Semper ?

Je sursautai et tournai la tête. Frère Paul portait une robe à capuche blanche et dans l'ombre de cette capuche ses yeux brillaient de méfiance.

— Oui, mon frère.

— Le fils de cette Semper qui dirigeait l'école voici dix ans, au moment de l'arrivée de notre mission ? Sais-tu lire, écrire ?

— J'avais commencé d'apprendre quand j'étais tout petit mais depuis j'ai tout oublié.

Je redoutais qu'il n'essaye de me piéger mais il se contenta de cette réponse.

— Pourquoi t'attardes-tu en prières constantes ?

On m'a rapporté que dans les galeries sous la glace tu passes beaucoup de temps en dévotions, ce qui ne l'empêche pas de travailler autant que les autres.

— Depuis un moment j'ai découvert que tout mon être appartenait à l'Eglise Grégorienne et que je n'imaginai pas de vivre différemment désormais. Voici encore quelques mois, j'aurais aimé partir à la chasse aux rennes ou bien travailler dans la station, mais j'aspire à me conformer strictement aux commandements de saint Grégoire XVII.

— Demain, tu ne descendras pas dans la mine avec les autres et tu viendras me voir ici même, à neuf heures. Tu sais lire l'heure ?

— Je connais certains chiffres, celui de sept par exemple. Il indique que je dois descendre dans la mine.

Lorsque je suis rentré, ma mère m'attendait avec le repas du soir. Depuis quelques jours, les Croisés éprouvaient des difficultés pour nous ravitailler, mais elle pouvait rapporter des légumes des cultures hydroponiques. Le plus souvent, des haricots de soja dont elle faisait une purée. Nous pouvions aussi manger de la viande fossile, mais nous éprouvions pour cette nourriture une grande répugnance. Ce soir-là j'ai choisi de ne pas la mettre au courant de ce rendez-vous avec frère Paul. Je préférais attendre que les événements se clarifient pour l'en informer. J'eus du mal à m'endormir malgré ma fatigue. Cette contrainte de religiosité que je m'imposais ajoutait à ma lassitude générale un accablement supplémentaire.

Je quittai la maison à sept heures comme d'habitude et me réfugiai dans l'église à laquelle nous accédions par un tunnel transparent mis en place par les occupants. Il était d'une matière, différente du verre, que je ne connaissais pas.

La messe venait de se terminer, et il ne restait que l'archiprêtre en discussion avec ses deux adjoints, là-bas vers l'autel. Ils m'aperçurent et frère Paul s'approcha, visiblement mécontent :

— Je t'avais dit neuf heures.

— Je préfère attendre ici et me recueillir.

— Alors, va dans la chapelle en face et n'en bouge pas sans mon ordre.

Visiblement, je les dérangeais mais, prudent, je n'essayai pas de savoir la raison de leurs conciliabules. Je m'agenouillai et fis semblant de prier en essayant de ne pas être gagné par le sommeil. Je n'en pouvais plus et ma tête me paraissait avoir été vidée de tous mes

souvenirs et de tous mes sentiments.

— Viens avec moi.

Nous sommes sortis de l'église pour nous rendre vers les quais de la station où j'étais admis pour la première fois. Il me conduisit dans un wagon que je trouvai luxueusement aménagé, en comparaison de nos pauvres demeures faites de bric et de broc, de matériaux échangés autrefois contre la viande fossile. Ces matériaux apportés sur des traîneaux tirés par des chiens ne pouvaient être que légers et nos installations ne protégeaient guère des bruits et du froid. La verrière nous avait procuré une température qui pouvait apparaître agréable, comparée aux moins cinquante, moins soixante extérieurs, parfois plus avec le blizzard.

— Nous allons te faire passer quelques examens pour avoir une idée plus précise de ton intelligence. Si tu réussis, tu iras à Basilic-Station pour apprendre à lire et écrire, sinon tu resteras ici à travailler dans la mine. À la rigueur, nous pourrons t'employer pour des travaux dans l'église. À Basilic-Station se trouve un séminaire où les futurs Croisés suivent un enseignement théorique et un entraînement physique. En ce moment, nous avons besoin de jeunes hommes robustes pour devenir des soldats. Nous avons de puissants ennemis qui essayent de s'emparer de notre réseau et nous sommes bien décidés à nous défendre. Des compagnies païennes convoitent nos installations et les territoires que nous avons conquis.

— Devrai-je devenir soldat ? J'aurais voulu me perfectionner dans l'étude de la religion grégorienne.

— Si tu es un bon Croisé courageux et chaste, tu pourras, lorsque nous aurons écarté le danger, postuler pour un séminaire où les prêtres sont formés. Il te faudra toujours garder l'espoir et la foi, même si ton rêve ne se réalise que dans quelques années. Mais pour l'heure nous avons surtout besoin de bons défenseurs qui soient prêts à mourir pour la foi grégorienne.

L'essentiel pour moi était de m'échapper de Bruni-Station, de connaître autre chose que cet abrutissement débilitant. J'inclinai la tête et frère Paul me tapota la joue :

— Très bien. Maintenant je vais te poser quelques questions pour juger de ton quotient intellectuel.

J'avais peur de tomber dans quelque piège. Ces gens-là étaient diaboliques et pouvaient très vite se rendre compte que je n'étais qu'un imposteur et, le pire, que je savais lire, écrire et que je possédais une certaine culture, des connaissances scientifiques, géographiques et même historiques, mais ces dernières concernaient cette vieille civilisation brutalement anéantie par la glaciation.

— Si tu dois partir à Basilic-Station tu ne reverras probablement jamais plus ta mère. Les Croisés doivent jurer de ne plus chercher à

revoir les leurs.

Lorsque ma mère m'incitait à jouer cette comédie de faux dévot, je lui rétorquais que jamais je ne la quitterais, que je préférais mourir d'épuisement dans la mine, mais elle avait su me convaincre de ne pas tenir compte d'elle. Assurant même qu'une fois seule, elle-même chercherait le moyen de sortir de cet enfer.

Les questions avaient toutes trait à des sentiments affectifs plus qu'à une véritable enquête sur mes possibilités intellectuelles.

— C'est tout pour aujourd'hui. Tu iras travailler à la mine et tu reviendras ici demain à la même heure.

III

Quinze jours plus tard, accompagné de frère Paul, j'entrepris le voyage pour l'école des Croisés de Basilic-Station. L'émotion de la séparation d'avec ma mère se doublait de celle d'une plongée brutale dans un monde inconnu. Je n'avais guère quitté Sanguine avant l'arrivée des Croisés et jamais plus par la suite. Tout m'éberluait, me laissait silencieux, inquiet, sur mes gardes. Ce compartiment dans le train qui nous emportait à grande vitesse, en fait il ne dépassait pas les cinquante kilomètres à l'heure, était pour moi d'un luxe inouï. Il y faisait chaud, les sièges en étaient moelleux et l'on pouvait découvrir le monde glaciaire dans toute sa tristesse, sous cette lumière sale qui nous vient d'un ciel éternellement croûteux. La ligne était construite sur un remblai qui traversait une immense plaine monotone avant de s'enfoncer dans des entassements de glace. Parfois nous nous engouffrions dans une galerie de glace étayée solidement. Mais nous ne souffrions pas de l'obscurité puisque le wagon tout entier était éclairé au moyen de l'électricité. Le courant était produit par la machine à vapeur elle-même. Chez nous, les Croisés utilisaient une centrale pour éclairer les galeries de mine, l'église et leur cantonnement.

— À chaque bout du wagon, tu peux disposer de toilettes, me dit frère Paul.

L'endroit était aussi inouï que le reste, d'une propreté étincelante et doté d'appareils inconnus pour toutes les exigences du corps. Je n'osais trop user de ces avantages. Lorsque ce fut l'heure du repas, mon guide m'entraîna vers le réfectoire installé dans un autre wagon. Il éclata de rire quand je baptisai ainsi cet endroit.

— Il s'agit d'un wagon-restaurant, m'apprit-il.

Debout devant nos couverts, nous avons récité la prière de grâces à saint Grégoire XVII. Puis nous avons mangé et ce fut mon premier repas digne de ce nom. Jusqu'ici, je n'avais mangé que des nourritures grossières, des viandes sauvages, parfois musquées comme celle des isatis et des rats quand manquait celle des rennes. Pour moi, ce fut un banquet arrosé d'une bière qui me fit tourner la tête.

Je crus pouvoir sommeiller une fois dans notre compartiment, mais le prêtre commença de me raconter la vie de saint Grégoire XVII. Il parlait lentement pour que j'enregistre les principaux événements de la vie de ce pape de la Grande Panique et ensuite il me posa une

dizaine de questions.

Lorsque la terre commença de se recouvrir de glace, ce pape, au lieu de se diriger vers le sud et de se joindre au grand exode de toutes les populations, décida de remonter vers le nord.

Je ne comprenais pas la raison de cette attitude.

— Saint Grégoire a pensé que les populations qui s'accrochaient dans ces régions méritaient d'être secourues par un homme de Dieu. Dans le sud il y aurait pléthore de prêtres, mais qui évangéliserait le nord, apporterait la communion aux déshérités de ces latitudes ? Il vécut à l'intérieur de grottes glaciaires dans le plus grand dénuement mais entouré de fidèles sincères. Son secrétaire lui succéda à sa mort en 2080.

Je n'avais jamais été habitué aux dates. À Sanguine, nous situions l'écoulement des années grâce à quelques événements importants, l'année de la Grande Meute par exemple. Bien avant la naissance de ma mère, des milliers de loups avaient attaqué le village. L'année de la Verrière effondrée. Ainsi de suite. Mais ce chiffre de 2080 ne signifiait rien pour moi.

— Tu sais ce que représente cette date ? Non, bien sûr. C'est la deux mille quatre-vingtième année après la naissance de Jésus-Christ.

Les prêtres de l'Église Grégorienne du Vatican ne faisaient référence à Jésus-Christ qu'en de rares circonstances, tout obsédés qu'ils étaient par la figure de saint Grégoire XVII. Cependant, pour le fondement de leur foi, ils devaient parler du fils de Dieu et des Évangiles, mais il était apparent que seul le pape de la Grande Panique les pénétrait de vénération.

— À cette époque, me dit frère Paul, beaucoup de livres et d'archives furent brûlés non dans un but de purification, mais parce que les gens cherchaient à se chauffer par n'importe quel moyen. Si bien que des documents religieux disparurent à jamais. Ce fut Grégoire XVII qui ordonna que fussent rédigés les actes de sa vie par son secrétaire, Mgr Luccini, qui devait lui succéder sous le nom de Grégoire XVIII.

Son récit fut interrompu par un arrêt dans une communauté qui portait le nom d'Eucharistic-Station. C'était un endroit important, doté d'une très grande verrière et auquel on accédait par un sas pour éviter le refroidissement intérieur. Bien entendu, j'appris ces mots nouveaux à ce moment-là. En même temps, je découvrais les premières manifestations d'une vie sociale différente de celle que nous menions. Les gens que j'apercevais sur les quais étaient mieux habillés, certainement mieux nourris que ceux de Bruni-Station. Il y avait des petits marchands qui proposaient des nourritures et des objets inconnus. J'appris qu'on utilisait pour les échanges commerciaux non le troc, mais de l'argent sous forme de billets. J'eus du mal à

comprendre ce système.

— Que font les habitants ici ? ai-je demandé.

— Ils élèvent des moutons dans des bergeries spéciales.

Je ne savais ce qu'étaient des moutons et frère Paul me l'expliqua. C'était comme un gros chien gras et laineux. Pourquoi ne pas élever des chiens, alors ? Parce que la chair des moutons est plus agréable, me répondit-il, dégoûté à la pensée de manger du chien, ce que nous faisons parfois à Sanguine. Le convoi stationna une bonne heure avant de reprendre sa course. Mon compagnon dit que nous n'atteindrions Basilic-Station que le lendemain soir. Nous allions dormir dans le train en transformant nos banquettes en couchettes. Mais auparavant nous avons gagné la petite chapelle au centre du convoi pour prier durant plus d'une heure. Ensuite, ce fut le wagon-restaurant où l'on nous servit une fois de plus une nourriture excellente. Depuis Eucharistic-Station les voyageurs n'étaient plus seulement des Croisés ou des prêtres mais des étrangers habillés en général de combinaisons ou de fourrures.

— Ce sont des commerçants importants, me dit frère Paul, qui dévorait gloutonnement tout ce que l'on nous servait.

Il y eut ensuite la prière du soir et je constatai que tous ces voyageurs nouveaux n'y assistaient pas. Ils paraissaient jouir d'une liberté que nous ne connaissions pas à Bruni-Station.

Avant de dormir, je demandai pourquoi les agglomérations étaient toutes baptisées du mot *station*. Le prêtre me répondit que différents réseaux existaient depuis de nombreuses années sur ce territoire, et qu'il avait fallu établir des règlements précis en langue anglaise pour éviter les accidents. Le mot *station* signifiait gare en langue anglaise. Mais pas plus que le mot *station*, celui-là ne me disait pas grand-chose.

Le lendemain nous avons traversé d'autres stations et je me rendis compte que nous autres, tout au bout d'une ligne sans importance, nous n'étions que des esclaves, que partout ailleurs les Croisés, même s'ils étaient présents, ne donnaient pas l'impression de contraindre les populations.

D'ailleurs, depuis Eucharistic-Station notre ligne s'était noyée dans un entrelacs de rails tel que je n'arrivais pas à les compter par moments. J'en gardais l'impression que le Réseau Grégorien était d'une très grande importance et que ces gens-là, devenus nos maîtres, disposaient d'un immense territoire et d'un grand pouvoir. Ce ne fut que plus tard que je découvris qu'il n'en était rien et que certaines compagnies ferroviaires possédaient une puissance plus considérable.

L'arrivée à Basilic-Station se fit de nuit. Il faut dire que, dans notre monde, le jour est d'une grande pauvreté. Longtemps, j'ai pensé que c'était tout à fait normal avant d'apprendre que jadis il en était

différemment. Dans ces régions il ne commence que tard dans le matin et disparaît assez vite dans l'après-midi. Mais notre descente de train à onze heures du soir eut lieu sur un quai en partie désert.

— Voici la draisine de l'École, dit frère Paul en me désignant une sorte de wagon vitré de petite taille qui attendait sur une autre voie.

Un Croisé la pilotait et sans dire un mot nous ouvrit la portière et démarra sur-le-champ.

— Il est trop tard pour que tu rejoignes le dortoir et tu seras certainement installé dans une cellule. Je te verrai demain matin si le supérieur le veut bien. Continue à bien te comporter et tout ira bien pour toi. Tu vas apprendre à lire, à écrire et tu découvriras une foule de choses que tu ignores complètement. Je te donne ma bénédiction, reste toujours aussi bon Grégorien.

IV

Je ne revis pas frère Paul le lendemain et je fus très vite entraîné dans le rythme ahurissant de cette école des Croisés dirigée par le frère supérieur Anselme. Nous devions l'appeler « père » comme la plupart des professeurs. Il régnait dans cette étrange installation de wagons superposés une discipline féroce mais, venant de Bruni-Station, je n'avais aucun mal à me plier à cette vie difficile. Les autres garçons la supportaient plus ou moins bien et les punitions étaient d'une grande cruauté. On y frappait à coups de bâton, on exposait au froid, on privait de nourriture pour trois fois rien. Habitué à me soumettre depuis mon enfance, j'étais considéré comme un modèle et, bien entendu, j'avais fait des progrès extraordinaires en écriture et en lecture, mais j'avais su modérer mes élans et personne n'avait paru se rendre compte que je possédais des bases solides. En moins de trois mois, je changeais de section et me retrouvais avec des garçons de mon âge. À ce nouvel échelon, les exercices physiques se multipliaient, et nous apprenions à nous combattre à mains nues avant d'entreprendre la connaissance des armes.

Le Réseau Grégorien paraissait avoir deux ennemis féroces, au nord la Compagnie Railway-Union et au sud-ouest l'Union Ferroviaire. La première était la plus puissante et appartenait à une famille ancienne, les Sadon. L'actuel président en était un certain Lucas Sadon qui déclarait avec orgueil qu'il était le septième de la lignée à diriger la Compagnie. Cette information me plongea dans une perplexité totale, car en admettant que chaque Sadon ait régné trente ans, la Compagnie existait depuis deux siècles et nous autres, à Sanguine, avions découvert le chemin de fer depuis dix ans seulement. La société glaciaire s'était développée en dehors de nous, dans certains secteurs, abandonnant d'immenses territoires à la barbarie et aux nomades. Même les marchands qui autrefois nous visitaient n'avaient jamais parlé de ces installations de rails, de réseaux et de locomotives.

Un de mes amis, un certain Thann, connaissait très bien l'histoire des compagnies. Son père était chef de station dans le nord de la Concession. C'était aussi un Croisé mais de haut niveau.

— Il y a deux siècles que les réseaux de voies ferrées essayent de relier les différentes communautés et tu veux me faire croire que la vôtre était encore isolée voici dix ans ?

— Je te jure que c'est la vérité.

— C'est un certain Sadon et son associé Elphraos qui créèrent la première ligne il y a plus de deux cents ans.

Les deux hommes avaient fini par se séparer. Sadon avait créé la Railway-Union et Elphraos l'Union Ferroviaire, mais, n'ayant pas d'héritier, sa compagnie avait été reprise par un groupe d'actionnaires. Thann dut m'expliquer ce que signifiait ce terme. Je découvris que ces deux compagnies étaient des sociétés par actions mais que le Réseau Grégorien était une puissance théocratique. La religion, du moins ses règles, en commandait le fonctionnement. Les Croisés détenaient les principales fonctions, laissant les tâches les plus ingrates aux Concessionnés ; ainsi appelait-on les habitants qui n'avaient en réalité aucun pouvoir.

— Les ouvriers, les manutentionnaires, les chauffeurs. Mais il y a aussi des mineurs qui exploitent des filons de charbon, voire des ressources répertoriées, c'est-à-dire des gisements de l'ancien temps comme des stockages de charbon, de pétrole ou de gaz. Il y a aussi des forêts subglaciaires où vivent des bûcherons. Mais dans toutes les compagnies, il en est ainsi.

— Je viens d'un pays où l'on exploite une mine de viande fossile.

— Que me racontes-tu là ? De la viande fossile ? Mais c'est impossible, voyons. Ça n'existe pas.

Je ne cherchai pas à le convaincre mais par la suite j'appris que l'existence de cette mine était tenue secrète, car bien des aliments vendus sur le réseau étaient fabriqués industriellement, à partir de cette viande fossile que nous autres réservions d'abord aux chiens, n'en mangeant que dans les cas extrêmes de disette.

Au bout de neuf mois, je fus désigné comme aspirant-Croisé, ce qui était exceptionnel. En général ce grade n'était accordé qu'au bout de deux années d'études, mais je me comportais toujours avec la même obéissance, même si la nuit il m'arrivait de laisser ma rage secouer mon corps de tremblements impossibles à maîtriser.

Dans la journée, ma soif de connaissances, mon étonnement devant l'état de cette société ferroviaire qui dirigeait tout m'empêchaient de me révolter, mais une fois dans ma couchette je pensais à Sanguine, à la douceur de vivre de jadis quand nous n'étions que des chasseurs nonchalants et des mineurs bénévoles. Notre inorganisation nous avait livrés pieds et poings liés à ces Croisés dont je faisais partie. Et mes amis sombraient dans l'abrutissement général, ma mère risquait de mourir à la tâche avec ces cultures hydroponiques. Elle passait douze heures dans un climat malsain, humide, les mains gonflées par les plantes et les produits chimiques.

Pour la première fois, nous avons obtenu une permission de huit jours, mais il n'était pas question de me laisser repartir pour Bruni-

Station, me déclara le supérieur, frère Anselme. Je cachai ma désolation et tout de suite me vint un horrible soupçon. Pourquoi ces gens-là refusaient-ils de me laisser retourner chez moi ? Bien sûr, il y avait quatre jours de train aller et retour, mais j'aurais tout de même disposé des quatre jours restants pour voir ma mère.

Thann me proposa de passer cette permission chez lui. Il était heureux que je l'accompagne mais ne me cacha pas que frère Anselme l'avait prié de m'inviter.

— Mais j'avais déjà décidé de t'emmener avec moi.

Nous avons pu prendre un train express et prioritaire qui nous conduisit chez lui en moins de sept heures, à une vitesse de plus de cent kilomètres à l'heure. C'était un train électrique très confortable.

Le supérieur m'avait fait remettre une partie de ma solde et pour la première fois j'avais reçu des billets à l'effigie de saint Grégoire. L'unité en était le marial, du nom de la Vierge Marie.

Je pus inviter mon ami au wagon-restaurant, croyant mon argent inépuisable, mais quand je dus régler, les deux tiers de la somme y passèrent.

Sur le trajet, je me rendis compte que nous traversions un pays très dense en population et que dans chaque station les Croisés-soldats étaient de plus en plus nombreux.

— Regarde, un train blindé avec ses sabords. Derrière, il y a des canons et des lance-missiles.

Là encore, il dut m'instruire sur cet armement. J'avais appris ce qu'étaient un fusil, une carabine, mais il fallait attendre l'année suivante pour découvrir l'armement lourd. Désormais les trains blindés devenaient plus nombreux et la station que dirigeait le père de Thann, Christus-Station, était une concentration de trains de combat avec bien peu de civils. La cité était fortifiée par des wagons remplis de béton durci et la verrière était rendue opaque par une couche de peinture blanche, si bien que les lampes électriques fonctionnaient toute la journée. Tout de suite, je fus accablé par l'atmosphère lourde de l'endroit. Même les draisines, ces petites voitures desservant les artères des stations, étaient blindées et le conducteur doté d'un pistolet-mitrailleur. La draisine du chef de station, bien que portant un fanion caractéristique, était stoppée à de nombreux barrages.

— Mon père ne laisse rien au hasard, déclara Thann fièrement, et les mesures draconiennes sont aussi faites pour sa famille. Il ne supporterait pas qu'on jouisse de privilèges alors que les autres sont soumis à la loi militaire.

La résidence du chef de station était composée de wagons à étages, deux au-dessus du wagon de base. La famille était nombreuse, deux filles de quinze et dix-huit ans et trois autres garçons plus jeunes. Mais tous observaient une très grande dignité de comportement,

même si les deux filles me regardaient par en dessous avec de petits sourires moqueurs.

Nous avons rejoint le père dans la tour de contrôle qui s'élevait jusqu'à la verrière et d'où l'on découvrait le réseau extérieur, qui s'enfonçait dans la clarté médiocre de cette fin de journée.

— Là-bas sont les ennemis de la R.U. Sadon. Il n'y a plus de trafic depuis plusieurs semaines et il faut s'attendre au pire. Ces gens-là disposent d'un armement important, mais nous résisterons jusqu'aux derniers, me dit Thann.

Son père occupait un bureau à côté du dispatching et nous vit entrer sans manifester le moindre sentiment. Son regard s'attarda sur moi et me mit mal à l'aise.

V

Le même soir, au cours du repas familial, le chef de station Thann me fit raconter mon enfance et mon adolescence. En évitant soigneusement de trahir mon émotion nostalgique de mes premières années et du bonheur de cette époque, j'y consentis, et tous m'écoutaient sans cacher leur surprise, voire leur incrédulité. Seul le patriarche restait de marbre.

— Sanguine, fit une des filles, quel nom dégoûtant !

— Il dit qu'il y a une mine de viande fossile là-bas, s'esclaffa mon ami.

— Il dit la vérité, fit son père. Il existe plusieurs entassements de viande datant de la Grande Panique. Des troupeaux fantastiques, chassés par le froid, se sont souvent retrouvés coincés par les glaces et ont péri en un même endroit. On estime les plus importants à plusieurs millions de têtes de bétail, vaches, moutons mais aussi des porcs et des animaux sauvages. Cette viande est exploitée depuis plusieurs siècles. Elle n'est pas fossile mais surgelée par ce long séjour dans le froid le plus intense.

Je racontai que j'avais travaillé dans cette mine de viande fossile, m'enfonçant parfois jusqu'aux genoux dans le sérum qui s'échappait de cette chair réchauffée. Mais je changeai vite de sujet, voyant les visages écœurés de ces gens-là.

Le jour suivant, nous nous sommes promenés dans cette station, ne rencontrant que des soldats. Les artères étaient encombrées de dizaines et de dizaines de véhicules blindés. La multitude des voies ferrées m'effarait et je n'étais pas encore habitué à traverser ces réseaux.

Le soir, nous faisons des jeux avec les deux sœurs et les autres frères, mais l'aînée des filles, Geniev Thann, voulait toujours discuter avec moi, me faire raconter encore mes années passées.

— Tu as abandonné ta mère sans regrets ? s'étonnait-elle.

— J'avais la vocation et j'étais heureux d'aller à Basilic-Station.

Elle faisait la moue, agitait ses cheveux d'un noir luisant.

— Tu es très dévot, me dit mon frère. Ça ne t'ennuie pas, toutes ces patenôtres ? Nous ne sommes pas toujours très bons religieux, tu sais.

— Vous récitez les actions de grâces aux repas.

— Oui, mais c'est à peu près tout.

— Les prêtres ne vous punissent pas ?

— Les Croisés sont au-dessus de tout ça, répliqua-t-elle avec une certaine vanité.

Puis, voyant que je restais silencieux, elle s'excusa.

— Je suis un peu trop fière de notre père. Mais je suis encore sous le choc des récits de ton enfance. Vous viviez vraiment comme tu l'as décrit avant que le Réseau ne vous atteigne ?

— Nous chassions, faisons quelques cultures car une des galeries de notre mine s'enfonce dans l'ancienne terre.

— Vous deviez souffrir abominablement.

— Nous étions heureux.

Tout de suite je réalisai que je venais de commettre une erreur fatale après des mois de vigilance, et que cette Geniev avait peut-être été chargée de me cuisiner. Je m'étais méfié des Croisés, des prêtres, mais cette jolie fille m'avait possédé par son charme. Durant quelques secondes, je restai sans pouvoir respirer, le cœur battant, mais elle ne réagit pas du tout comme je le craignais.

— Heureux, murmura-t-elle. Les Croisés vous ont apporté des améliorations ?

— Ils nous ont appris la liturgie, les prières, l'existence de Dieu, du Christ et surtout celle de saint Grégoire XVII.

— Crois-tu que ce soit la véritable Eglise ?

À nouveau je me méfiai. Que cherchait-elle à me faire dire ? Je déclarai avec fougue que je respectais les dogmes que l'on m'avait appris depuis l'âge de cinq ans et que pour moi il n'y avait pas d'autre Eglise.

— L'Eglise Grégorienne du Vatican a plusieurs siècles d'existence, le sais-tu ? Elle a commencé petitement, avec quelques fidèles, peut-être même des illuminés. J'ai pu accéder à certains documents que les prêtres n'aiment guère voir consulter, mais à l'origine il y avait trois familles qui se transmettaient l'héritage spirituel du pape Grégoire XVII, les Schmidt, les Klauze et les Hinkel. Tout a commencé dans leur communauté. C'étaient des Bavarois. Tu sais de qui je parle ?

Elle m'expliqua que jadis, avant la Glaciation, c'était une province allemande, et je savais que l'Allemagne avait été à cette époque un grand Etat de l'Europe.

— Ils affirment détenir le corps embaumé de Grégoire mais on ne l'a jamais retrouvé, en fait.

— Mais les Schmidt, les Klauze et les Hinkel vivent toujours ?

— Leurs descendants. Parfois le cardinal-archevêque de Basilic va se ressourcer dans ces familles qui depuis toujours vivent comme autrefois. Du moins comme au temps de la Glaciation, selon le vieux principe de dénuement et d'espoir que leur a transmis le pape. Tout

n'est pas clair dans cette légende. Je me suis toujours demandé ce qu'était devenu le corps de ce pape Grégoire. Ces gens-là, les Schmidt, les Klauze et les Hinkel, savent certaines choses qu'ils se transmettent en grand secret.

Où voulait-elle en arriver avec toutes ces précisions ? Je redoutais moins d'avoir affaire à une inquisitrice et, détendu, je regardai sa jolie bouche tandis qu'elle parlait, me demandant ce que j'éprouverais si je l'embrassais.

— L'Eucharistie a beaucoup d'importance dans l'Eglise Grégorienne, t'en es-tu rendu compte ? Non seulement en tant que sacrement au cours de la messe, mais comme explication unique et mystérieuse de la foi. Il y a tout un mysticisme exagéré et secret dans cette exaltation de l'Eucharistie. Je voudrais poursuivre des études de théologie pour découvrir les fondements réels de cette religion, mais je crains d'être refusée. Mes professeurs savent que je suis un esprit trop lucide pour effectuer de pareilles recherches. Ils craignent que je ne rejoigne les ennemis intérieurs.

Des ennemis intérieurs ? Je croyais que seules les deux grandes compagnies ferroviaires inquiétaient l'Eglise.

Des brochures, des tracts circulent. Des graffiti apparaissent, qui mettent en doute le sérieux de ce pouvoir théocratique. En fait, il y a plusieurs ennemis mais les plus virulents sont les Néos.

— Je n'ai jamais entendu ce terme-là.

— Les Néo-Catholiques qui traitent l'Eglise Grégorienne de fumisterie et prétendent être les seuls héritiers du Christ. Ils accusent Grégoire XVII d'avoir failli à son sacerdoce. Il aurait connu charnellement des femmes et vécu dans la débauche.

Ces accusations me troublaient. J'évitais de la regarder. Elle paraissait tellement prise par une sorte de fièvre intellectuelle pour m'expliquer ces choses que je ne voulais pas risquer d'apparaître comme un garçon grossier.

— Les Néos affirment qu'ils sont envoyés par Kome, où le Vatican est à nouveau le siège du pape. Ils appellent cela la Nouvelle Rome et le pape actuel serait un certain Jean-Paul VI, mais comment le vérifier ? Nous n'avons pas le droit de sortir de la Concession pour voyager, sinon j'aurais bien aimé me rendre là-bas, malgré la distance. Mais il faudrait emprunter un train de l'Union Ferroviaire, notre ennemie extérieure, et de là passer dans différentes petites compagnies dont j'ignore le nom. Voyager en dehors des rails, ce qui me terrorise à l'avance. La Nouvelle Rome posséderait quelques lignes de chemin de fer si ce que disent les tracts clandestins est vrai.

— Pourquoi me racontes-tu cela ? ai-je fini par demander.

Elle sourit et me caressa la joue du bout de ses doigts.

— Parce que tu me plais et parce que, depuis quelque temps, tu

joues la comédie du parfait dévot.

Furieux, je me dressai d'un bond :

— Comment peux-tu dire une chose pareille ?

— Tu ne me trompes pas. Je déteste l'Eglise Grégorienne, son organisation, son gouvernement théocratique, et j'ai tout de suite deviné que j'avais enfin trouvé un allié. Mais je suis la seule dans la famille, et même si nous avons quelques idées libérales, ne te fie à personne et surtout pas à ton ami, mon frère. Il a peut-être été chargé de t'espionner par le supérieur de votre Ecole de Croisés.

Après cette conversation, je restai perplexe, effrayé et sur le qui-vive, craignant qu'elle ne m'ait dupé. Mais nous avons quitté Christus-Station pour revenir à Basilic-Station sans que j'aie été ennuyé.

VI

Les événements se précipitèrent lorsque la Railway-Union court-circuita le Réseau Grégorien au sud de Christus-Station. Au lieu d'attaquer la station, comme s'y attendaient naïvement les Grégoriens, les troupes de Sadon VII bâtirent plusieurs voies ferrées qui contournaient la forteresse et se relièrent aux grandes lignes du nord. Dès lors ils commencèrent de conquérir les unes après les autres les petites stations jalonnant cette partie de la Concession.

On s'attendait à un flux de réfugiés dans Basilic-Station mais il n'en fut rien. La propagande officielle affirma que les habitants, surpris par la rapidité de l'attaque, n'avaient pas eu le temps de fuir. Mais plus tard, on sut que les hommes de la Railway avaient été accueillis en libérateurs et que très vite la Compagnie de Sadon avait libéralisé les lois contraignantes de ces communautés.

Dans Basilic-Station, toutes les églises étaient, du matin au soir, remplies de gens en prières que les Croisés contraignaient à quitter leurs compartiments d'habitation pour se rendre dans les lieux de culte. Je faisais partie de ces équipes en compagnie de Thann et nous disposions d'un pistolet-mitrailleur de type ancien qui risquait de s'enrayer au premier tir. Mais il suffisait à effrayer les habitants de la capitale.

C'était un troupeau de gens effarés que nous convoyions vers les temples. Ceux-ci refusaient du monde et les gens stationnaient sur les quais, alors que la température ne cessait de baisser à cause du rationnement de l'énergie.

J'étais donc Croisé-stagiaire avec le grade d'écuyer, l'un des rares accordés à notre promotion, si bien que Thann se trouvait sous mes ordres ainsi que les Croisés plus anciens. J'essayais de modérer la brutalité de notre troupe, mais habitués aux abus de pouvoir, ils ne comprenaient pas mes réticences. Thann lui-même, agacé de mon grade, se rebellait par moments.

La basilique Saint-Grégoire-XVII était une construction énorme, si haute qu'il avait fallu modifier la verrière au-dessus d'elle et construire un dôme transparent. On me disait qu'elle était faite d'une matière plastique coulée par grands panneaux assemblés sur place, et que son inauguration datait de quatre-vingt-dix ans. Les voies ferrées y conduisant formaient une étoile, une rosace plutôt de vingt-quatre lignes. Des voies circulaires l'entouraient, auxquelles on accédait par

des aiguillages. Mais il y avait d'autres temples, des dizaines, et bientôt ils furent tous remplis à craquer, si bien que seuls les Croisés occupant des positions stratégiques dans la cité restèrent à leur poste. Les boutiques, les services publics cessèrent île fonctionner au long des heures que duraient prières et cérémonies.

Pour ma part, j'enrageais secrètement car on m'avait promis une permission de dix jours pour me récompenser de ma brillante scolarité, et l'avais même obtenu l'autorisation de me rendre à Sanguine, pardon, Bruni-Station. J'avais reçu des nouvelles de ma mère qui, utilisant les services d'un écrivain public officiel, avait pu me faire parvenir une lettre. Ne pouvant plus travailler dans les cultures hydroponiques à cause de ses mains attaquées par des ulcères, elle était chargée de la garderie enfantine. Je m'arrangeai pour lui faire parvenir une certaine somme en mariais.

Très vite, le cardinal-archevêque espaça les séances de prières collectives, car la Railway-Union se rapprochait chaque jour un peu plus de la capitale. Depuis Christus-Station, des trains blindés avaient pris à revers les forces ennemies et une grande bataille s'était déroulée dans plusieurs stations. Mais le flot des convois militaires de la RU ne cessait de déferler sur notre réseau et on les signalait à moins de cent kilomètres de Basilic-Station.

— Tu n'as pas de nouvelles de ta famille ? demandais-je souvent à Thann, pensant surtout à sa sœur Geniev.

Il m'avait annoncé que sa sœur aînée devait venir à Basilic poursuivre ses études.

— Elle a été admise en théologie ?

— Pourquoi dis-tu cela ? Il n'en a jamais été question. Elle va faire des études de médecine mais l'attaque des Rus l'a coincée dans Christus.

Désormais, on désignait nos ennemis de la sorte, les Rus, on ne faisait qu'un seul mot de ces initiales, on l'accordait. Les journaux écrits ou lumineux, les premiers, affichaient les troupes rues, les manœuvres rues, etc.

Nous poursuivions un entraînement militaire intense et nous apprenions à nous servir d'armes beaucoup plus meurtrières, des armes à répétition tirant de forts calibres, des lance-missiles et en même temps on suivait une école de conduite sur des draisines blindées. Thann, qui parfois conduisait la draisine personnelle de son père, était beaucoup plus habile que moi dans cette discipline et triomphait. Je dois dire que je restais toujours paniqué devant les mécaniques. J'appartenais à un peuple de chasseurs qui n'avaient connu que les traîneaux à chiens et la marche à pied comme moyens de déplacement.

Pourtant, je fus nommé chef de draisine de première classe. Il

s'agissait d'un engin blindé où s'entassaient huit hommes. L'armement était une mitrailleuse lourde et un canon à répétition d'un modèle très ancien qui risquait de nous éclater au visage. Nous fûmes entraînés à effectuer des patrouilles autour de la capitale, mais vint le jour où l'on me confia une mission dangereuse, sur une petite ligne perdue en direction du nord-est. En principe, ce petit réseau double voie n'aurait pas dû tomber aux mains des Rus, mais depuis deux semaines l'on était sans nouvelles de la première agglomération, Paternoster-Station.

Nous sommes partis vers minuit pour effectuer une partie du trajet sans être vus, tous phares éteints. La draisine fonctionnait à la vapeur, ce qui lui donnait une certaine indépendance, mais la réserve en combustible, de la graisse de phoque venant des territoires du Nord, nous avait été mesurée, si bien que nous devions rouler lentement. Nous risquions de tomber en panne car notre mission pouvait nous entraîner au terminus de cette ligne. Trouverions-nous de quoi alimenter la machine ? Nous en doutions. Le moral n'était donc pas brillant et même Thann ne cachait pas ses inquiétudes.

Lorsque le jour se leva, nous n'étions qu'à une demi-heure de Paternoster-Station et n'avions relevé aucun signe suspect d'une présence ennemie. Pourtant, les communications par téléphonie en utilisant le rail étaient interrompues, et notre opérateur ne cessait d'appeler cette communauté, en vain.

— Il s'agit d'une station-igloo en partie construite en glace, avec juste une couverture en verrière, me récita Thann qui lisait les Instructions Ferroviaires. Ce qui veut dire que les murs extérieurs sont opaques avec juste quelques ouvertures d'éclairage qui, à distance, ne nous permettront pas de voir grand-chose. Si les Rus nous y attendent, nous allons tomber dans le piège.

— Nous enverrons une patrouille que tu dirigeras.

Je ne pouvais me permettre de le privilégier, les autres sachant que nous étions amis, et, d'ailleurs, il n'attendait que le moment de briller par sa témérité.

On nous avait fourni des combinaisons blanches doublées d'une fourrure synthétique qui, paraît-il, faisaient merveille contre le froid, mais nous les avions déjà expérimentées, et contre des basses températures de moins soixante, moins soixante-dix elles étaient inefficaces. Leur seul avantage : elles permettaient de se fondre dans le paysage, à condition de ne pas marcher entre les voies ferrées ni même à côté car la glace y était noirâtre, polluée par les convois depuis des années. Il fallait donc s'en écarter au risque de s'enfoncer dans des endroits douteux, voire des crevasses.

Thann et ses trois hommes s'éloignèrent donc vers la station quand nous n'en fûmes qu'à deux kilomètres. Nous ne l'apercevions pas encore mais nous savions qu'elle était au bout de l'horizon

presque verdâtre.

L'attente dura deux bonnes heures. La progression de ce commando exigeait de grandes précautions et il avait dû contourner l'immense igloo, essayer de voir par les ouvertures vitrées ce qui se passait à l'intérieur.

À bord nous restions silencieux, suffoqués par l'angoisse de cette première mission, car tous nous étions frais émoulus de l'école. Aucun vétéran ne nous accompagnait et nous devions faire nos preuves.

Le téléphone sonna soudain et nous pensions que c'était le quartier général, mais non. La voix de Thann retentit.

Vous pouvez rouler, nous dit-il. Ce qui se passe ici est très bizarre.

VII

Dans la Concession Grégorienne existaient de nombreuses stations-igloos. Mais elles n'abritaient que quelques centaines d'habitants. Pour maintenir la glace en son état, il fallait éviter la chaleur. À l'intérieur des murs épais parfois de plusieurs mètres, on édifiait des cloisons légères avec les matériaux dont on pouvait disposer et on y insérait des isolants. Mais il n'était pas aisé de se procurer le nécessaire et certaines stations-igloos restaient avec les murs bruts, ce qui impliquait l'interdiction du chauffage urbain. Les cellules d'habitation, en général de vieux wagons divisés en compartiments, pouvaient être réchauffées à condition d'être isolés et de faire déboucher à l'extérieur leurs fumées de combustion.

Paternoster vivait d'élevage de rennes. Les troupeaux étaient parqués à l'extérieur, côté nord, où les bêtes pouvaient trouver du lichen sur de petites falaises voisines, mais leur nourriture était surtout livrée sous forme de foin compressé fourni par d'immenses serres hydroponiques.

On ne pouvait pénétrer avec la draisine dans l'igloo géant et la ligne le contournait jusqu'à un endroit doté de quais, abrité par une verrière totale qui formait un ensemble où un convoi de quatre voitures pouvait stationner. Thann nous attendait là tandis que ses hommes fouillaient encore les compartiments.

Tout de suite il me conduisit dans le wagon des Croisés ferroviaires. Quatre cheminots dont une femme. Tous allongés au sol et raidis par le froid.

— Morts depuis plusieurs jours. Tués par balles. Il y a des cartouches de chasse dans l'igloo, sept morts, le prêtre, et d'autres dirigeants croisés. La population a disparu et, d'après mon inventaire, ils se sont tous embarqués à bord d'un convoi de deux voitures tiré par une machine à vapeur sur plateforme.

Dans les zones agricoles ou d'élevage on utilisait ces plateformes dotées d'une machine antique avec un seul cylindre énorme, alimenté par n'importe quel combustible.

— Les réserves sont vides, le troupeau a été libéré.

— Quoi, pas de graisse animale ?

— Rien, juste du bois. Il faudra s'en contenter mais comment l'entasser dans la draisine ?

Il disait vrai et j'ai réfléchi longtemps avant d'appeler l'état-

major. Bien entendu ils n'ont pas voulu me croire et mon interlocuteur, un Croisé de haut rang, m'a ordonné sèchement de rechercher les Rus qui devaient bien se cacher quelque part.

— Ils auront soit exterminé la population, soit ils l'auront déportée pour en faire des esclaves.

Cela ne correspondait pas du tout à ce que nous avions découvert. Nous en avons discuté et étions tombés d'accord.

— Maître Croisé, nous avons tout observé et relevé des indices. La population de cet igloo s'est enfuie après avoir assassiné tous les Croisés.

— Devenez-vous fou ? Je vous interdis de dire des imbécillités pareilles. Passez-moi le stagiaire Thann.

Mais Thann confirma mes dires et le Maître entra dans une grande fureur, nous ordonna de quitter cet endroit pour atteindre la station suivante, Credo-Station. Nous étions priés de donner des renseignements sur les Rus et non de raconter n'importe quoi.

— Maître, il n'y a plus de carburant ici ni de provisions. Nous pourrions certes atteindre Credo-Station, mais nous ne pourrions pas aller plus loin ni en revenir.

— Nous vous enverrons du ravitaillement, cria-t-il en coupant la communication.

J'ai ordonné une corvée de bois. Il n'y en avait pas des masses, seules quelques vieilles voitures étaient construites avec ce matériau, mais nous ne disposions pas du matériel nécessaire pour les débiter. Nous sommes repartis dans une atmosphère morose en roulant au pas, mais notre draine dévorait de grandes quantités de combustible et le bois ramassé ne nous permettrait pas d'économiser beaucoup de graisse de phoque.

La nuit nous surprit en cours de route et je décidai d'attendre le lendemain matin pour continuer vers Credo-Station, mais Thann me fit remarquer à voix basse que nous allions brûler de l'énergie uniquement pour nous chauffer et que mieux valait rouler.

Les Instructions Ferroviaires donnaient de Credo-Station la description d'une bourgade de quatre cents âmes, vivant sous une verrière en forme de coupole avec juste un mur de glace circulaire de deux mètres. La gare proprement dite se trouvait à l'est, d'où partait une ligne à voie unique desservant un groupe d'élèves à vingt-sept kilomètres de là.

Cette fois, je laissai la draine sous la responsabilité de Thann et je partis en commando avec trois garçons. Nous suivîmes à la lettre les instructions de notre entraînement et nous avons attaqué la gare en premier, mais quand j'écris attaquer, l'absurdité de la chose m'apparaît, car il n'y avait personne pour nous opposer une résistance. Mais alors personne ! Pas de cadavres de Croisés dans le poste

d'aiguillage ni même à l'intérieur de la bourgade.

C'était un endroit sympathique car les habitants avaient décoré leurs wagons d'habitation de couleurs vives et ils avaient installé des bacs remplis de fleurs artificielles. Plusieurs boutiques, des cafétérias, des bars jalonnaient l'artère principale où plusieurs draisines étaient garées.

— Ils vivaient de récupération sous-glaciaire, dis-je à mes hommes. Il doit bien y avoir un puits de mine.

Il se trouvait plus au nord et avait été desservi par un monte-charge électrique, mais ce monte-charge était désormais inutilisable.

— Qu'est-ce qu'ils remontaient du sous-sol ? demanda un de mes compagnons en ramassant un objet au sol.

C'était une Vierge en porcelaine, le genre d'objet de grande valeur que des boutiques se disputaient. Il y avait des Christ, des objets d'église que nous n'avions jamais vus.

— Leur mine doit avoir atteint une cathédrale d'autrefois ou bien alors une ancienne fabrique. La revente de ces objets devait enrichir les habitants, dit un de mes compagnons.

La population civile certainement pas, mais les Croisés qui tenaient toute la vie publique et économique, sûrement. Ils possédaient les boutiques, les cafétérias et les bars. Mais dans ces magasins, impossible de trouver la moindre marchandise et de même tout le combustible avait disparu, alors qu'un stock important de graisse de phoque était signalé dans les Instructions. J'appris que la centrale électrique fournissait un courant abondant, grâce à un échangeur de chaleur situé tout au fond de la laineuse mine. Celle-ci devait être très profonde pour obtenir le fonctionnement d'un pareil système.

— Nous ne pouvons envoyer un rapport téléphoné, dit Thann, sans risquer de mécontenter l'état-major. Celui qui t'a répondu était Maître Scander. Il faudrait essayer d'obtenir Maître Servant, que mon père connaît.

Mais notre opérateur tenta vainement d'appeler l'état-major d'abord depuis la draisine blindée, puis des installations locales. Il existait de multiples postes mais Basilic-Station ne répondait pas et nous commençons à nous inquiéter. Que se passait-il dans la capitale ? Les Rus n'avaient pu s'en emparer en quelques heures, tout de même. Thann eut alors l'idée d'appeler, depuis un des postes locaux, une famille qu'il connaissait et quelqu'un lui répondit, lui passa l'épouse du chef de famille.

— Tout est calme dans la capitale, nous annonça Thann, mais nous ne pouvons toujours pas joindre notre état-major.

— Ça signifie quoi ? demanda l'un de nos compagnons.

C'était bizarre, voire inquiétant. Nous nous regardions comme si

nous avons commis une faute très grave, une trahison, et nous nous sentions coupables d'une chose que nous ignorions. Un peu plus tard, je me retrouvai seul avec Thann et il me fit part de ses réflexions :

— Ton coup de fil au sujet de Paternoster-Station, que j'ai ensuite confirmé, a provoqué une crise au sein de l'état-major, qui refuse de nous répondre et doit chercher une explication.

— Que va-t-il arriver ?

— Nous devrions nous tenir sur nos gardes et, si un convoi nous rejoint, peut-être ne s'agira-t-il pas d'un convoi de ravitaillement, si tu comprends ce que je veux dire. Nous devenons les témoins gênants d'un phénomène inouï pour l'Eglise Grégorienne : la rébellion des populations.

VIII

— Tu ne leur feras jamais croire que le convoi de ravitaillement pourrait cacher des gens de la police épiscopale, ceux de la Rote, venus nous empêcher de révéler ce que nous avons découvert, à savoir que les habitants de deux stations se sont révoltés et enfuis.

Il s'agissait d'une police secrète redoutée de tous. Elle n'intervenait que dans des circonstances bien précises, et surtout pour la répression des émeutes ou des rassemblements de mécontents.

— Continuons vers le nord, proposai-je, vers Saint-Pierre-Station.

— Ils nous rattraperont.

— Envoyons un faux message comme si nous nous heurtions à des Rus.

— Jamais nous ne convaincrions les huit autres, tu peux m'en croire. Ils se doutent que l'état-major est furieux mais ils sont encore confiants. Et puis qui sait, peut-être que nous délirons.

Nous avons rejoint le reste du commando dans la draine.

— Croyez-vous que nous devrions attendre le ravitaillement en combustible ou continuer vers Saint-Pierre-Station ?

Tous m'ont regardé avec embarras. Il était hors de leurs habitudes de discuter de projets. Un chef de commando prenait seul ses décisions sans demander l'avis de ses hommes.

— Si je vous parle ainsi, c'est qu'il reste juste de quoi rallier cette station. Si jamais le ravitaillement ne vient pas nous serons bloqués là-bas.

— Pourquoi trouverions-nous la même situation que dans Paternoster-Station et ici même ? Les Rus ont envoyé des francs-tireurs qui ont tué nos frères croisés et emmené la population en otage. Mais Saint-Pierre est une cité importante qui a dû se défendre.

J'ai échangé un regard avec Thann. Il avait raison. Non seulement il voyait vrai sur la mentalité de nos compagnons, mais lui-même doutait beaucoup et commençait à croire que l'état-major ne nous voulait aucun mal.

— Bien, ai-je dit, dans ce cas nous retournons vers Basilic-Station. Nous ne pouvons prendre de tels risques. Mais à l'évidence, jamais les Rus ne sont venus par ici. Ce réseau de troisième importance les intéresse peu. Ils chercheront plutôt à s'emparer des centres économiques primordiaux, ceux où l'on trouve des produits

énergétiques et du ravitaillement. Qui s'intéresse à des stations perdues ?

— Notre mission est d'aller jusqu'au terminus de ce réseau nord-est dans le no man's land désertique, dit Thann.

Visiblement, il n'était pas chaud pour retourner vers Basilic-Station au risque d'affronter les policiers de la Rote.

— Dans ce cas nous partons sur-le-champ, ai-je dit. À petite vitesse.

Il y avait bien un terminus à ce réseau, mais, au-delà de Saint-Pierre-Station, une bretelle le réunissait à un réseau plus important, qui lui-même était relié au grand Réseau du Nord, là où les Rus avaient attaqué. Les populations s'étaient enfuies avec l'espoir de rejoindre ces ennemis.

— Des agents rus ont dû les encourager à se rebeller, me dit Thann, peut-être même des Néos qui nous détestent.

Sa sœur m'avait entretenu des Néos et j'ignorais quelle pouvait être leur influence. Il avait fallu que j'aille à Christus-Station pour en entendre parler. Je me sentais bien désarmé devant toutes ces étrangetés, et je n'apprenais que peu à peu que l'Eglise Grégorienne ne possédait pas la stabilité dont elle donnait l'apparence à Sanguine, Bruni-Station désormais.

Nous avons trouvé le wagon de marchandises sur une voie de garage. En général il en existe tous les cinq kilomètres, capables de recevoir un train entier lorsqu'il doit céder le pas à un convoi prioritaire. Dans cette solitude, c'était tout juste une centaine de mètres de rails, avec ce wagon abandonné que notre projecteur essaya d'éclairer, tandis que j'envoyais Thann et trois hommes en éclaireurs.

— Peut-être qu'il contient des provisions ou de la graisse de phoque, espéra le mécanicien qui surveillait ses cadrans.

L'usage du projecteur dévorait beaucoup d'énergie.

— Ils reviennent, dit le mitrailleur, qui se tenait prêt à tirer.

Thann me fit son rapport lorsqu'il put parler. Auparavant il avala un peu de boisson chaude, faite avec des graines torréfiées.

— Tous les Croisés de Credo-Station sont empilés dans ce wagon. Des dizaines de cadavres, certains sont mutilés. Ils ont dû être surpris pendant leur sommeil ou alors qu'ils se reposaient et ne se doutaient pas de ce qui se préparait. Certains sont en vêtements de nuit ou en négligé. Les femmes et les enfants ont été aussi massacrés.

Nous étions donc exécrés à ce point ? Comment la population indigène de Credo-Station s'était-elle réveillée après des années d'abrutissement dans la prière, les corvées et l'analphabétisme ? Arriverait-il un jour la même chose à Bruni-Station ? Etaient-ce vraiment des agents ennemis ou des Néos qui avaient poussé les gens à commettre de telles horreurs ? Je souhaitais échapper à l'Église

Grégorienne et à ses maîtres mais je ne me sentais pas capable d'en tuer un seul. Thann, mes compagnons de commando ? Jamais je n'aurais pu les massacrer.

Nous avons essayé d'appeler l'état-major pour signaler cette épouvantable découverte, mais peine perdue. Ils ne répondaient toujours pas. Pourtant là-bas, dans le train des grands maîtres, une lumière devait s'allumer, signalant que le commando Jon Semper voulait entrer en communication avec un supérieur.

— Je pense à une chose, dit soudain Thann. À l'intérieur de chaque station dans le bureau ferroviaire existe un télégraphe pour que les rapports soient transmis écrits, et non plus par voie orale. Nous aurions dû envoyer un message. Quelqu'un aurait fini par le recevoir tout de même.

— Il paraît, murmura notre opérateur, que les Rus disposent de moyens étranges pour communiquer. Les messages passent dans l'air sans fil ni rails.

— Ce sont les mensonges de leur propagande, répliqua le mécanicien. À moins de crier très fort, et encore on n'est entendu qu'à quelques centaines de mètres, comment veux-tu qu'un message effectue de la sorte des kilomètres ?

En même temps il tapota ses cadrans :

— Nous devons trouver du combustible, sinon nous serons immobilisés en plein désert. Et avant le jour nous serons tous congelés dans nos combinaisons insuffisantes.

Plus loin, un aiguillage fit vibrer les roues. Nous en rencontrions assez souvent. Ils desservait des voies uniques conduisant à des fermes isolées, pratiquant surtout l'élevage ou des cultures hydroponiques. Pour ces activités il faut énormément de place et un abri contre la température basse. Ces fermiers s'installent souvent dans des cavernes glaciaires qu'ils creusent dans des entassements anciens de congères.

— Nous pourrions tenter notre chance de ce côté-là, proposa mon ami Thann. Je flaire du louche.

Marche arrière puis quelqu'un descendit pour modifier l'aiguillage. Nous roulions si lentement que nous entendîmes le frottement significatif :

— Un crocodile qui annonce notre arrivée, dit le mécanicien. C'est peu banal, ce truc-là. Si ce sont des fermiers, ils n'ont rien à craindre de nous, bon sang !

Les rails étaient tordus et nous nous demandions si nous n'allions pas dérailler. Les gens qui habitaient là devaient trop charger leur plate-forme à vapeur et les rails s'enfonçaient dans la glace.

— Je me demande si un convoi lourd de fuyards n'est pas justement la cause de ces déformations, dit le mécanicien.

— Préparez-vous à toute éventualité, criai-je. Nous ignorons qui nous allons trouver en face de nous.

La draisine ralentit encore, mais nous fûmes environnés d'un nuage de vapeur qui aussitôt se transforma en grêlons. Ils nous assourdirent lorsqu'ils tombèrent sur le toit de notre véhicule.

— Si j'allume le projecteur, je bouffe de l'énergie mais il faut bien qu'on voie ce qu'il y a en face.

La rafale se mêla d'abord au bruit des derniers grêlons et faillit passer inaperçue.

IX

J'avais pris la tête d'une patrouille de quatre hommes plus moi, cinq. Nous voulions découvrir nos agresseurs, évaluer leur puissance de feu. La draisine blindée, selon mes ordres, devait reculer hors de portée des armes légères. Un de mes compagnons croisés portait un téléphone qui se branchait sur les rails. Nous crapahutions dans des congères formant les parois de la ligne sans trop savoir où nous allions. Parfois, j'allumais brièvement ma lampe dont j'actionnais la dynamo avec ma main au risque de nous signaler. Avec prudence nous avons rejoint la voie et l'opérateur a fixé ses pinces sur les rails.

— Groupe JS ?

L'opérateur tournait la manivelle du portable, tandis que je coiffais le casque sur les ouïes de ma cagoule et lançais mon appel d'une voix à peine audible dans le filtre protecteur.

— Ici groupe JS. Nous sommes immobilisés, manque de pression.

C'était à prévoir, il n'y avait plus assez de graisse de phoque dans le foyer. Nous devions à tout prix trouver du combustible dans cette ferme isolée, n'importe quel combustible.

En cet instant il y eut un sifflement caractéristique que je n'avais entendu que lors de mon entraînement militaire, mais que je reconnus tout de suite.

— Un missile, attention ils ont envoyé un missile.

Mais en même temps l'impact se produisit, une explosion sourde qui arracha aux congères des morceaux de glace. J'en eus les oreilles blessées, les écouteurs du casque déchirant mes tympans. J'arrachai le casque et restai hébété comme le reste de la patrouille. Sur notre gauche, une boule rouge paraissait dévorer la ligne. La draisine touchée de plein fouet brûlait avec Thann et quatre de nos amis.

Nous n'avions pas acquis les réflexes des vétérans, mais en quelques secondes nous nous sommes retrouvés à l'abri des congères, loin de cette lumière éblouissante qui éclairait l'endroit. Elle ne dura qu'une minute mais nous permit de situer nos ennemis, un convoi de plusieurs wagons perpendiculaires à la ligne d'accès. Un convoi avec une locomotive d'un type bien connu, une Rapson, du nom du constructeur, une 231. Ce type de motrice formait les deux tiers du parc du Réseau Grégorien.

Nous savions que les Rus, pour des raisons inconnues,

n'utilisaient pas ce modèle.

— Ce sont des rebelles, me souffla un certain Pills dans l'ouïe de ma cagoule. Ils ont détourné un express du petit réseau nord-est.

Très certainement. Ils s'entassaient, tous, ceux de Paternoster-Station et de Credo-Station, dans les wagons, ce qui expliquait que les rails fussent déformés par le poids de la charge.

— Nous sommes perdus, dit encore Pills, si dans moins de deux heures nous n'avons pas trouvé un endroit chauffé.

C'était le délai extrême pour ne pas mourir de froid dans ces combinaisons de combat. Déjà nous allions devoir fermer les ouïes et nous déplacer sans entendre les bruits. On nous avait appris un code spécial de transmission pour ces moments-là, un ensemble de gestes, lorsqu'il y avait de l'éclairage, et de pressions tactiles pour la nuit.

Il me fallait réfléchir très vite et la seule solution à notre détresse était simple, nous emparer de la Rapson, source de chaleur.

En cet instant, je n'éprouvais plus pour ces rebelles réfugiés dans cet endroit autant de compréhension qu'auparavant. Ils avaient détruit notre draisine et la vie de nos camarades. Thann avait été un excellent ami, presque un frère, et je ne pouvais leur pardonner sa mort.

Ces gens-là devaient s'imaginer nous avoir tous liquidés. Ils ignoraient peut-être qu'il existait des survivants proches de leur convoi. Je frôlai l'épaule de Pills qui ouvrit son ouïe gauche pour m'écouter.

— Il faut s'emparer de la loco sans attendre. Ils nous croient tous morts.

Il fit passer le message et nous avons progressé à travers les congères, forcés le plus souvent de ramper dans des passages étroits, évitant soigneusement la voie ferrée.

La Rapson était une motrice ordinaire pour train de voyageurs, non blindée, non protégée. Mais je n'en connaissais pas l'exakte configuration. Pills dut s'en douter car au cours d'une pause il m'expliqua que ce type de motrice ne possédait pas de tender mais un silo à combustible, suspendu au-dessus du bissel arrière. L'habitacle était aménagé pour que le mécanicien et le chauffeur puissent dormir et préparer leurs repas pendant les longs trajets. Une troisième couchette était prévue pour le chef de train.

Collant sa bouche à mon ouïe de cagoule droite, il ajouta que ces gens-là n'avaient aucun sens des réalités guerrières, que normalement ils auraient dû envoyer une patrouille constater l'explosion de la draisine et voir s'il restait des survivants.

— Ils doivent fêter leur victoire après avoir eu l'épouvante de leur vie quand le crocodile a signalé notre approche. Mais je ne pense pas qu'ils aient lancé ce missile au hasard. D'après moi, il doit y avoir des capteurs de son le long de la voie. Autre chose, ils ne peuvent

disposer d'autres missiles. Des stations aussi petites que celles d'où ils sont issus ne recèlent aucun dépôt d'armes de ce type. Ils se sont procuré auprès de trafiquants celui qui a explosé, mais à un prix tel qu'ils ne pouvaient en acheter plusieurs.

Je m'étonnais qu'il fût aussi sûr de lui mais je n'avais pas le temps de m'interroger sur ses connaissances d'un possible trafic d'armes.

Ce fut un air réchauffé par la présence de la 231 qui nous avertit que nous approchions. Une telle masse de chaleur, même calorifugée, fait rapidement passer l'atmosphère ambiante de moins soixante à moins dix ou moins vingt, et c'est très appréciable pour ceux qui se baladent comme nous en plein désert glaciaire. J'ai ouvert une ouïe et j'ai entendu le halètement mesurant de la loco. Ce bruit me ravissait avec ses promesses de chaleur, de survie surtout et peut-être île ravitaillement. Nous avions tous faim et soif, la déshydratation dans ces combinaisons amenant des pertes impressionnantes. Nous commençons d'avoir les pieds baignant dans notre sueur, et nous n'aurions pu marcher encore longtemps sans avoir îles ulcérations profondes.

Je dus laisser à Pills le soin d'établir le plan d'attaque. Il pensait que l'un de nous irait frapper à la porte de l'habitacle de la loco par la droite, tandis que nous attaquerions de l'autre côté. Le mécanicien et le chauffeur penseraient qu'un des passagers des wagons venait discuter avec eux mais, avant d'accepter cette disposition, je voulais me rapprocher encore. Ce fut une bonne décision car une lueur apparut et, depuis une sorte de couloir étroit au sein des congères, nous découvrîmes l'habitacle éclairé. Et lorsque nos yeux accommodèrent leur vision, une crainte rétrospective nous gagna. L'habitacle était rempli d'hommes, au moins une dizaine, qui paraissaient discuter avec frénésie. Tous étaient armés.

Des fusils mais aussi des pistolets-mitrailleurs. Et sur le quai, un petit groupe parlait fort et chahutait. Depuis quatre-vingt-deux minutes nous nous trouvions en pleine nature par un froid de moins soixante environ. Certes, la présence de la Rapson nous accordait un délai supplémentaire de survie, mais nous ne pouvions tergiverser plus longtemps. Pills m'exhorta à mitrailler toutes ces canailles, ce fut son expression. Nous pouvions avec nos armes faire exploser les vitres de l'habitacle. Les occupants se planqueraient, nous laissant le temps de nous ruer à l'attaque. En quelques minutes nous pouvions nous emparer de la motrice.

— Et dans les wagons, n'y a-t-il pas d'autres personnes armées qui pourraient nous prendre à revers ?

Je répugnais à massacrer une quinzaine d'hommes, des gens qui avaient été soumis par l'Eglise Grégorienne à vivre dans la terreur et

l'anéantissement de l'esprit. Je les haïssais d'avoir tué Thann et les autres, mais je savais que j'aurais fait la même chose si j'en avais eu l'occasion et aussi le courage. Mes études, mes succès m'avaient quelque peu détourné de mes engagements anciens. J'avais promis à ma mère de ne jamais me laisser séduire par les Grégoriens et au contraire d'abuser de leur confiance.

— Nous n'avons plus guère de temps, me dit Pills, agacé par mon silence. Nos pieds sont humides et bientôt vont geler, tu le sais bien. Nous devons ôter nos combis le plus vite possible.

X

J'allais devoir accepter le carnage lorsque les hommes qui palabraient dans l'habitacle descendirent rejoindre les autres sur le quai. Bien que ce dernier fût exposé au froid, la proximité de la motrice leur permettait de stationner à visage découvert, le corps protégé par des fourrures, les mains gantées. Il faisait aussi chaud là que sous les verrières des petites stations et ces gens-là avaient l'habitude des basses températures. Nous pensions qu'ils allaient rejoindre leurs wagons lorsqu'une partie, les deux tiers environ soit onze hommes, parut venir vers nous en suivant les rails.

Je compris qu'ils avaient finalement décidé de se rendre compte si huit cents mètres plus loin la draisine avait été complètement pulvérisée et s'il n'y avait aucun survivant. Plusieurs portaient des lampes électriques fonctionnant sur une batterie pendue à leur épaule. Mais ils allumèrent aussi des torches qui nous éblouirent, nous forçant à baisser la tête pour échapper à leurs regards. J'avais mes ouïes de cagoule ouvertes et je les entendais murmurer.

Le crissement de leurs bottes sur la glace du ballast me parvenait aussi.

Le sort en était jeté. Nous allions les laisser s'éloigner suffisamment et nous attaquerions. Je désignai un certain Lange pour m'accompagner tandis que nous contournerions la loco. Pills et les deux autres allaient descendre sur la voie et fonceraient dès qu'ils comprendraient que nous grimpons dans l'habitacle par le côté opposé.

La patrouille des rebelles ne s'attarderait pas sur les lieux de l'explosion. Vêtus comme ils l'étaient, ils se hâteraient de revenir vers le convoi et se heurteraient au tir de Pills et des deux autres. Ils étaient condamnés à mourir de froid à moins qu'ils ne connaissent un abri où se réfugier. Je n'avais aucune idée de ce qu'il y avait au-delà du convoi, peut-être une exploitation agricole, peut-être une mine. Cette ignorance pouvait nous être fatale si quelques rebelles s'étaient réfugiés dans la ferme et contre-attaquaient. Une fois dans l'habitacle de la loco il serait difficile de nous en déloger, mais nous ne pourrions rester éternellement là. Il nous faudrait soit une boucle des rails, soit une plate-forme tournante ou un saut-de-mouton pour reprendre la ligne en direction du réseau.

Nous progressions dans un climat favorable à peine inférieur au

zéro. La loco était régulièrement alimentée en graisse de phoque, l'odeur en était révélatrice, et les rebelles ne paraissaient pas l'économiser. Donc ils disposaient de réserves. Pourtant, ces petites stations ne possédaient pas de stocks importants.

Nous nous sommes glissés dans une sorte de canon étroit pour déboucher sur les quais de l'autre côté de la machine. C'est alors que nous avons entendu les aboiements. Des centaines, peut-être des milliers d'aboiements.

— Un élevage de chiens, chuchota Lange.

La lumière brillante de l'habacle projetait un grand rectangle. Je me suis hissé sur le marchepied et je n'ai vu que deux dos, ceux du chauffeur et du mécanicien dans l'ouverture de la porte en face, en train de discuter avec les cinq ou six hommes restés plus bas sur le quai. En cet instant Pills et ses compagnons attaquèrent et je n'eus qu'à ouvrir la porte. De mes deux mains, j'envoyai les deux hommes dans le vide tandis que Lange arrivait, l'arme au poing.

Ce fut une réussite. Sanglante mais parfaite. Tous les rebelles, y compris les deux cheminots, avaient été abattus. Nous étions les maîtres du convoi. Pills et les deux autres nous rejoignirent. Nous avons éteint les lumières de l'habacle.

— Nous allons ôter nos combis, les retourner pour évacuer la sueur mais les uns après les autres, de façon que nous puissions toujours intervenir au-dehors en cas de besoin.

La patrouille devait revenir au pas de charge et malheureusement nous les guettions. Sincèrement, je ne savais plus quel parti prendre. Je venais de m'engager cruellement du côté des Croisés sans espoir de prouver un jour aux opprimés victimes des Grégoriens que j'étais des leurs.

J'aurais dû abattre mes compagnons d'école et me rendre aux insurgés. Ils m'auraient certainement tué comme ils avaient tué tous les Croisés ainsi que leurs familles.

Le foyer ronflait et à travers les regards en verre épais nous pouvions voir ces flammes réjouissantes qui paraissaient bien alimentées en graisse. Peu à peu nos combinaisons étaient asséchées et nous les enfitions à nouveau en vue de toute éventualité. Il y avait de quoi manger et boire, une nourriture de qualité, d'ailleurs. Nous attendions la patrouille et à l'aide d'un projecteur mobile nous pouvions éclairer les rails, les congères et aussi les wagons auxquels la Rapson était attelée. Toutes lumières éteintes, ces voitures ne trahissaient aucun signe de vie.

— Mais que se passe-t-il dans la ferme ? demanda Pills. Vous auriez entendu des chiens ?

— Des centaines de chiens.

Le projecteur éclairait une sorte de muraille de glace percée d'un

tunnel. Une voie ferrée d'embranchement y pénétrait mais nous ne pouvions guère découvrir ce qu'il y avait au-delà. Nous ne le saurions qu'au jour.

— L'endroit est terriblement graisseux, constata un des Croisés. La glace en est toute recouverte en direction de la ferme.

— Je suppose que la patrouille s'est arrangée pour rejoindre les occupants des wagons. Nous ne pouvons en rester là. Mais au jour nous filerons.

— Alors, me répondit Pills, il faut qu'on aille détacher le convoi. Nous n'utiliserons que la locomotive pour essayer de trouver la plateforme ou la boucle nous permettant de sortir d'ici.

— Les torches de la patrouille, je suis sûr qu'elles étaient faites de graisse mélangée à de la colle ou de la résine, dit Lange. Dans ma station il y avait un fabricant de torches semblables. Il utilisait, lui, une résine venant d'une forêt subglaciaire. On la découpait à la scie car elle formait de grandes plaques dures comme du verre.

Nous avons décidé de dormir en deux groupes. J'ai pris la première veille et lorsque je me suis réveillé ensuite le jour se levait, mais la machine était si enveloppée de vapeur qu'on n'y voyait rien. C'était d'une grande imprudence, les rebelles pouvant en profiter pour nous attaquer. Mais il avait fallu libérer la surpression dans la chaudière.

— Il faut partir d'ici, dit Pills. Le plus vite possible. J'ai détaché la loco cette nuit.

Lui seul s'y connaissait un peu en manœuvres car un de ses oncles bénéficiait d'une locomotive privée. J'appris que certains pontes chez les Croisés disposaient de trains entiers. Je croyais que la possession d'une draisine comme celle du père de Thann représentait le summum de la richesse et du pouvoir, mais une élite profitait de privilèges encore plus extraordinaires.

Pills commit quelques fausses manœuvres mais la Rapson commença d'avancer malgré tout.

— Tu as interrompu l'alimentation en eau chaude lorsque tu as dételé ?

— Bien entendu, fit-il en haussant les épaules. Qu'ils crèvent tous de froid.

Je l'ai dit, le convoi était rangé perpendiculairement à la petite ligne d'accès et nous devons trouver le moyen de sortir de cette voie de garage. Elle paraissait faire le tour de l'installation agricole, qui se révéla énorme. Le mur de glace qui la ceinturait ne cessait de défiler, sans la moindre ouverture apparente alors que des embranchements de rails étaient en place, si élevé que nous ne pouvions plonger le regard par-dessus le faîte pour découvrir les activités agricoles de l'endroit.

— Nous avons parcouru dix kilomètres, dit Lange, et toujours pas de plate-forme ni d'aiguillage pour rejoindre le réseau.

— Nous devons nous trouver à l'opposé de l'entrée de la ferme. Je ne savais pas qu'il y avait une installation aussi importante.

Apparurent les étranges tours en matière synthétique.

— Des silos. On doit cultiver des céréales derrière ce mur, dans des serres chaudes.

Nous avons dépassé un des silos et soudain Pills a renversé la vapeur. Les roues motrices ont patiné sans que la locomotive puisse s'immobiliser. Devant nous s'échappait d'un des silos une sorte de boue blanchâtre, apparemment chaude car elle fumait. C'est elle qui rendait les rails glissants.

XI

— Le sablier, il y a bien un sablier à bord ! hurlait Pills, qui emballait les pistons.

Nous ne comprenions pas ce qu'il voulait dire. Pourquoi un sablier alors que nous avions tous une montre ?

— Là, ce petit levier, baisse-le, ordonna-t-il à Lange. C'est la boîte à sable pour empêcher les roues de tourner à vide.

Lange abaissa le levier et pendant quelques secondes les roues motrices cessèrent de patiner, mais ce fut éphémère. Il y avait trop de cette boue épaisse sur les rails. Et celle-ci, rendue brûlante par les roues emballées, dégageait une odeur caractéristique que nous connaissions bien. Dans toutes les gares du réseau c'était le relent dominant, auquel on finissait par ne plus faire attention, mais dans les circonstances présentes c'était écœurant.

— De la graisse, c'est de la graisse, dit Pills. Ils répandent de la graisse sur les rails pour nous immobiliser.

— Et de la graisse de phoque, ajouta Lange. Et voulez-vous que je vous dise, ce ne sont pas des chiens qui aboyaient dans la nuit, de l'autre côté de ce mur de glace, mais des phoques, des centaines, des milliers de phoques. Il y a un élevage.

Comment était-ce possible alors que nous étions à plus de quatre cents kilomètres de la banquise recouvrant une mer ancienne, la mer du Nord ?

— Ne gaspille plus le sable ! hurla Pills. Je vais essayer au ralenti d'épuiser cette graisse sur les rails, et ce n'est qu'à ce moment-là que nous pourrons sabler à nouveau.

Nous faillîmes réussir. Petit à petit les roues tournant à vide mais au ralenti projetaient la graisse en dehors des rails ou bien la brûlaient, tant réchauffement était grand. Lange attendait le moment d'envoyer du sable, mais nos ennemis invisibles surveillaient notre manœuvre, car du silo suivant s'échappa une telle quantité de graisse que Pills abandonna les commandes, leva les bras au ciel :

— C'est fichu. Il y en a trop. Nous gaspillons nos réserves.

— Il n'y a qu'à puiser de chaque côté, dit quelqu'un.

— Et nous faire descendre ?

— On ne va pas se rendre ? Vous souvenez-vous du wagon sur la voie de garage, rempli des cadavres de Croisés et de leurs familles ? Ils nous abattront tous sans discuter, autant nous défendre. En tout cas,

moi, je ne me laisserai pas capturer, ajouta Lange.

La locomotive haletait, enfin calmée, et nous guettions à travers les vitres embuées de l'habitable l'apparition de nos ennemis. Mais au bout d'une heure nous avons relâché notre attention, décidés à établir des tours de garde. Le sort m'a désigné pour aller me reposer sur l'une des trois couchettes, où j'ai dormi une demi-heure d'un sommeil profond. Lorsque je me suis réveillé, il n'y avait que le bruit régulier de la vapeur et le murmure de mes compagnons.

— Ils attendent peut-être la nuit, dit Lange.

Un repas fut préparé, arrosé de bière. Nous devenions nerveux, agressifs les uns envers les autres. J'essayais de réfléchir à cette situation lorsque mon regard tomba sur le téléphone de l'habitable. Je le décrochai, fus surpris que la tonalité fonctionne. Et puis celle-ci cessa. Il y avait quelqu'un au bout de la ligne.

— Qui êtes-vous ? demandai-je. Je suis à bord de la Rapson 231 numéro de série 5171. Pouvez-vous vous présenter ?

Ce type d'appareil était réglé pour appeler de chaque motrice un dispatching particulier et non l'ensemble du réseau, ce qui aurait provoqué une cacophonie d'appels inouïe. Donc au bout de la ligne c'était un responsable ferroviaire qui avait dû décrocher.

— La Rapson doit être considérée comme perdue, me dit Pills, du moins aux mains des rebelles et personne ne nous répondra.

— Si je donnais notre indicatif de patrouille ?

— Tu peux essayer.

Je recommençai donc, mais personne ne décrocha. Je recommençai une dizaine de fois avant d'arrêter. Dans l'habitable, la tension ne cessait de monter. Lange chuchotait avec les deux autres, paraissant se méfier de nous deux, Pills et moi.

— Que complotez-vous ? dis-je sèchement. Ce n'est pas le moment de faire bande à part.

— Bien, fit Lange, dans ce cas je propose de partir avec ces deux autres, de franchir le mur de l'élevage et d'essayer de nous sortir de là.

— Ils ont cessé depuis pas mal de temps de répandre de la graisse sur les rails, mais je suis persuadé que si nous essayions de repartir ils recommenceraient, dit Pills. Possible que des gars soient dans le silo juste sur la gauche. Nous pourrions tenter de nous en emparer. Nous détruirons le système qui permet d'inonder la voie de cette foutue ; graisse, et nous aurons quelques chances de nous en tirer. Je veux bien aller avec Lange et un autre tandis que vous nous couvrirez. Je pense qu'on peut accéder au réservoir suspendu à l'arrière et de là dominer peut-être l'élevage.

Il y avait effectivement un étroit passage, se terminant par une échelle permettant d'accéder au toit du réservoir à graisse. Je suis allé voir et lorsque j'ai soulevé la trappe faîtière, j'ai découvert un

immense miroir d'eau de l'autre côté du mur. De l'eau qui ne gelait pas ? Alors que la température extérieure oscillait entre moins cinquante et moins soixante-dix ?

Pills m'avait rejoint et malgré l'étroitesse de la trappe regardait à son tour.

— C'est pas de l'eau mais une immense plaque de verre.

— Sur des kilomètres ?

— Ou une matière synthétique.

— Où sont les phoques ?

— Dessous. Sur la banquise le froid est moins vif qu'ici. Selon l'épaisseur de la glace, l'eau climatise l'air extérieur. Les phoques ne survivraient pas dans nos moins soixante de moyenne. La plaque translucide doit régulariser l'air à moins vingt.

— Avec un missile nous aurions pu pulvériser cette couche protectrice et obliger nos ennemis à nous abandonner pour aller sauver les bêtes.

— En haut du silo il y a un habitacle mais je n'arrive pas à voir s'il est occupé. Je vais chercher les jumelles de Lange.

Seul, j'évaluai le contenu de ce silo à trois cents mètres cubes. On comptait une demi-douzaine de silos. Des silos réchauffés pour maintenir la graisse à l'état liquide, et faciliter sa commercialisation en wagons-citernes le plus souvent utilisés pour ce transport, mais on trouvait aussi des blocs de graisse congelée. À l'état liquide, avec un brûleur adapté, le système fonctionnait de façon plus économique.

Les trois hommes se préparèrent avec soin. Le plus difficile serait de franchir le mur d'enceinte, mais nous étions suffisamment entraînés pour ce genre d'opération.

Lange se glissa au-dehors en quittant la motrice de l'autre côté et, glissant entre les roues, atteignit le mur qu'il commença d'entailler pour les pieds, posant en même temps des crochets spéciaux.

Grâce à ces précautions, le trio franchit le mur en quelques secondes et disparut de l'autre côté.

Depuis la trappe ouverte je ne pouvais l'apercevoir, mais on n'entendit aucun coup de feu ni autres bruits suspects. Ils devaient foncer vers le silo dissimulé par le mur.

— Tu vois quelque chose ? me demanda Hourk qui dans l'habitable surveillait les abords de la voie.

— Rien du tout. Ils doivent attaquer le silo mais tout est silencieux. Même les phoques se taisent. Pourtant la nuit dernière ils s'en donnaient à cœur joie.

Je finis par me hisser sur le toit du réservoir de graisse, ce qui était imprudent car je constituais une cible parfaite, mais j'avais l'impression qu'il n'y avait aucun tireur dans les habitacles des silos. Derrière la loco, les trois autres constructions auraient pu abriter des

tireurs à l'affût, mais je ne discernais personne.

Là-bas, dans le silo devenu notre objectif, je ne distinguais toujours rien. Pourtant il possédait de grandes ouvertures vitrées. Et puis, d'un seul coup, je vis nos compagnons qui l'escaladaient. L'un, Lange peut-être, utilisait l'échelle extérieure. Les deux autres se servaient des entretoises du bâti.

— Jon Semper ! cria Hourk. Ils en sont où ?

— Ils grimpent. Je crois que Lange a atteint la porte du poste de surveillance. Voilà, il entre. Je n'ai pas entendu un seul coup de feu.

XII

J'entendis parfaitement la sonnerie du téléphone, et je pensai que Pills avait trouvé le moyen de nous appeler depuis le haut du silo à graisse.

— Jon, on demande le chef du commando.

— C'est Pills ?

— Non, une femme.

— Une femme ?

Je descendis et pris le combiné des mains de Hourk, lui fis signe de grimper sur le toit du réservoir.

— Qui êtes-vous ?

— C'est bien vous le chef du commando ?

Cette voix ne m'était pas inconnue. Mais je ne parvenais pas à l'identifier.

— L'écuyer Jon Semper.

Il y eut un silence subit et, lorsqu'elle reprit, la voix féminine était bouleversée.

— Vous êtes bien Jon Semper ? Vous êtes le chef de ce commando ?

— Je viens de vous le dire, fis-je, agacé mais en même temps ému par cette voix qui me rappelait quelqu'un.

— Est-ce que vous êtes accompagné de Karl Thann ? murmura mon interlocutrice avec effroi.

— Mon ami Karl Thann a trouvé la mort dans l'explosion de notre blindé frappé par un missile.

Nouveau silence et je finis par le rompre :

— Mais enfin que voulez-vous, qui êtes-vous ?

— Jon, criait Hourk depuis le toit du réservoir, Pills fait signe qu'ils sont maîtres du silo.

— Je suis en communication, tais-toi. Mais qui êtes-vous ?

— Geniev Thann. Nous nous sommes connus à Christus-Station.

— Geniev Thann ? La sœur de Karl ? Que faites-vous ici ?

— Mon frère serait...

— Vous êtes où ?

— Je travaille dans cet élevage de phoques depuis six mois. Nous ne nous sommes pas vus depuis plus d'un an et j'ai quitté Christus, ma famille. Karl ne vous en a rien dit ?

— Non. Nous avons des occupations astreignantes... Je n'ai

jamais plus eu de nouvelles de vous.

— Je voudrais discuter avec vous... Trois parmi vos hommes viennent de s'emparer d'un silo. Il n'y avait personne car ils sont tous télécommandés. Pour le remplissage des wagons-citernes à l'extérieur de l'enceinte. Les trains effrayaient trop les animaux et nous avons dû construire cette ligne circulaire.

Je me souvenais que cette jolie fille m'avait entretenu de curieuse façon, comme si elle était l'ennemie de l'Eglise Grégorienne, mais j'avais pris cette attitude pour de la provocation chez une adolescente nantie qui essayait de m'arracher mes opinions secrètes pour me compromettre.

— Je vais vous rejoindre à bord d'une draisine qui s'immobilisera devant votre loco avant la couche de graisse. Je serai seule et non armée.

Là-haut, Hourk, ne tenant pas compte de cette communication, me hurlait que Pills redescendait, laissant les deux autres dans le haut du silo. Que nous avions remporté une grande victoire.

J'avais raccroché après avoir donné ma parole que j'irais au-devant de la draisine, sans arme moi aussi. Je pouvais apercevoir Pills, qui franchissait le mur d'enceinte et venait vers nous. Je lui ouvris la porte. Il ne cachait pas une satisfaction tempérée par la facilité de l'exploit.

— Il n'y avait personne. Lange est en train d'examiner le système pour empêcher que ces salauds ne répandent à nouveau de la graisse, mais puisque personne ne s'est montré, je me demande comment ils feraient.

— Le système est télécommandé.

Il me regarda comme si je délirais. Je désignai le téléphone et commençai de lui expliquer ce qui allait se passer. Hourk arriva à son tour, délirant, et finit par se taire.

— La sœur de Thann, ici ? Avec ces salauds ?

— Je vais la rencontrer et elle m'expliquera.

— C'est un piège. Nous allons t'escorter.

— Pas question. Je la connais. Comme son frère, elle sera fidèle à sa parole.

Lorsque la draisine s'immobilisa devant les amas de graisse de phoque désormais surgelée, j'étais prêt à la rejoindre mais je redoutais que Pills ne prît quelques initiatives dangereuses. C'était un ambitieux qui souhaitait acquérir vite le grade d'écuyer afin d'être adoubé et devenir chevalier, puis accéder à l'ordre des Maîtres.

La jeune fille descendit de la draisine. Elle portait une combinaison blanche avec une croix noire sur la poitrine, alors que sur la mienne figurait une croix rouge. Je n'avais jamais vu personne avec une croix noire sur ses vêtements.

— Montons à l'intérieur, dit-elle à travers son filtre de bouche plus sophistiqué que le mien.

Sa cagoule était une sorte de boule transparente en synthétique.

Une fois dans la draisine, elle l'ôta et je baissai ma cagoule. Elle était toujours aussi jolie, avec cette même flamme dans le regard mais sa bouche tremblait.

— Je n'arrive pas à croire que Karl soit mort. Avez-vous vu son corps ?

— Un missile frappant un blindé léger ne laisse que des débris informes. Votre patrouille, cette nuit n'a dû trouver que des lambeaux humains.

— Elle n'est jamais revenue. Après votre attaque de la locomotive, ces volontaires n'ont jamais rejoint le convoi.

— Vous y étiez ?

— Non, j'appartiens à la direction de l'élevage.

— Cette croix noire, pourquoi ?

— C'est le signe de reconnaissance des Néo-Catholiques dont je fais partie. Cet élevage est un couvent clandestin de nonnes. Je suis novice mais grâce à mes connaissances, je travaille dans les bureaux. Je me suis rendue dans cet endroit, Notre-Dame-Station, dès que je l'ai pu.

— Et ces rebelles sanguinaires se sont réfugiés ici ?

— Nous n'avons rien fait pour provoquer cette rébellion. Mais tous étaient devenus néo-catholiques et ont pensé qu'ils seraient protégés en venant ici. Nous n'avons participé à aucune action de sédition. Nous vivons ici clandestinement et nous ne souhaitons pas attirer l'attention de l'Eglise Grégorienne, (« est une coïncidence épouvantable qui a conduit mon frère jusqu'ici, où il a trouvé la mort. J'en suis extrêmement bouleversée.

— Nous sommes venus au hasard. L'aiguillage de cette ligne rurale a fait vibrer nos roues et votre frère nous a proposé d'aller voir par ici si la situation était calme.

— C'est Karl qui a demandé ça ?

— Je m'en souviens parfaitement.

Nous n'osions pas nous regarder. Elle recula dans le minuscule habitacle. On pilotait debout ce véhicule à vapeur, il n'y avait qu'une banquette en long.

— Savait-il que vous étiez dans ce couvent ?

— C'est impossible. Il devait savoir que j'avais quitté notre famille, Christus-Station, que je ne donnais pas de mes nouvelles, mais c'est tout. Comment aurait-il su où je me trouvais ?

— Votre père dispose de moyens considérables de par sa fonction. Il a très bien pu retrouver votre trace, en informer Karl puisque vous dépendez du secteur de Basilic-Station.

— Il ne vous en aurait rien dit ?

— S'il avait appris que cet endroit, Notre-Dame-Station, était suspect, considéré comme un foyer subversif de Néo-Catholiques, il ne m'aurait jamais mis au courant. Il était très rigide dans ses convictions et voulait donner de sa famille l'image d'une communauté soudée par la foi grégorienne. Je ne lui ai jamais fait part de notre conversation de Christus-Station. Je craignais trop de le rendre furieux.

— Je suis envoyée par la mère supérieure pour négocier avec vous. Cette nuit les rebelles ont perdu une quinzaine d'hommes mais disposent encore d'une centaine de gens armés. Ils se sont réfugiés dans l'enceinte de l'élevage quand vous avez coupé l'alimentation du chauffage des wagons. Ces gens-là peuvent se battre et vous donner quelques difficultés mais le couvent ne tient pas à devenir un lieu insurrectionnel.

— Que proposez-vous ?

— Nous pouvons dégager les rails de cette graisse. Vous rejoindrez Basilic-Station en expliquant que vous avez anéanti une fraction rebelle, après la perte de votre blindé.

XIII

Voyant qu'elle regardait au-dehors en direction de la Rapson, je me retournai. Pills arrivait en courant, son arme à la main.

— Vous ne tenez pas votre parole, protesta Geniev.

J'ouvris la portière et criai à Pills que je n'avais pas besoin de lui, que je n'étais pas en danger. Il haussa les épaules et me lança quelque chose que son filtre rendit incompréhensible alors que moi-même, j'avais ôté ma cagoule. Je la remis et allai à sa rencontre.

— J'ai donné ma parole, dis-je, furieux.

— L'état-major vient de nous appeler. Oui, sur le téléphone de la Rapson. Ils en connaissent le code, bien sûr. Ils nous envoient des renforts. Des blindés. Tu dois interrompre les négociations car je suppose que ça va chauffer d'ici quelques instants. On nous prie de venir au-devant de la colonne de secours.

— Que nous allions au-devant de la colonne de blindés alors que nous pouvons résoudre l'affaire pacifiquement ?

— Ils n'ont certainement pas envie qu'elle soit réglée ainsi, répliqua-t-il.

— Tu sais qui est dans cette draisine ? La sœur de Karl Thann.

— Oui, on me l'a dit, et alors ? C'est une rebelle et je n'éprouve aucune pitié pour les rebelles.

— Retourne à la locomotive, déblayez la graisse à la pelle si vous pouvez. Envoyez de la vapeur avec les manches disponibles. Je vous rejoins.

— Non, tu reviens avec moi. Je n'aime pas beaucoup cette histoire. Je pense que tu manigances quelque chose. Thann ne nous a pas entraînés sur cette ligne pourrie pour sauver sa sœur. Il avait trop le sens du devoir, lui.

Il pointait son arme vers moi et aurait tiré sans hésitation. Ils auraient tous tiré, en fait, sauf Thann peut-être. Ils ne supportaient pas qu'eux, fils de Croisés nantis, aient été supplantés par un moins que rien, ancien mineur de viande fossile.

— Tu as tort car les silos sont télécommandés et vous ne vous en sortirez pas. Cette fille nous aperçoit et va téléphoner à la direction de l'élevage. D'ailleurs ils sont en train d'envoyer de la graisse à nouveau.

Il me crut, se retourna et je le frappai de mes deux poings réunis. Je lui arrachai son arme et je courus vers la draisine. Geniev envoyait déjà la vapeur dans le monocylindre, les roues patinaient

comme toujours avant d'accrocher le rail.

— Jetez cette arme, dit-elle. Nous ne sommes pas armés dans le couvent.

J'obéis et refermai la porte. Elle repartit en marche arrière. Là-bas Pills se relevait, regardait dans notre direction. Puis il se baissa pour ramasser son arme.

— L'état-major envoie des renforts. Ils ont ordonné que nous allions à leur rencontre, certainement pour avoir des renseignements sur cet endroit.

— Il faut que j'avertisse la mère supérieure. Les insoumis viennent d'être évacués.

— Comment ça, évacués ?

— Je ne peux pas en dire plus. Nous-mêmes allons devoir fuir. Quel dommage d'abandonner cet élevage ! Il y a entre sept mille et dix mille phoques et chaque jour nous produisons près de cent tonnes de graisse animale, mais aussi de la viande d'excellente qualité. Bien meilleure que cette viande fossile dont vous m'avez parlé.

Plus loin une partie du mur d'enceinte s'effaça pour nous laisser passer. Nous avons remarqué de nombreux aiguillages orientés vers le centre d'élevage, sans comprendre comment on pouvait forcer l'obstacle.

Nous nous sommes enfoncés sous ce fameux miroir translucide. C'était en dessous, dans une profonde dépression, que se trouvaient les installations, les bassins gigantesques où s'ébattaient les phoques, les bâtiments construits autour d'une église toute blanche.

— Pour nourrir les phoques nous élevons des poissons. Des quantités énormes. Nous en échangeons aussi contre certaines marchandises.

— C'est de l'eau salée ?

— C'est le Rhin de jadis qui, abandonnant la mer du Nord, coule dans le Danube. La mer a envahi d'eau salée son ancien lit. Les nonnes ont établi des écluses pour empêcher les phoques de s'enfuir. De toute façon ils n'en ont pas envie. Cet élevage a été fondé il y a près de soixante ans, avant que l'Eglise Grégorienne ne s'empare de cette zone. Les nonnes, toutes des Néo-Catholiques, venaient de la Nouvelle Rome et cherchaient où s'installer.

Dans les bâtiments, ce n'était pas la panique. Depuis longtemps l'évacuation était prévue. De l'église, trois prêtres emportaient des objets du culte, des vêtements sacerdotaux.

— Je reviens.

Son absence fut de courte durée et elle lança la draisine à petite vitesse.

— L'Eglise Grégorienne tolère donc ce couvent néo ?

— Dans la mesure où il fournissait un quota important de graisse

de phoques, plus des deux tiers de la production, à un prix très bas. En fait c'est un consortium de Maîtres Croisés qui rançonne l'élevage et s'enrichit. Nous allons évacuer dans le cas où la Rote grégorienne enverrait ses sections spéciales, mais rien n'est moins sûr. Il est possible que le Consortium des chefs croisés ait pris l'affaire en main et dans quelques jours nous pourrions revenir. Mais jamais ils ne laisseront vivre vos amis, de crainte qu'ils ne révèlent tout.

Je sursautai.

— C'est impossible, voyons.

Pourtant j'avais déjà eu des doutes avec Paternoster-Station et Credo-Station. Mais comment admettre que Pills et les autres fussent condamnés ?

— Je pense que mon frère savait quelque chose au sujet de ce trafic clandestin des Maîtres Croisés et qu'il voulait y mettre un terme. Mon père a dû retrouver ma trace et faire enquêter sur le couvent.

— Il serait donc en danger lui aussi.

— J'ai essayé de lui envoyer un message mais c'est très compliqué.

Nous contournions les immenses bassins où les phoques se prélassaient, certainement repus. Plus loin nous avons embarqué quelques personnes. Nul dans ce groupe ne paraissait vraiment inquiet et j'en déduisis que les alertes de ce type n'étaient pas rares.

— Les nonnes trafiquent avec ces impies qui ont donné à un pape douteux plus d'importance qu'à Jésus-Christ ?

— La Nouvelle Rome souhaite que l'implantation s'effectue à n'importe quel prix. Malgré leur vœu de célibat, certains prêtres se marient pour vivre dans les stations et faire du prosélytisme sous une fausse identité. Le pape leur a donné à l'avance l'absolution pour non-respect du vœu de chasteté. Ils veulent répandre leur foi au prix du sacrifice de leur sacerdoce.

Décidément les Néos étaient encore plus étranges que les Grégoriens. J'avais cru avec ces derniers atteindre de hauts niveaux d'effarement, mais ce que je venais d'apprendre me confondait.

Les gens que nous avions embarqués égrenaient leur chapelet en toute sérénité. J'appris qu'il s'agissait de prédicateurs des deux sexes venus de la Nouvelle Rome pour parcourir les stations isolées et les fermes perdues. Comme ils ne possédaient pas de passeport interne, mieux valait les évacuer.

— Mais les évacuer où ?

— Vous verrez bien.

En attendant elle me racontait que plusieurs de ces missionnaires recherchaient depuis des années le corps du fameux saint Grégoire XVII. Les Néos espéraient, quand ils le trouveraient, le ramener à Rome. Ainsi il deviendrait un pape mort comme tous les

autres papes. Cette manœuvre ferait peut-être rentrer les Grégoriens dans le sein de l'Eglise néo-catholique.

Le téléphone sonna et j'en fus surpris car en général il fallait s'arrêter de rouler pour obtenir une liaison audible, mais la jeune fille n'en fit rien. Elle écouta en silence, raccrocha et se tourna vers moi, pleine de compassion.

— Les renforts annoncés ont fait sauter la locomotive de vos amis. Il ne semble y avoir aucun survivant. Je vous l'ai dit, ils ne veulent pas de témoins. Ce sont bien les Maîtres Croisés du Consortium qui arrivent.

XIV

Nous avons attendu des heures tout au bout des bassins de la pisciculture. Ceux-ci étaient sous-glaciaires et occupaient une étendue infinie. J'attendais avec impatience de savoir comment nous pourrions nous enfuir de Notre-Dame-Station, mais Geniev Thann n'utiliserait cette possibilité secrète qu'en cas de nécessité absolue. Si la communauté religieuse avait affaire au Consortium des Croisés corrompus, nous pourrions par la suite rester sur place.

Pour me faire patienter, la jeune fille m'expliquait que le Rhin avait donc abandonné son ancien lit pour se jeter dans le Danube, à l'époque de la glaciation, quelques siècles auparavant. Et la mer du Nord avait peu à peu occupé cette vallée subglaciaire. Au-dessus, la couche de glace pouvait atteindre parfois deux à trois cents mètres.

— Là où se trouve l'élevage des phoques, il y eut un effondrement et une mission néo, qui parcourait ces étendues désertes en traîneau à chiens, le découvrit. Les phoques y proliféraient, venus par l'ancien lit du Rhin. C'est ainsi que commença l'élevage, bien avant que le Réseau Grégorien ne parvienne jusqu'à cet endroit.

Les Grégoriens ne disposaient alors que d'un réseau peu étendu et la perspective de détenir un ravitaillement en graisse animale d'envergure leur fit accepter des compromis. C'est ainsi que les missionnaires purent rester sur place. Les religieuses remplacèrent les moines.

Le téléphone sonna et Geniev écouta avec attention ce qu'on lui disait. Son visage s'efforçait de ne pas trahir ses sentiments mais je compris que j'étais au centre du dialogue.

— Cet homme a disparu, dit-elle. Il se méfiait de nous et ne se trouve pas avec moi. Je vais raccompagner les missionnaires dans leur logement et je viendrai au rapport.

Elle raccrocha, murmura sans me regarder. Derrière nous, les religieux plongés dans leurs prières chuchotées ne faisaient pas attention à nous.

— Les Maîtres Croisés savent que vous êtes vivant et demandent qu'on vous livre. Ils ont tué vos compagnons mais sur le corps de ce Pills ils ont trouvé un rapport vous accusant de désertion et de collusion avec l'ennemi. Vous allez descendre et vous cacher là-bas dans la petite cabane de l'écluse. Je vous y rejoindrai dès que possible.

— Les religieux derrière nous savent que j'étais avec eux.

— Je vais les débarquer là où ils vivent. Ils n'ont que de rares contacts avec la mère supérieure.

Je longuai les digues de glace séparant les bassins de pisciculture. Des harengs, des maquereaux grouillaient à fleur d'eau. Tous des poissons d'eau froide. L'endroit n'était que faiblement éclairé et je m'enfermai dans la cabane d'écluse où je trouvai une couchette. Il faisait froid et je m'enveloppai d'une couverture.

Geniev me réveilla vers les trois heures du matin. Elle avait préparé une boisson maltée que je bus coupée de lait. Je mangeai du poisson fumé sur des galettes dont je ne pus identifier la farine de composition.

— Les Maîtres Croisés ont fait semblant de nous croire mais doivent surveiller l'endroit. J'ai dû me confesser à la mère supérieure. Elle ne nous trahira pas mais elle ne veut pas que vous restiez dans la ferme d'élevage. Je vais vous indiquer comment gagner le réseau de la Railway-Union plus au nord.

Je restai assommé par ces paroles, songeant à ma mère, à ma chère Sanguine que je risquais de ne plus jamais revoir.

— Il n'y a pas d'autres possibilités, me dit Geniev, elle-même attristée de cette obligation. J'ai préparé de la nourriture. Vous allez devoir vivre seul durant des jours et des nuits dans un milieu peut-être hostile, mais c'est la seule façon de vous sauver la vie. Il y a aussi une lampe électrique sur batterie mais économisez-la, j'ai également prévu des torches.

— Comment vais-je me sauver ? Devrai-je errer dans l'inlandsis ? Ma combinaison ne me protégera pas deux heures et je ne dispose pas d'autres vêtements.

— Vous voyagerez dans une atmosphère à peine au-dessous du zéro. Mais allons-y, sinon vous ne pourriez comprendre.

Je me chargeai du sac de provisions et elle porta le second avec la lampe, les torches et des vêtements de rechange, me dit-elle. Nous suivîmes pendant un quart d'heure environ une petite digue qui allait se rétrécissant.

Les écluses se succédaient, dirigeant le flot marin vers les bassins plongés dans la nuit. Vint le moment où, n'y voyant plus rien, Geniev alluma la lampe. Je découvris un canal qui paraissait sourdre d'une falaise de glace. Là se terminait la dépression où s'était installé l'élevage des phoques et des poissons.

— Je vais éteindre la lampe car j'ai promis de ne pas vous livrer le secret suivant. Ne vous étonnez donc pas de ce qui va suivre.

La nuit fut d'une épaisseur brutale. Je me retournai vers les lampes lointaines qui nous avaient guidés pendant un temps et de la sorte mes yeux s'habituerent à cette obscurité. Il y eut un ronronnement assez long puis Geniev me prit par la main et nous

pénétrâmes dans une caverne. Je n'y voyais rien mais je retrouvais les mêmes impressions, les mêmes sensations de froid, d'odeurs de glace que lorsque je descendais dans la mine de viande fossile. Au bout d'un moment elle ralluma la lampe et la braqua sur un grand canal d'eau. Si grand que je n'apercevais pas l'autre rive. Je me sentais oppressé, inquiet, avant de découvrir que la voûte glacée n'était qu'à deux mètres au-dessus de nos têtes, scintillant de mille éclats.

— L'ancien Rhin, bien sûr, qui vous conduira vers le nord. Par moments le plafond affleure l'eau sur des kilomètres mais que cela ne vous inquiète pas. J'ai moi-même effectué le parcours par deux fois et je m'en suis bien tirée.

— Je dois marcher le long de l'eau ?

— Non, vous utiliserez cette barque.

Je n'avais jamais entendu ce mot là et je vis qu'elle me désignait une forme de couleur blanche qui flottait le long de la rive, amarrée par un câble. Sa couleur se confondant avec celle de la glace me l'avait dissimulée jusqu'ici.

— Vous vous déplacerez là-dedans. Elle pourrait supporter une charge quatre fois plus lourde que vous et vos sacs. Je vais vous montrer comment la propulser. Je vous préviens. Par moments un fort courant vous demandera des efforts épuisants. Prenez votre temps, accostez dès que vous pourrez installer votre bivouac. Vous disposez d'un couchage très chaud. Mieux vaut perdre une journée que de risquer le découragement.

J'avais vécu dans de si terribles conditions, que ce fût à Sanguine ou à l'école des Croisés, que je n'éprouvais que rarement un sentiment de peur. Mais la pensée de m'en aller dans cette... comment avait-elle dit déjà... cette chose m'épouvantait. Et cette caverne remplie aux quatre cinquièmes d'eau me révoltait.

Geniev fit semblant d'ignorer ma terreur. Elle plaça les sacs dans cette barque, elle dut me répéter trois fois ce nom, ajoutant qu'on pouvait aussi dire canot ou bateau.

— Je sais que dans notre monde figé par un froid extrême l'eau apparaît comme un phénomène surnaturel. Nous savons qu'il est difficile de faire fondre un bloc de glace, de récupérer quelques verres de liquide mais jadis nos ancêtres utilisaient l'eau pour se déplacer. Depuis l'Antiquité la plus haute, on navigua sur elle. Il faut que vous rompiez avec vos blocages psychologiques, sinon vous ne vous en sortirez pas. Je vais vous faire voir comment manœuvrer ceci, qui est une double pagaie que vous plongerez alternativement d'un côté et de l'autre de la barque.

Essayant de ne pas trembler, j'étais descendu dans cet engin, m'étais assis là où elle m'indiquait de le faire. Elle nous écarta du bord et la barque oscilla dangereusement, me semblait-il, si bien que je me

cramponnai une main sur chaque bord et oubliai complètement de lâcher prise. Elle dut me caresser la main droite pour que je consente à faire un effort violent.

— Je t'en prie, murmura-t-elle d'une voix désespérée. Je veux que tu t'en sortes, que tu survives.

Elle se pencha et m'embrassa sur la bouche tendrement. Je m'éveillai de mon cauchemar et réussis à lui sourire.

— Montre-moi ce que je dois faire.

— C'est assez simple. Ensuite quand tu arriveras à un certain endroit, Nijme-Station, tu iras chez des Néos qui t'aideront.

XV

Pendant plusieurs heures, je pagayai avec un automatisme halluciné, sans penser, sans oser respirer trop fort, sans me déplacer sur mon banc. La lampe, dans un souci d'économie, ne diffusait qu'une pâle lueur, juste suffisante pour que je voie la rive droite. Je ne pouvais supporter de m'en écarter de plus d'un mètre, mais des éboulis m'obligèrent à gagner le milieu de ce bras de mer subglaciaire, et la pensée qu'en dessous de moi il y avait des dizaines de mètres d'eau me faisait transpirer. Il ne faisait pas froid, du moins pour un habitant de la terre vivant une période glaciaire depuis des siècles. Il devait faire quatre ou cinq en dessous de zéro et l'eau de mer était à peine plus chaude. Comme prévu, le plafond plongea brutalement vers la surface et la première fois je m'empêtrai terriblement dans la manœuvre, si bien que je crus ne jamais m'en sortir. Le canot oscillait dangereusement parce que je répugnais à m'allonger sur le dos pour passer l'obstacle. La pensée d'être coincé tout au fond avec cette masse de glace au-dessus de moi m'était intolérable. Je faillis perdre ma pagaie et lorsque le plafond remonta un peu, me permettant de m'asseoir, je l'attachai à mon poignet.

Lorsque enfin la voûte fut à deux mètres de ma tête, je commençai à respirer plus librement et je pensai à toutes les recommandations de Geniev. J'avais eu trop d'émotions pour pagayer encore longtemps et je cherchai un emplacement pour mon bivouac. Depuis le départ je n'osais regarder en direction de l'autre rive, son éloignement me donnant le vertige et redoublant mon angoisse. Mais je me rendis compte qu'elle s'était considérablement rapprochée et qu'en fait elle offrait quelques beaux emplacements pour une halte prolongée. Pour rien au monde cependant, je n'aurais eu l'audace de traverser cette masse d'eau noire.

— Des animaux de toutes sortes trouvent refuge dans cette caverne, m'avait prévenu Geniev. Ils connaissent les failles d'accès que nous ignorons, viennent souvent pêcher des poissons ou mettre bas, voire hiverner comme les marmottes, les isatis, d'autres animaux à fourrure. Le plus dangereux est certainement l'ours blanc. Mais il y a aussi le glouton qu'on appelle également le carcajou. Il est d'apparence moins impressionnante que l'ours mais possède des griffes terribles. Sois sur tes gardes. Enfin il y a les oiseaux, des goélands, des cormorans, voire des corbeaux. Certains viennent nicher. Je ne sais

pas comment ils s'arrangent mais leur nid est fait de débris de bois, de coton qui peuvent fournir un petit feu. Mais attention à ne pas t'asphyxier avec la fumée. Parfois le courant d'air disparaît.

Parfois il était assez violent et offrait une résistance à ma progression. Mais pour le moment je n'avais pas rencontré de courants contraires.

Je découvris la plate-forme idéale pour passer la nuit, surélevée par rapport au niveau de l'eau mais accessible. Je récapitulai les instructions de la jeune fille. Surtout attacher solidement la barque, qu'elle ne soit pas entraînée par un courant imperceptible ou poussée par l'air, bien examiner les parois verticales.

— Là tu éclaires fortement pour essayer de relever les lignes horizontales d'une crue. Parfois la voûte s'effondre, ou bien les côtés, ce qui provoque une montée des eaux. Certains endroits sont plus dangereux que d'autres, à toi de voir. Si tu peux, tâche de trouver une plate-forme très au-dessus de la surface. N'hésite pas à grimper. Laisse un peu de mou à ton amarre.

Ce soir-là, j'ai allumé ma première torche pour calmer mon esprit et préparer mon repas. Il était à base de poisson fumé, de galettes de soja, mais il y avait aussi de la viande séchée et dans un pot du miel synthétique. Très énergétique, paraît-il. J'étais épuisé et je me suis endormi très vite, n'osant cependant pas souffler ma torche. Du moins pour l'éteindre fallait-il la plonger dans l'eau, car le mélange de résine et de graisse donnait une énorme flamme qu'un simple souffle ne pouvait faire disparaître.

Deux heures plus tard, je me réveillai, poursuivi par un horrible cauchemar, rêvant que j'étais à jamais prisonnier de cette caverne pleine d'eau. La torche s'était éteinte et je me servis de ma lampe pour regarder autour de moi, mais tout était calme. Le courant d'air était plus vif que précédemment mais sans violence. Je savais que parfois de véritables tornades parcouraient la caverne, soulevant des vagues dangereuses. Geniev m'avait recommandé de ne pas lutter, quitte à reperdre en arrière le trajet gagné après des heures d'efforts.

La deuxième journée fut telle que je me laissai gagner par un optimisme béat et que je pagayai avec indolence en sifflotant. Je guignais l'autre rive qui offrait de superbes emplacements, mais je n'étais pas prêt à traverser ces cent mètres d'eau qui m'en séparaient. Nouvelle nuit, sans réveil brutal, et je me levai reposé, regrettant de ne pouvoir avaler un liquide chaud. Mais je mâchai un bout de viande séchée en installant mon matériel dans le canot.

Vers midi, en apercevant cette masse blanche qui fonçait vers moi, je crus que c'était à nouveau le plafond qui s'abaissait brutalement, avant de comprendre que c'était un vol de goélands géants qui me menaçait. Ils étaient si serrés qu'ils se gênaient pour

voler. Mais, profitant de la hauteur de la voûte, plus de dix mètres, ils montaient à coups d'ailes pour planer ensuite à ras de l'eau. Je me couchai en avant mais ce fut atroce. Je fus recouvert de duvet, de fiente, percé par des becs aiguisés qui du coup abandonnaient dans mes plaies des débris de poisson.

Lorsque la masse, des centaines d'oiseaux, fut au loin, j'étais à demi inconscient, le corps brûlant de dizaines d'estafilades. La fièvre me gagna. Ma combinaison en lambeaux n'était plus à même de me protéger du froid.

Comment ai-je réussi à aborder le long d'une corniche étroite, à attacher ma barque, à me dépouiller de mes vêtements déchirés ? J'eus le courage de les tremper dans l'eau salée pour essuyer mon corps, enflammant mes blessures. Je grelottais sans cesse et j'allumai deux torches pour me réchauffer quelque peu. Dans les vêtements de rechange il y avait une autre combinaison, beaucoup plus perfectionnée que celle que j'abandonnais. Cette fois je ne porterais plus les croix rouges des Croisés et je m'en moquais. Je m'enfouis dans mon sac de couchage et pendant des heures me laissai anéantir par une fièvre brutale. Je transpirais abondamment, mais lorsque je me réveillai dans l'obscurité, mes torches s'étant consumées jusqu'au bout je me sentis beaucoup mieux mais très faible. Sans prendre le risque d'allumer une autre torche ou une lampe, je trouvai de quoi me nourrir et boire, me rendormis dans mon couchage. Je restai vingt-quatre heures dans cet endroit, recouvrai quelques forces et je repris mon voyage vers le nord. Bien sûr les difficultés m'assaillirent, plafond à ras de l'eau, avec juste un passage sur la rive opposée que je dus gagner, contraint et forcé par l'impossibilité de continuer mon voyage.

J'affrontai des vents impétueux, des courants contraires, un ours blanc nageant dans ma direction que je dus éloigner en hurlant et en frappant à coups de pagaie la surface de l'eau. Il finit par disparaître mais j'avais eu chaud. D'un coup de patte il pouvait retourner la barque.

Mais cette journée terrible me donna le coup de fouet nécessaire et cette fois j'étais prêt à affronter encore pire. Mais rien de tel ne se produisit et je rencontrai mon premier puits à ciel ouvert. Ce fut un moment inoubliable, effrayant mais superbe, de se découvrir au fond d'une sorte d'entonnoir de trois ou quatre cents mètres de glace, aux parois découpées à la scie, semblait-il. Ce devait être un piège mortel pour les animaux et pour les nomades, qui persistaient à survivre dans le no man's land oublié par les compagnies ferroviaires. Sur les berges j'apercevais, dans la clarté glauque qui tombait de l'extérieur, des ossements, des cadavres pourris. Je crus distinguer un crâne et une colonne vertébrale humaine, mais je pagayai dur pour m'éloigner de ce tourbillon figé que mes yeux ne pouvaient supporter sans éprouver

des nausées. Je craignais d'être aspiré par ce vide qui allait s'évasant vers la surface de l'inlandsis. Et je plongeais à nouveau dans l'obscurité, à peine guidé par la lampe qui s'affaiblissait. Bientôt je ne devrais ma survie qu'aux torches qui me restaient, une demi-douzaine. Je voyageais depuis quatre jours et en principe je devais approcher d'une station ferroviaire nommée Nijme-Station et dépendant de la Railway-Union.

XVI

Trois jours. Il me fallut encore trois jours pour atteindre la station de la Railway-Union en naviguant sous la glace à la limite de mes forces, sans lumière et sans provisions. J'avais connu des heures difficiles avec des crues subites, l'obligation de sortir mon embarcation hors de l'eau pour la tirer le long de la berge opposée, car le plafond de la caverne plongeait dans l'eau, formant siphon à une profondeur incroyable. Seul subsistait un passage étroit sur l'autre rive. Par chance, le canot en matière synthétique était d'une grande légèreté, mais tout de même il me fallut près d'une journée pour retrouver un endroit où je puisse à nouveau le remettre à flot. Pour m'éclairer j'avais fendu les torches en plusieurs morceaux. Je les allumais une fois plantées dans la glace en bordure de mon chemin, et ainsi j'y voyais assez pour tirer mon fardeau, aller et venir pour transporter mes sacs.

Geniev m'avait indiqué que je trouverais une série de grilles d'égout à la verticale de Nijme-Station. Ce nœud ferroviaire déversait là ses eaux usées sans autres précautions. Dans la cité très peu de gens savaient que c'était un ancien bras du Rhin qui coulait en dessous.

— Il y a sept grilles, trois grandes, quatre petites. L'une d'elles est marquée imperceptiblement dans un angle de peinture blanche. C'est par là que tu dois sortir, c'est un émissaire abandonné qui te conduira jusqu'à l'usine de décongélation et de fourniture d'eau. Ce tube sert en cas de besoin à évacuer un trop-plein. Fais quand même attention, l'eau décongelée est assez chaude. Tu sortiras sur un quai des confins de la station. Tu le suivras vers le centre-ville.

Elle m'avait donné un plan pour que je retrouve une communauté de Néo-Catholiques, les Amundson. Nijme-Station est un centre houiller mais les mines sont plus loin.

— Ces gens-là ne sont ni des religieux ni des clandestins. Les Rus ne répriment aucune religion, sauf celle des Grégoriens, qui sont leurs concurrents directs dans leur expansion ferroviaire. Tu seras surpris de voir quelle liberté règne dans cette station et partout ailleurs, mais évite cependant de te faire remarquer de la Sécurité des Aiguilleurs.

Je cachai la barque là où elle m'avait recommandé de le faire et je soulevai sans peine la grille. Deux heures plus tard je découvris le quai des Amundson, qui habitaient un grand compartiment dans un wagon à trois étages. Ils occupaient le dernier et je choisis d'attendre

le jour pour me présenter. La température de cette station était merveilleuse, j'avais même très chaud. Je trouvai un coin pour me dissimuler jusqu'à une heure plus convenable.

L'homme qui vint m'ouvrir était en train de se raser le visage et ses traits étaient cachés sous une mousse blanche. Dès que je donnai le nom de Geniev Thann et de Notre-Dame-Station, il s'empressa de me faire entrer.

Chez les Thann j'avais découvert un intérieur luxueux et confortable, mais celui-là flottait dans une atmosphère chaleureuse à cause des nombreux livres disposés un peu partout, le plus souvent dans un grand désordre. Une jeune femme très belle nous rejoignit et me proposa pour le repas du matin des nourritures inconnues. Notamment du thé. Je sus plus tard qu'on le cultivait dans de grandes serres chauffées à la houille de l'ancienne Ruhr.

— Je suis un ancien Croisé, j'étais même écuyer.

Ils sursautèrent malgré tout mais le récit de ma vie dissipa vite leurs réticences. J'expliquai aussi dans quelles circonstances j'avais dû fuir le Réseau Grégorien.

— Vous n'avez donc jamais combattu les soldats rus ? me demanda Gai Amundson. Dans ce cas je pense que vous n'aurez même pas besoin de rester clandestin. J'irai trouver le chef de station pour arranger votre cas.

— Cette Compagnie est vraiment d'une aussi grande tolérance ?

— C'est une société anonyme par actions, avec un président soi-disant élu mais en fait la dynastie Sadon en est à son septième patron. Le premier a créé la première ligne de chemin de fer. Je possède le livre qui raconte son histoire. Avec lui il y avait celui qui dirigerait l'Union Ferroviaire et aussi Rapson, qui devait prospérer en fabriquant des locomotives. Et des automoteurs sur patins.

— Le Réseau Grégorien est équipé de 231, dis-je.

— Rapson n'est plus qu'un nom de marque, c'est une société anonyme qui a bâti un empire industriel. Mais elle dépend partiellement de Sadon, qui possède un quart de son capital.

Là-bas, à Sanguine, que vivions-nous ? Une sorte de Moyen-Âge frileux mais serein ? Tandis que dans ces régions se développaient des puissances économiques qui risquaient peu à peu d'absorber la terre tout entière. Je fis part de mes réflexions à mes hôtes et ils approuvèrent.

— Sadon, le septième du nom, a près de quatre-vingts ans mais ses fils sont terriblement ambitieux et l'un d'eux, Adar, s'il parvient à éliminer son frère et sa sœur, risque de bouleverser le monde entier. Mais au sud-ouest l'Union Ferroviaire ne manque pas d'appétit et il se murmure qu'elle aurait lancé une expédition sur la banquise atlantique, en direction de l'ouest, vers ce qu'on appelait les

Amériques.

Il alla chercher une boule colorée montée sur un pied et qui pivotait.

— Voici le globe terrestre tel qu'il était jadis, avec ses pays, ses différentes concentrations d'Etats. Celui-ci a été fabriqué en 2031, une vingtaine d'années avant la catastrophe lunaire.

Il vit que je ne comprenais pas ce qu'il m'expliquait. Sa femme m'avait servi un plantureux déjeuner et j'avais repris de ce thé si parfumé.

— La lune explosa dans les années 2050. Quelques années après ou avant. D'après les récits que nous en avons, elle servait de dépôt à des matières dangereuses. Sans prévenir les populations, certains Etats avaient expédié sur ce satellite des résidus atomiques.

Mais Gai, sur un signe d'Ann sa femme, comprit que ma culture ne me permettait pas d'accéder aussi rapidement à toutes ces informations et il revint à des sujets plus terre à terre. Ils virent que j'étais épuisé et que je somnolais, et m'offrirent un petit compartiment merveilleux. Je m'endormis sur une couche moelleuse et, lorsque j'ouvris les yeux, je crus qu'il faisait encore jour, tant les éclairages publics étaient puissants.

Je trouvai mes hôtes en train d'écouter une voix d'homme sortant d'une curieuse boîte. Ils me sourirent mais je n'osais parler, comprenant qu'il se passait un événement grave, à voir leurs têtes. Malgré mon attention, je ne réussis pas à comprendre ce que disait cette voix enfermée dans la boîte étrange. Jusqu'ici j'avais vécu dans une concession où la langue française se parlait partout, même avec un accent, mais ici on parlait différemment.

— Le président Sadon senior vient de mourir. On parle d'une crise cardiaque mais nous restons sceptiques, me murmura la jeune femme. Ces temps-ci la lutte pour le pouvoir devenait très violente.

— Sa mort ne serait pas naturelle ? ai-je soufflé.

Elle ne sut que dire. Son mari appuya sur la boîte, qui se tut. Je venais de découvrir la radio. Même les Grégoriens les plus riches et les plus puissants n'en possédaient pas.

— Je me doutais de quelque chose de semblable, me dit Amundson. Le chef de station m'a reçu brièvement et j'ai compris que je ne pouvais pas lui parler de vous. Je n'ai jamais vu autant de policiers et de militaires qu'aujourd'hui. Il faut que je vous dise qu'il existe déjà deux polices, celle des Aiguilleurs et celle de la Traction et du matériel. Ils sont en rivalité constante, mais jusqu'à présent on n'a pas signalé de graves incidents. Nous avons bien sûr une armée de volontaires, surtout depuis que la RU a décidé de s'emparer d'une partie du Réseau Grégorien. Pendant des années Sadon le septième s'est montré assez pacifique. Il négociait ses extensions de concessions,

soit avec les deux autres réseaux, soit avec les communautés indépendantes, et en général il obtenait satisfaction. Les cités autonomes qui vivotaient isolées de tout contact s'empressaient de signer des contrats, confiant à la RU la concession éternelle de leur territoire. Mais lorsque le jeune Adar, huitième du nom, a eu vingt ans, il a commencé de pousser son père à des actions plus violentes. La RU a absorbé de toutes petites compagnies locales qui disposaient de quelques kilomètres de rails, avant de s'attaquer au Réseau Grégorien.

— Et l'Union Ferroviaire ?

— Egalement mais celle-ci est de taille à se défendre.

Reposé, j'étais plus apte à l'écouter et il reprit le globe terrestre qu'il voulait me montrer le matin.

— Nous sommes ici, dans les anciens Pays-Bas, à Nimègue, sur le Waal, une branche de l'estuaire du Rhin. À des dizaines de mètres en dessous de l'endroit par où vous êtes arrivé. Voici la concession de la RU. Elle forme une pince qui finira par se refermer sur les deux autres compagnies. Mais l'Union Ferroviaire risque de l'emporter et cette expédition sur la banquise atlantique ici, cet ancien océan...

— Il y a de l'eau là-dessous ? dis-je stupidement.

— Sur cinq mille kilomètres avant l'inlandsis américain avec certainement de la glace fragile en certains points. Suite à la glaciation, des volcans sous-marins se sont réveillés et réchauffent l'eau, rendant la banquise fragile. Il paraîtrait que des Américains ont franchi la banquise avec des traîneaux à chiens et qu'ils affirment que là-bas existent aussi de puissantes compagnies ferroviaires. Mais ils ont préféré les traîneaux pour leur légèreté. Nous ne pouvons totalement y croire car l'Union Ferroviaire aime bien lancer de fausses informations, pour démoraliser les habitants de notre Compagnie.

— Mais comment les informations parviennent-elles ici ?

— Mais par les ondes, la radio. Je sais que dans le RG, le Réseau Grégorien, la radio n'existe pas.

De la sorte ses habitants ignorent tout des autres compagnies et des progrès réalisés. Les Grégoriens vous font vivre comme des miséreux, alors que les ressources subglaciaires commencent d'être exploitées en grand un peu partout.

XVII

La capitale de la Railway-Union se nommait River-Station. Là se trouvait le palais présidentiel des Sadon depuis deux générations. Le septième du nom avait accepté que l'appellation de capitale soit officialisée alors que jusque-là l'endroit n'était que Station Numéro Un du réseau. L'enterrement du président se déroula selon un protocole fastueux dont les Amundson et moi-même suivîmes le déroulement à la radio. Très vite je remarquai qu'il était surtout question du Corps des Aiguilleurs pour la haie d'honneur, le service d'ordre. La police de la Traction avait été presque exclue de la cérémonie et mes hôtes en paraissaient très inquiets. On nous décrivit les deux fils et la fille du défunt, debout dans un véhicule drapé de noir. L'aîné était d'après les Amundson un homme petit, joufflu et chauve.

— Le Vieux s'est remarié deux fois jusqu'à ce qu'il ait des héritiers, ce qui explique leur jeune âge. Adar Sadon n'a pas trente ans. Il est le patron des Aiguilleurs.

Ces derniers donnaient une impression de sinistre beauté avec leur uniforme noir et argent, leur maintien rigide, le visage fermé lorsque je les vis la première fois.

Adar avait le grade d'ingénieur en chef des voies, aiguillages et signaux.

— Un poste d'une importance énorme. Il est maître des communications de tous types et du trafic. Il peut paralyser le réseau en quelques heures. Son frère Ming a reçu la Traction et sa sœur Lorela est chargée des relations humaines, mais elle hait son frère aîné depuis qu'il s'est marié. On murmure qu'ils entretenaient des relations incestueuses, ce qui dans la législation de la Compagnie n'est pas considéré comme un tabou. Mais nos autorités religieuses s'en sont émues.

Pour la première fois Gai Amundson faisait allusion à son appartenance religieuse.

— Depuis, notre archevêque-cardinal, chef de l'Eglise néo-catholique de la RU, a été quelque peu boycotté. Le vieux Sadon s'était toujours bien entendu avec Mgr Hérone et nous pensions qu'il serait enterré religieusement. Mais il n'en sera rien. Hérone n'a même pas été invité à ses funérailles et nous redoutons le pire. Les Aiguilleurs nous détestent.

Les jours suivants, les craintes de mon hôte se confirmèrent et Nijme-Station se trouva très vite quadrillée par des patrouilles d'Aiguilleurs circulant dans de petits blindés peints en noir et argent. La police de la Traction disparut, cantonnée à la surveillance des voies.

Les Amundson songeaient à m'évacuer chez d'autres amis moins compromis, pensant que les Néos seraient vite sous haute surveillance, voire harcelés. Leurs amis n'appartenaient pas à l'Eglise et ne risquaient donc rien pour l'instant.

Mais le matin même où je devais être conduit dans un autre quartier de la station, les Aiguilleurs effectuèrent une perquisition dans leur ensemble d'habitation. Je n'avais aucun papier d'identité et tout de suite je fus emmené dans le blindé qui attendait sur le quai en bas du wagon. Je sus par la suite que les Aiguilleurs saisirent des documents religieux, des livres et qu'ils détruisirent sur-le-champ le globe terrestre ancien dont Gai était si fier. Les Amundson furent accusés de passéisme, de propagation d'idées subversives et de complicité avec les Grégoriens, ce qui était absurde, les deux Eglises se vouant une hostilité farouche.

Quant à moi, une fois dans le dispatching des Aiguilleurs, je décidai de ne pas cacher mes origines. Mais j'inventai la façon dont j'avais quitté la Concession Grégorienne, ne voulant pas révéler à ces nouveaux maîtres de la RU l'existence du chenal sous-glaciaire conduisant à l'élevage de phoques.

— J'étais écuyer-Croisé stagiaire chargé d'une patrouille sur le petit réseau nord-est. Les habitants du coin se sont rebellés et notre patrouille fut anéantie. Je réussis à gagner les confins de la Concession et je finis par me retrouver ici à Nijme-Station. Sachant que les Néos offraient aux démunis un accueil charitable, je me suis rendu dans l'une de leurs églises. J'y ai rencontré Amundson, qui m'a emmené chez lui. Je lui avais caché mes origines. Il croyait que je venais d'une ferme éloignée, que j'avais fait une fugue.

— Tu es un sale Néo qui cache sa religion.

— J'étais contraint de suivre les rites grégoriens, ce n'était pas pour recommencer avec les Néos, j'ai envie de vivre et de travailler en dehors de ces gens-là.

Je leur parlai de l'Ecole des Croisés, de Basilic-Station, et comme ils disposaient d'un rapport sur ce centre de formation, ils m'interrogèrent avec précision, mais je franchis sans peine cette épreuve. Dès lors ils me parurent moins sévères et pendant quelques jours je fus oublié dans un compartiment minuscule de leur centre d'incarcération, jusqu'à ce que je comparaisse devant un deux-étoiles Aiguilleur. Je fus interrogé sur le petit réseau nord-est. Je révélai que les stations Paternoster et Credo avaient été désertées par les habitants

mais que j'ignorais la situation à Saint-Pierre-Station.

— Nous vous proposons un engagement pour servir dans notre Institut du Renseignement, sinon vous comparâtes devant un tribunal pour y répondre du crime d'activités clandestines douteuses. Vous pouvez être condamné à trois ans de travaux miniers.

— Je voudrais savoir ce que sont devenus ces gens, les Amundson, qui m'ont recueilli.

— Ils sont en liberté. Mgr Hérone vient de reconnaître la légitimité du nouveau président de la RU, Adar Sadon. L'Eglise néo-catholique se montre favorable au nouveau gouvernement et le pape Jean-Paul VII doit nous envoyer sa bénédiction, fit ce gradé goguenard. Nous avons le même objectif, le même ennemi, l'Eglise Grégorienne.

Je découvrais d'étranges nouveautés d'expression dans cette réponse, légitimité du nouveau président, gouvernement. On ne parlait plus de société anonyme par actions mais d'une puissance étatique à l'image de celles du passé. Le président Adar Sadon aurait dû être normalement élu par les actionnaires. Amundson m'avait expliqué que lui-même possédait de ces actions, pas suffisamment pour assister aux conseils d'administration, mais en se regroupant les petits porteurs pouvaient envoyer un délégué. Une fois il avait même été désigné. Bien sûr, Sadon, le septième du nom, ne tenait pas tellement compte des avis des actionnaires mais les formes légales se trouvaient respectées.

Je fus envoyé à cet Institut du Renseignement de River-Station, où l'on m'accorda le statut d'auxiliaire chargé d'un rapport sur le petit réseau du nord-est grégorien, qui était répertorié sous l'indicatif F17.

J'établis ce rapport avec des croquis aussi précis que possible. Ils furent imprimés et confiés à quelques élèves de l'institut. On me demanda d'étudier rapidement l'éventualité d'un cours de deux heures par jour, et la semaine suivante j'expliquai à une dizaine de stagiaires la constitution de ce réseau F17. Je le fis sous la surveillance d'un gradé qui parut satisfait de ma prestation et me demanda quels étaient mes souhaits. Je dis que j'aurais aimé pratiquer des exercices physiques et je fus admis aux séances d'entraînement des stagiaires de la Sécurité extérieure. Rien de bien extraordinaire, notre formation à Basilic-Station était encore plus dure. Et je me retrouvai donnant un cours de survie dans la Concession Grégorienne.

— Mais, me dit respectueusement un stagiaire au bout de la troisième rencontre, la vie dans le Réseau Grégorien est vraiment passiste. Les gens ne disposent d'aucun des avantages que nous connaissons chez nous.

— C'est exact, dis-je, et moi-même qui arrive de là-bas je reste encore très admiratif du développement économique, technique et

humain de votre Compagnie. Je ne regrette pas d'avoir déserté. D'ailleurs j'ai été contraint dès l'âge de cinq ans par une religion toute-puissante.

— Toutes les religions sont à proscrire, me répliqua le même stagiaire.

— Dès l'âge de douze ans je dus travailler dans une mine de viande fossile.

Ils ignoraient ce qu'était cette substance et ne cachèrent pas leur dégoût. Pourtant j'avais raconté cet épisode de ma vie à la police des Aiguilleurs et il était noté dans mon dossier. Les élèves durent en parler car le directeur de l'institut du Renseignement me convoqua dans son bureau pour en savoir plus. Il m'écouta avec attention.

— Bruni-Station se trouve dans le sud de la Concession Grégorienne. La production de viande fossile est-elle importante ?

— Chaque mineur doit arracher au filon un minimum de cinq cents kilos-jour pour bénéficier de la ration minimale. Plus il en extrait, plus il reçoit d'aliments.

— Savez-vous ce que devient cette viande ?

— Je crois qu'elle est traitée pour l'alimentation humaine. Nous, autrefois, n'en nourrissions que nos chiens.

Il parut agacé par cette histoire de chiens. Je savais que les Aiguilleurs prêchaient pour la suprématie dictatoriale du rail et l'interdiction des moyens de transport différents, tels les traîneaux ou les véhicules autonomes à vapeur. D'ailleurs dans la RU ils étaient parvenus à les éliminer peu à peu, surtout grâce à la traction électrique qui permettait en même temps d'alimenter en courant les stations les plus perdues.

— Nous savons que le RG a de graves problèmes de ravitaillement. La viande fossile doit donc entrer pour un pourcentage non négligeable dans l'alimentation. En une journée, c'est combien de tonnes qui sont extraites ?

— Entre soixante-dix et cent tonnes, ai-je calculé, peut-être plus.

— Il existe d'autres centres miniers de ce type ?

— Oui. L'un s'appelait même Charnage. C'est devenu Carême-Station. C'était bien nommé car les Grégoriens nous ont toujours fait mourir de faim.

— Seriez-vous à même d'établir un rapport détaillé sur votre lieu d'origine, avec les possibilités qui s'offrent pour une attaque surprise ? Est-ce le terminus de la ligne qui y conduit, votre Bruni-Station ?

— Quand j'en suis parti, oui, les Grégoriens avaient échoué dans le prolongement des rails vers une autre communauté plus au sud. Des pêcheurs installés au-dessus d'un petit lac profond de seulement une cinquantaine de mètres sous la glace. Ils y capturent de gros poissons mais les Grégoriens n'ont pu s'installer chez eux. Alertés par notre

défaite, ils ont déjoué chaque tentative grégorienne d'établir une ligne.

— Excellent, dit le directeur. Faites un travail soigné et précis. Vous en serez récompensé.

— Monsieur le directeur, si vous envisagez un commando, j'aimerais en être, ne serait-ce que pour revoir enfin ma mère. Je vous serais grandement utile pour la prise de Bruni-Station. Je sais exactement où sont les Croisés, et dans ce sud profond ils ne s'attendent guère à une attaque.

— À l'ouest c'est l'Union Ferroviaire, réfléchit tout haut le directeur, à l'est un no man's land hostile avec des tribus de chasseurs et des nomades. Nous ne pouvons envisager ce projet dans l'immédiat, mais couper le ravitaillement des Grégoriens, cela hâterait la fin des hostilités. Où se trouve Carême-Station ?

— Au nord-est de Bruni. Sur une ligne autonome.

XVIII

J'ignorais si je reverrais un jour les Amundson mais je pus leur écrire et ils me répondirent. Une lettre banale, comme si désormais ils se méfiaient non seulement de la nouvelle administration mais de moi. J'aurais bien aimé apprendre également ce que devenait Geniev. Avait-elle prononcé ses vœux ou restait-elle encore novice ? Je ne savais si j'étais amoureux de cette fille mais je pensais fréquemment à elle.

J'étais chargé d'instruire tout un commando aguerri, huit hommes en tout, sur la topographie de Bruni-Station et des environs. On me cachait comment ces soldats seraient transportés là-bas mais je suivais les instructions que l'on m'avait données sans trop d'états d'âme. J'ignorais si je ferais partie de l'équipée, on n'avait pas encore répondu à ma demande. On devait me tester à toute heure, étudier avec soin ce que je faisais, ce que je disais, le contenu de mes cours.

J'avais travaillé avec obstination sur la topographie de mon village natal et j'avais réussi, à force de concentration, à donner une vue d'ensemble de la station avec des détails précis. Je disposais d'un tableau que je pouvais effacer à tout moment pour les dernières modifications, et chaque fois je pouvais obtenir sur une grande feuille de papier le résultat de mon ouvrage.

Deux mois passèrent. Depuis que le fils aîné Sadon avait pris le pouvoir, les informations sur la guerre entre la RU et les Grégoriens devenaient rares, alors qu'auparavant les gens savaient le déroulement des événements. Ce n'était pas une guerre à outrance, du moins lorsque le vieux président vivait. Les stations grégoriennes étaient envahies les unes après les autres et la direction des Rus s'implantait dans une certaine bienveillance. D'ailleurs les habitants haïssaient, pour la plupart, les Croisés, même s'ils pratiquaient la religion grégorienne avec enthousiasme.

Des mois passèrent donc et je ne pouvais peaufiner plus la topographie de Bruni-Station ex-Sanguine, mais on voulait que je fasse rabâcher à ce commando spécial toutes les données que j'avais accumulées.

Et puis un matin je trouvai une carte dans ma classe, sur laquelle on avait plaqué un transparent établi d'après mon propre travail. Et je découvris que l'ex-Charnage devenu Carême-Station était indiqué. Le plus surprenant était, tracée finement au crayon, une ligne venue du

nord-est se raccordant aux rails conduisant vers l'agglomération minière.

Je demandai à voir le deux-étoiles qui supervisait mon travail et il me fournit quelques informations succinctes.

— Une ligne a été établie, une ligne clandestine.

— Déjà reliée au Réseau Grégorien, à ce que je vois ? Mais l'aiguillage va vous trahir.

— Non, c'est une fiction. Les rails sont encore à un kilomètre mais camouflés au cas où des chasseurs, des nomades le trouveraient. Nous avons dû traiter avec des tribus pour les installer mais nous ne sommes pas certains de leur viabilité constante. Le commando s'y engagera à l'aveuglette.

Pour construire une ligne de chemin de fer il fallait de gros moyens, des machines qui ne passaient pas inaperçues. Mais pour une voie isolée, clandestine, seules des équipes de cheminots pouvaient l'établir, à condition de disposer de véhicules autonomes pour jalonner la ligne à travers une région inconnue, pour contourner les obstacles, etc. Les Aiguilleurs, partisans du tout-ferroviaire, n'hésitaient donc pas à se parjurer en cas de nécessité importante. Ils étaient aussi hypocrites que le clergé grégorien ou néo. Le ralliement de l'archevêque-cardinal Hérone en était la meilleure preuve. Les Amundson se méfiaient peut-être de moi dans leurs lettres, mais je pense qu'ils étaient aussi démoralisés par la trahison de leur Église et du pape, envoyant sa bénédiction au nouveau président. L'aîné des Sadon n'était plus qu'un otage entre les mains des Aiguilleurs.

— Il y a de fortes chances pour que vous fassiez partie du commando que nous enverrons là-bas.

— J'en suis très heureux mais pourquoi commencer par Carême-Station ? Nous aurions plus de chances de réussir en partant de Bruni.

— Nous devons tenir compte des circonstances, me répondit-il, ce qui restait très vague.

En fait je devais apprendre que les ingénieurs aiguilleurs s'étaient trompés lourdement dans le profil de la ligne clandestine. Trompés d'une trentaine de kilomètres. Au lieu de rejoindre la ligne de Bruni-Station, ils avaient confondu avec Carême-Station. Dès que je le sus, je demandai à rencontrer le directeur mais il n'eut pas le temps de me recevoir. Nous allions devoir attaquer une station que je ne connaissais pas.

— Le système de communication est rudimentaire et s'effectue par les rails avec des téléphones de campagne, est-ce exact ? me demanda mon chef direct. Il nous faudra donc déboulonner les rails en amont de notre jonction avec la ligne de Carême-Station.

— C'est la seule façon d'interrompre les relations des Croisés avec l'état-major, effectivement.

— Vous êtes sûr qu'ils ne disposent pas de la radio ?

— J'ai découvert ce système dans cette Concession. Je n'en avais entendu parler que vaguement et comme d'une fausse information de propagande.

— Le départ est pour dans trois jours. Vous allez recevoir votre équipement et vos armes. C'est moi qui prendrai la direction du commando et vous serez mon second.

— Si nous déboulonnons les rails il faudra ensuite les relier pour rejoindre Bruni-Station.

— Nous verrons sur place.

XIX

Nous étions dix membres de commando enfermés dans ce blindé de construction récente qui n'utilisait pas un système de propulsion habituel. En tout cas il ne s'agissait pas d'une machine à vapeur mais j'étais trop ignorant en matière de mécanique pour savoir la nature de ce moteur.

La fameuse ligne clandestine effectuait un grand détour dans une région sinistre, où des séracs monstrueux accrochés à des pentes vertigineuses nous menaçaient constamment. Les zones de plaines étaient rares. Nous roulions nuit et jour dans un maximum d'inconfort à cause du faible volume du blindé. En fait nous nous relayions pour dormir, manger en trois groupes. Nous finissions par perdre la notion du temps, mais je suppose que ce fut le troisième jour qu'un incident nous força à un arrêt assez brutal dans une gorge profonde. Les techniciens qui avaient construit cette voie n'avaient pas choisi la facilité mais l'impératif premier était de dissimuler les rails.

— Un éboulement, dit le chef du commando qui avait demandé qu'on l'appelle Montfort.

On a dû réveiller les gens qui dormaient pour qu'ils nous prêtent main-forte. C'était un pan de paroi qui s'était écroulé, des dizaines de mètres cubes à pelleter. Mais Montfort retourna dans le blindé, revint avec une sorte de mitrailleuse posée sur un trépied. Il l'installa en face de l'éboulement, nous harangua de sa voix amplifiée par le mégaphone de sa cagoule. Nos combinaisons étaient fantastiques, chauffées, et nous pouvions sans risques crapahuter de longues heures avec aisance sans craindre d'être congelés.

— Ce que vous allez voir, vous devez l'oublier, ne jamais en parler entre vous ni à personne, sous peine d'être condamnés à mort.

Je rapporte donc cette scène avec une peur profonde. Ce que j'écris, j'espère que personne ne le lira avant longtemps. Ou que le lecteur ne sera pas poursuivi pour crime contre la Sécurité et que moi-même serai mort depuis longtemps. J'ai éprouvé le désir de raconter les fluctuations de ma vie dès que je fus contraint de simuler l'analphabétisme auprès des Croisés. C'était la seule façon que j'avais de manifester mon indépendance et mon sens critique. J'ai souvent pris des risques insensés pour noircir du papier. Pour rédiger il me fallait attendre parfois des semaines le moment d'être seul et non surveillé. Le jour où je découvris un appareil qui permettait de réduire

une page de texte à une surface de la taille d'un ongle fut le plus beau de ma vie. Je pus alors aller et venir avec mon manuscrit parfaitement dissimulé, mais ceci n'arriva que bien plus tard. Ce journal intime me permit de conserver mes acquis d'instruction.

Montfort s'installa derrière cette sorte de mitrailleuse. Il en jaillit un rayon directionnel de lumière cohérente. L'amas de glace commença non de fondre mais de s'évaporer et en moins d'une demi-heure le passage de la ligne était ouvert. Il suffisait de pelleter ce qui restait sur les rails pour en finir avec l'obstacle.

Nous étions tous médusés. Nous n'avons même pas échangé un regard, de crainte de provoquer la rage de Montfort. Il a replié son appareil, l'a reporté dans le blindé et la mission a continué.

Je vais abrégé car la prise de Carême-Station ne fut pas un exploit en soi. Il n'y avait pas dix Croisés dans cette station et l'affaire fut réglée en moins d'une heure. Le fait le plus étrange fut l'indifférence, l'atonie de la population. Conditionnée depuis des années par les Grégoriens, elle n'avait plus de vitalité et nous regardait sans enthousiasme. Montfort décréta que l'exploitation de la mine serait suspendue, que chacun pourrait se reposer et recevrait des rations de vivres trouvés dans des wagons de marchandises. Ce fut seulement alors que l'un des habitants demanda s'ils devaient se rendre à l'église pour prier. Montfort dit que l'église serait détruite. Je me rendis compte que cette annonce les scandalisait. Mais ils rentrèrent chez eux et Montfort détruisit l'église construite en glace comme celle de Bruni-Station, mon pays.

Je fus désigné comme interprète car les gens par ici s'exprimaient comme moi dans une langue dite française par les professeurs. Nous, nous ne savions pas ce que cela signifiait. Montfort avait parfois du mal à trouver les mots justes.

Nous avons dû attendre quatre jours l'arrivée des renforts qui occuperaient Carême-Station. Alors seulement nous avons essayé de rejoindre Bruni-Station, mais les Grégoriens nous attendaient à l'embranchement des deux lignes. Ils avaient groupé là deux énormes trains blindés qui auraient pu nous pulvériser avec leur missile, si nous n'avions été que des soldats sans entraînement. Une patrouille, qui communiquait par radio avec notre blindé, nous informa de ce qui nous attendait.

— Bien, dit Montfort. Je vais demander l'autorisation d'utiliser mon appareil secret. Jusqu'ici nous ne nous en sommes jamais servis dans le conflit avec les Grégoriens, mais je crois que cette fois il est indispensable de le faire.

Sachant que les Grégoriens utilisaient des détecteurs acoustiques, nous avons dû abandonner notre blindé et crapahuter avec tout un barda sur le dos pour franchir une vingtaine de

kilomètres. Ce qui nous demanda deux nuits dans les conditions extrêmes d'un paysage chaotique, par un froid effroyable. Je découvris la vie des commandos opérant de la sorte, combien il était difficile de se nourrir ou simplement d'uriner. La journée nous nous blottissions sous deux tentes isothermes pour essayer de dormir, mais nous n'y parvenions pas. Nous avons grâce à cette arme mystérieuse détruit les deux blindés et une cinquantaine d'hommes. Les autres se sont enfuis à bord de draisines. Montfort, non content de laisser un tas de ferraille sur la voie, a tenu à découper celle-ci sur plus de cent mètres. Les Grégoriens ne pourraient nous surprendre tandis que nous roulerions vers Bruni.

Nous avons utilisé des rails d'un dépôt pour refaire l'embranchement, et le lendemain nous attaquions Bruni-Station. Prévenus, les Croisés, ils étaient plus nombreux qu'à Carême-Station, nous opposèrent une résistance d'une demi-journée mais, connaissant les lieux, je guidai mes compagnons pour les prendre à revers.

Je passe rapidement sur ce qui se déroula par la suite. Nous eûmes devant nous les habitants tout aussi hébétés que précédemment et qui ne comprenaient pas ce qui leur arrivait. Combien de jours leur faudrait-il pour oublier l'endoctrinement religieux et retrouver leur indépendance physique, mais surtout mentale ? Par contre, ma mère m'accueillit avec émotion. Elle était l'une des rares à avoir conservé sa lucidité et son sens critique, tout en paraissant se plier au conditionnement général. Mais elle était très affaiblie par le travail dans les serres hydroponiques. Dans ces lieux de culture régnaient une chaleur et une humidité élevées, si bien qu'en rentrant chez soi pour trouver des températures trop basses la santé se détériorait. Elle avait des ulcères que j'essayais de soigner avec mon nécessaire de secours individuel. J'étais dans son compartiment, nettoyant ses plaies, bavardant enfin librement. Je disposais d'une permission en attendant que les renforts devant nous remplacer arrivent. Au bout d'un moment je devinai chez ma mère comme une sorte d'appréhension, de réticence.

— Tu as quelque chose à me dire ? Tu sembles craindre mes réactions.

— Là-bas dans les serres j'ai sympathisé avec un Croisé, un jeune garçon. Oh ! je n'ai eu pour lui que de la tendresse maternelle. Il a fini par m'avouer qu'il détestait les Grégoriens, que comme toi il avait été enrôlé de force dans ce corps d'élite, mais qu'il désirait désertir car on voulait l'envoyer dans le Nord châtier les habitants d'une station révoltée. Et c'était justement dans la région où il habitait enfant. Je l'ai aidé à désertir. Plusieurs semaines avant que vous ne nous délivriez.

— Qu'est-il devenu ?

— Il se cache. Dans le faux plafond où nous conservions quelques provisions interdites, celles que je pouvais voler dans les serres.

— C'est très dangereux. Les Aiguilleurs ne sont pas des gens très tolérants. Ils peuvent même se montrer féroces mais au moins ils n'essayent pas de transformer les gens en esclaves amorphes. Je ne sais pas si je pourrai plaider sa cause.

— Il dispose d'une monnaie d'échange, d'un secret qui pourrait tout changer pour les Grégoriens, les Rus et tous les autres. Mais je préfère que ce soit lui qui t'en parle. Quand il fera nuit il quittera sa cachette. Il se nomme Rinzo mais ce n'est pas son véritable nom.

XX

C'était un garçon extrêmement maigre, aux yeux fiévreux qui se cachait dans le haut plafond du compartiment de ma mère, n'en descendant qu'en pleine nuit pour différents besoins, se cachant ensuite sans pouvoir même s'asseoir, allongé durant plus de vingt heures, enveloppé dans des couvertures.

Ma mère le prévint de ma visite et il m'attendait tout au fond de cet espace réduit, visiblement inquiet. Il me raconta ce qu'il avait dit précédemment à ma mère.

— Tu aurais un secret pouvant bouleverser la vie de tout le monde, que l'on soit grégoriens ou rus ?

— Il faut m'aider, murmura-t-il. Pouvez-vous me faire accepter par les Rus ? Ou alors m'aider à gagner l'Union Ferroviaire à l'ouest ? C'est la plus inorganisée des compagnies, dit-on, depuis que des présidents s'en disputent la direction.

— Le mieux serait que tu sois considéré comme ancien mineur par les Aiguilleurs. Ce sont eux qui ont organisé ce commando jusqu'à Bruni-Station.

Nous attendons des renforts, donc il y aura changement total. Les renforts sont en général des soldats moins intransigeants. J'essayerai de te faire accepter par une famille soit de mineurs, soit de chasseurs.

— Je préférerais chez des mineurs. Les chasseurs sortent en dehors de la verrière dans les étendues désertes et pour rien au monde je n'y retournerai.

Je déballai les provisions venues de nos réserves du blindé et il les contempla comme s'il n'en croyait pas ses yeux, commença de manger avec lenteur puis comme un ogre.

— Pourquoi crains-tu l'inlandsis ?

C'était l'appellation officielle pour désigner les espaces non parcourus par des voies ferrées. Là continuaient de vivre des animaux sauvages de toutes sortes, des chasseurs primitifs, des nomades qui parfois s'approchaient des stations pour proposer des échanges de marchandises.

Il continua de manger goulûment avant de me répondre.

— Les Croisés organisèrent une expédition l'an passé. Une expédition dite scientifique en direction du nord. Notre objectif était de retrouver un gisement de graisse naturelle, que l'on nous désignait

sous le nom d'oil.

— Mais au nord c'est la RU ?

— Nous devons contourner la concession par l'est. Les scientifiques avaient des documents situant environ ce gisement. J'ai même pu les voir. Ils sont anciens mais ils auraient été volés aux Sadon, les propriétaires de la RU. Par un espion. Ce gisement se situerait sur la banquise d'une mer de... Norvège ? Oui c'est ça, la mer de Norvège. Cette oil se répandrait comme de la gélatine dense sur la banquise et on la débiterait à coups de pelle.

Il but de la bière, rota, sourit :

— Ça fait du bien. Nous n'avions que de la viande fossile ces derniers temps, parfois un peu de soja que votre mère pouvait voler dans les cultures. C'est une femme exceptionnelle, votre mère. Je n'ai pas connu la mienne mais j'aurais bien aimé qu'elle fût comme elle.

— Cette graisse gélatineuse, vous l'avez trouvée ?

— Nous n'avons jamais atteint cette mer de Norvège. Nous les avons rencontrés. D'abord de petits groupes furtifs. En fait nous ne les apercevions que de loin, les prenions pour des ours mais, comme nous le fit remarquer un des savants de l'expédition, les ours sont blancs. Nous pensions à des chasseurs primitifs. Mais eux se servent de traîneaux qu'ils tirent ou qu'ils font tirer par des chiens. Nous ne relevions aucune double trace.

— Mais qui étaient-ils donc ?

— Les hommes-fauves. Les scientifiques préféraient dire les Hommes du Froid. Nous en avons trouvé un, mort. Nous avons cru que c'était un loup. Mais c'était bien un homme, seulement recouvert d'une fourrure.

— Ses vêtements ?

— Non, une fourrure à double poil et d'une exceptionnelle protection. Un homme avec toutes les caractéristiques des hommes, un corps, un sexe et sous les poils du visage des traits assez fins. Rien de ces animaux anciens, grossières imitations humaines, les singes.

J'avais du mal à le croire. Il s'exaltait beaucoup en me racontant cette histoire ahurissante. Les yeux lui sortaient de la tête et j'avais l'impression que ses cheveux se hérissaient sur son crâne. Il avait conservé sa combinaison de Croisé pour se protéger du froid mais ne portait pas la cagoule.

— Il faut me croire. Il existe des hommes qui se sont adaptés au froid. Et si c'est la réalité, les scientifiques en ont conclu que la période glaciaire a commencé bien plus tôt que nous ne le pensions. L'adaptation au milieu demande des périodes énormes. C'est alors que l'un d'eux a prononcé des mots si étranges que le chef des Croisés, en fait le maître absolu de l'expédition, l'a menacé de sanctions sévères.

— Qu'avait-il dit ?

— Que ces Hommes du Froid venaient d'un autre monde. Je n'ai pas compris ce qu'il voulait dire. Il n'existe pas d'autre monde. Les Grégoriens nous ont appris que nous vivons dans le domaine de Dieu, sous la protection éclairée de saint Grégoire XVII, représentant du Christ sur la Terre grâce à son Eglise.

— Mais ce mort n'était peut-être qu'un cas isolé, une anomalie, chassé d'une tribu de chasseurs.

— Nous les apercevions, les autres, toujours de loin, très furtifs. Nous relevions des traces autres que celles laissées par les animaux. Des poils coincés dans des fissures de congères, semblables à ceux du cadavre. Des sécrétions diverses.

— Mais comment vous déplaciez-vous ?

— Avec des véhicules dotés de patins et d'une roue dentée à l'arrière. Celle-ci était mue par une machine à vapeur.

— Un traîneau à vapeur ?

— C'est cela même. Nous pouvions tirer deux traîneaux habitables. En tout nous avions cinq tracteurs et dix voitures. Les scientifiques et les Croisés étaient cinquante en tout. Nous n'emportions pas une quantité suffisante de graisse de phoque pour assurer l'aller et le retour. On nous avait affirmé que nous rencontrerions des phoques en approchant de la banquise, et aussi cette oil, mais nous désespérions d'arriver sur celle-ci. Le détour obligatoire vers l'est afin d'éviter la Concession de la Railway-Union s'avéra plus important que prévu. Nos patrouilleurs découvraient toujours des rails et des stations. Lorsque enfin nous avons trouvé le passage dans l'inlandsis, nous nous étions trop enfoncés dans l'est. Il y avait des montagnes, des chasseurs primitifs et puis d'un seul coup le désert glacé et les premières apparitions.

Il frissonnait dans sa combinaison et son regard exprimait une terreur déjà ancienne, mais toujours aussi forte.

— Tous les calculs, les prévisions se sont révélés inutiles. Nous n'avions plus assez de graisse pour atteindre la banquise la plus proche. Nous avons essayé de tuer des rennes mais ces animaux ne fournissent pas énormément de graisse. L'expédition se trouvait en grand danger et nos chefs croisés ont dû prendre une décision cruelle. Un seul tracteur avec un seul wagon continuerait vers la banquise. Les autres s'abriteraient dans une caverne de glace que nous avions découverte, économisant le chauffage et les provisions et attendant le retour de cette patrouille.

Rinzo fut sélectionné pour cette patrouille avec huit autres garçons. Ce qui favorisa ce choix fut qu'il était excellent tireur et pouvait abattre un renne de très loin.

— Nous en avons tué beaucoup pour un profit assez réduit en graisse animale, mais ces animaux durent nous fournir vingt pour cent

de nos besoins en énergie. Nous avons atteint la banquise au bout de dix jours mais il n'y avait pas le moindre troupeau de phoques, ni de ces trous caractéristiques qu'ils creusent dans la glace. Je n'en avais jamais vu mais nous avons suivi une instruction sur ces animaux destinés à nous fournir graisse et viande. Nous étions à bout de ressources énergétiques. Il fallait désormais patrouiller à pied et notre chef nous envoya d'abord vers l'est. Mais en pure perte. Nous nous demandions même si nous étions bien sur la banquise, tant celle-ci se différenciait peu de l'inlandsis.

— Mais vous étiez en danger de mort.

— Le lendemain l'autre patrouille abattit un phoque. Un animal énorme qui nous donna une grande quantité d'huile. Le courage revint et nous poursuivîmes vers l'ouest. Nous avons tué deux autres phoques. L'un d'eux fut abattu par moi au moment où il plongeait dans son trou. Il disparut mais peu après remonta à la surface. Nous avons empêché que la glace ne se referme. Dans ces régions, la mer se trouve parfois sous une couche énorme de glace. Les phoques en colonie construisent à coups de nageoires des sortes de spirales, pour grimper à l'air libre et éviter les crabes géants qui les importunent. Les solitaires choisissent les zones où la couche est plus mince.

— Mais ces Hommes du Froid ?

— J'y arrive. Ils tenaient la plus grande colonie de phoques de la région. Peut-être de cette banquise que plus tard j'ai réussi à situer sur des cartes antiques comme recouvrant une mer appelée Baltique. Plus nous allions vers le nord-ouest, plus nous trouvions des trous de phoques. Parfois les animaux se cachaient dans un recoin de ces crevasses, prêts à plonger en cas de danger. Il fallait descendre dix, vingt mètres pour les remonter une fois morts.

La colonie de phoques regroupait des milliers d'individus. La patrouille la découvrit d'une sorte de promontoire à la tombée du jour, et aucun des Croisés ne se rendit compte que l'endroit était déjà occupé par ces Hommes du Froid, qu'ils appelaient hommes-fauves.

— Ils étaient armés ?

— Non, mais ils utilisaient des créatures monstrueuses. Des chiens colossaux à tête d'homme, avec des mains au bout des pattes, d'autres ressemblant à des ours et à des animaux de jadis, de ces bêtes de légende qui n'ont peut-être jamais existé. Et pourtant elles étaient là et empêchaient les chasseurs et les nomades d'approcher. La plus horrible possédait toujours un élément physique humain.

Nous avons découvert des squelettes de chasseurs vêtus de leur fourrure pour témoigner de la férocité de ces gardiens. Les hommes-fauves séjournaient dans cette colonie de phoques, s'y approvisionnaient en viande.

Ce garçon était complètement fou. Il me racontait ses délires.

XXI

Je fus de service deux jours entiers et dans l'impossibilité de rendre visite à ma mère. Je devais patrouiller au nord de Bruni-Station de crainte que les Grégoriens ne s'emparent de la jonction avec la ligne de Carême-Station. Nous devions rejoindre les renforts qui surveillaient cet endroit et vérifier qu'ils accomplissaient efficacement leur tâche. Les Aiguilleurs se méfiaient de ceux qui n'appartenaient pas à leur corps. Je n'étais pas encore Aiguilleur mais j'avais donné quelques preuves de discipline et d'efficacité.

Le récit de Rinzo, malgré son invraisemblance, me tracassait. Il me semblait que déjà on m'avait parlé d'hommes velus habitant les régions désertiques, mais je ne me souvenais pas de ceux qui m'avaient confié ce genre d'histoire, Rinzo avait été d'une précision extraordinaire, mais je savais que les malades mentaux parvenaient à faire illusion sur leur état et rendre leur récit tout à fait crédible.

La patrouille des Croisés, envoyée à la recherche de cette graisse-gélatine, s'était heurtée à des centaines d'hommes-fauves protégés par des monstres féroces.

— Nous en avons abattu un certain nombre mais nous avons préféré ensuite nous attaquer aux phoques. Nous avons ainsi fait une grosse réserve de graisse. Nous avons dû même fabriquer un traîneau pour en entasser dessus. Il fut confectionné avec des peaux de phoques et des ossements. Nous avons essayé de relever la position de cette énorme colonie et nous avons choisi de retourner vers nos camarades qui attendaient avec les scientifiques, dans le sud. Nous ne les avons jamais retrouvés. La caverne de glace avait dû s'effondrer ou bien le blizzard l'a complètement laminée. Mais nous avons vainement cherché. Nous avons alors gaspillé pas mal de graisse de phoque, d'autant plus qu'une nouvelle tempête s'est levée, avec de tels vents que nous avons été immobilisés trois jours durant.

Le chef de la patrouille décida, la mort dans l'âme, de revenir chez nous à Basilic-Station. La mort dans l'âme car il savait qu'il serait traduit devant le tribunal de la Rote et sévèrement condamné.

— Ecoutez, nous dit-il, je vous conseille de ne jamais faire allusion à ce que nous avons vécu là-bas sur cette banquise de la mer Baltique. Notre rencontre avec ces monstres et ces Hommes du Froid offusquerait trop nos chefs spirituels. Si nous voulons conserver quelque espérance de rester en vie, oublions tout ça.

Il fut condamné à mort pour négligence et incompetence. Nous, nous fûmes dispersés, envoyés dans des corps disciplinaires et c'est ainsi que je me suis retrouvé à Bruni-Station. Je vois que vous ne me croyez pas mais je vous jure que je n'ai rien inventé et qu'il existe, en dehors de notre monde du chaud, des êtres humains qui n'ont que faire des températures glaciales. Qu'ils savent utiliser les ressources naturelles et qu'ils paraissent somme toute heureux. Ils ne connaissent aucune contrainte et se moquent bien de copuler en public. Leurs femmes, je n'ose user du terme de femmes, sont superbes avec leur fourrure presque blonde, parfois rouge, mais la couleur dominante est le roux. Elles ont des cheveux magnifiques, et non plus des poils. Leur ventre est marqué par un triangle pubien en général plus foncé. Je dois avouer qu'à les observer avec une lunette d'approche, j'ai éprouvé un certain trouble. Ces êtres inconnus ont des enfants qui paraissent joyeux. Bien entendu je n'ai jamais parlé à quiconque de cette histoire. Les Grégoriens ne la supporteraient pas car elle mettrait en question toute leur idéologie religieuse. J'ai pensé que les Rus seraient plus à même de m'écouter et de lancer ensuite des expéditions. Je suis disposé à m'y joindre car je pense pouvoir un jour retrouver cet endroit dans le nord, là où les réseaux ferroviaires n'existent pas encore.

Lorsque je revins de cette patrouille, Montfort, le chef de notre commando, me convoqua dans les wagons-bureaux de la station, autrefois occupés par les Croisés.

— Jon Semper, vous êtes d'ici et je vais vous demander d'accueillir les renforts qui ne tarderont pas à arriver sous le commandement d'un de mes amis, un Aiguilleur du nom de Rinkel. Il a des notions d'économie et d'organisation sociale que j'ignore. Vous serez à sa disposition pour mettre sur pied la nouvelle vie de cette station et l'exploitation de la mine de viande fossile.

Je n'en croyais pas mes oreilles et craignais qu'il me tendît un piège, les Aiguilleurs ayant le plus souvent ce genre de perfidie. Se doutait-il que j'avais un secret, celui de la présence clandestine de Rinzo ? Je le pensai jusqu'à ce que le commando fasse ses préparatifs et que les renforts annoncés se présentent, une vingtaine de soldats mal entraînés que commandait donc Rinkel. Dès que je vis ce dernier, je compris que c'était plus un homme de bureau, de dossiers et d'organisation qu'un combattant de commando. D'ailleurs il ne perdit pas de temps à organiser des tours de garde et à trouver des cantonnements. Il m'en laissa le soin mais ensuite me demanda un rapport sur la petite station, sur la mine et sur les ressources de l'endroit.

— Il y a donc encore des chasseurs avec des traîneaux à chiens. J'en suis un peu surpris et je ne pense pas que le président Adar Sadon

apprécierait. Mais nous sommes en territoires conquis et nous n'allons pas immédiatement y mettre bon ordre.

— Où en est la guerre avec les Grégoriens ?

— Ne parlez pas ainsi, me dit-il avec amabilité. On ne parle pas de guerre mais de normalisation des réseaux. Nous prenons possession de lignes qui nous reviennent de droit. Alors cette mine est riche, paraît-il ?

— Oui, mais au prix de grandes souffrances humaines. Les mineurs étaient contraints à un travail forcé.

— Nous ne sommes pas des bourreaux comme les Croisés et nous allons établir un règlement raisonnable. En attendant qu'on nous envoie une main-d'œuvre supplémentaire.

Je lui ai répondu que les gens du pays pouvaient fournir un excellent travail, à condition d'être rétribués équitablement. Mais il prévoyait de les utiliser comme dirigeants.

— Ils ont souffert de nombreuses années sous la dictature des Croisés. Il faut leur laisser le temps d'oublier l'endoctrinement qu'ils ont subi. Tout un convoi de prisonniers grégoriens est annoncé. Nous les utiliserons comme travailleurs. Ils seront bien traités, bien nourris mais devront observer notre discipline.

— Mais comment parviendront-ils ici ?

— Par la ligne clandestine créée pour votre commando d'invasion. Désormais cette ligne n'est plus clandestine et nous allons même la tripler et l'aménager avec soin. Nous progressons régulièrement dans la reprise en main du réseau de ces fanatiques croisés, et avec nous arrive un air de liberté.

Je ne pensais pas que les Aiguilleurs, constitués en caste orgueilleuse et méprisante pour le reste de l'humanité, puissent diffuser autour d'eux la liberté et encore moins le bonheur. En désertant de chez les Croisés j'avais cru atteindre chez les Rus une façon de vivre moins contraignante mais il n'en était rien.

Cependant, dans Bruni-Station je disposais d'un certain pouvoir et j'ai entrepris de faire accepter Rinzo par une famille que je connaissais bien. Leur fils avait été tué dans un accident de chasse, éventré par un renne, et j'allai les trouver pour les convaincre de prendre le déserteur croisé, sinon il serait envoyé en RU comme prisonnier.

C'était un couple d'une quarantaine d'années, qui sortait à peine d'un cauchemar de quinze ans et ne réalisait pas encore qu'une certaine liberté leur était accordée et que l'esclavage dans la mine était supprimé. Ils s'inquiétaient, croyaient qu'on allait les renvoyer baigner dans le sang des galeries subglaciaires. Ils ne comprenaient pas pourquoi on les nourrissait aussi bien sans exiger d'eux du travail. Ils acceptèrent d'héberger Rinzo, de le présenter comme leur fils.

— Vous direz que vous l'avez fait passer pour mort à la chasse et que vous l'avez caché. Nul ne s'étonnera.

Je l'espérais du moins, les habitants restant encore sous le choc de leur long calvaire. Je profitai de la nuit pour conduire Rinzo chez eux, je déposai quelques provisions et de l'argent ru à l'effigie de Sadon, le septième du nom.

Quelques jours plus tard, voyant que les soldats s'alignaient sur les quais de la petite gare, je voulus savoir la raison de ce déploiement de forces.

— Nous attendons un convoi de prisonniers capturés dans le nord. Il paraît même que ce sont des Néo-Chrétiens. Nous nous sommes emparés de leur station dernièrement.

— Je croyais qu'ils étaient nos alliés.

— Ce sont des fourbes auxquels on ne peut se fier. Ils nous ont trahis.

XXII

Rinkel accepta de me montrer le bordereau des personnes déplacées. Il y en avait plusieurs centaines qui venaient du petit réseau nord-est que je connaissais bien. Les Rus s'en étaient emparés depuis plusieurs semaines.

— Mais, fis-je remarquer, il y a de nombreux religieux néo-catholiques parmi eux. Prêtres, moines, nonnes.

— Le président a ordonné la dissolution de leur Eglise. Certains ont été arrêtés. Dans les concessions nouvelles nous prenons des précautions avec ces gens-là, qui ne cessent de comploter contre la RU. Nous préférons les faire venir ici. Les hommes travailleront dans la mine de viande fossile, les femmes dans les serres de cultures hydroponiques. Nous créerons d'autres activités une fois que le village des pêcheurs plus au sud entrera dans la Railway-Union.

— Ils ont déjà refusé les Grégoriens, fis-je. Comment les convaincrez-vous de devenir des Rus ?

— La ligne anciennement clandestine a été prolongée jusque là-bas et votre ancien chef, Montfort, et vos amis du commando se sont installés dans cette communauté. De façon pacifique, d'ailleurs.

Je restai silencieux car je venais de lire le nom de Geniev Thann, suivi de la définition : nonne néo-catholique. Je m'efforçai de ne pas trahir ma stupeur et je rejoignis les quais. Partagé entre la joie de revoir cette fille et la crainte qu'elle ne soit condamnée à un sort cruel, j'avais mes idées en pleine ébullition. Dans le lointain apparut un nuage de vapeur annonçant le convoi. Ainsi donc la ligne clandestine devenait voie ordinaire et contournait la Concession des Grégoriens. À partir d'elle de nombreuses voies seraient établies pour conquérir une à une les stations, si bien que la capitale serait vite isolée.

On ne paraissait pas avoir prévu de logements pour cet afflux de monde et d'ailleurs le train manœuvra pour abandonner les wagons sur l'une des voies de garage. Personne ne fut autorisé à descendre. Rinkel me fit appeler pour que je prenne en main le ravitaillement de ces nouveaux arrivants.

— Vous distribuerez des rations de mille calories à chaque repas.

Pour la première fois j'entendais ce mot qui fixait en quelque sorte l'énergie indispensable à tout être humain, tant en nourriture qu'en chaleur.

— Pour le chauffage vous ferez atteler la vieille loco à vapeur du

dépôt. Nous ne pouvons pour l'instant donner plus de douze degrés. Veillez à ce que la graisse ne soit pas gaspillée.

— Il y avait de la graisse dans la station d'élevage de Notre-Dame où ces religieux travaillaient.

— Nous aurons des attributions mais il faut laisser le temps aux convois de s'organiser.

— Dans la veine de viande fossile il y a des filons de graisse durcie. Nous pourrions l'exploiter rapidement et nous ravitailler.

Rinkel était un Aiguilleur ne connaissant que le règlement. Il ouvrit un dossier et dut consulter les impératifs qu'on lui avait dictés pour sa mission. Il constata que s'il devait expédier la viande rien n'était prévu pour la graisse. Il me considéra de ses petits yeux méfiants. Son apparence bonhomme, j'avais appris à le connaître, n'était qu'un leurre et il restait toujours sur ses gardes, dangereux.

— C'est une excellente idée. Nous en commencerons l'exploitation au plus tôt. Bien entendu je devrai aviser mes supérieurs de cette ressource nouvelle, mais en attendant leur décision nous pourrons en utiliser une partie.

Dès que je le pus, je pénétrai dans les wagons d'un modèle ancien avec un couloir au milieu et des compartiments étroits de chaque côté. Lorsque j'eus accès à celui des religieuses, une femme, encore vêtue de sa combinaison à croix noire, se présenta. Elle me reconnut. Par chance j'étais seul.

— Faites comme si j'étais un étranger pour vous, ma mère. Cela me permettra de rester votre intendant et de veiller à ce que vous soyez nourries et chauffées. Geniev Thann est-elle dans ce convoi ?

— Vous la trouverez dans le dernier compartiment, transformé en infirmerie. Il s'agit désormais de sœur Thérèse, ne l'oubliez pas.

Je ne comprenais pas vraiment ce que cela signifiait bien que Geniev me l'eût expliqué. Je ne compris pas tout de suite l'importance de ces vœux, mais lorsque la jeune fille m'en parla je sentis qu'elle ne serait plus une femme comme une autre. Pourtant j'étais amoureux d'elle, mais, toute pénétrée de sa foi, elle ne m'accorderait pas le moindre regard complice.

Effectivement elle soignait des personnes malades et me reconnut tout de suite malgré ma combinaison d'uniforme.

— Je savais que vous étiez chez les Aiguilleurs. Toujours auxiliaire, à ce que je vois. Avez-vous des nouvelles des Amundson ?

— Non, pas vraiment.

— Je ne pensais pas vous envoyer vers une autre forme de dictature en favorisant votre départ. Est-ce vrai que les Néos sont interdits chez les Rus ?

Je me contentai de hocher la tête. Elle soupira puis sourit :

— Nous voilà donc en route vers une certaine forme de martyre.

Vous avez un rôle nous concernant ?

— Je suis chargé de votre nourriture et de votre chauffage.

— Nous avons besoin d'eau.

— L'unité de décongélation est si petite que je crains de ne pouvoir fournir de grosses quantités. Nous manquons d'énergie surtout et nous attendons du combustible. Vous avez eu des nouvelles de votre famille ?

— Christus-Station est encerclée mais résiste encore. Je n'ai donc pas de nouvelles récentes.

Les premiers jours furent un véritable cauchemar. Je ne dormais plus, pour fournir nourriture, chaleur et eau, veiller à l'hygiène, mais deux semaines passèrent dans des conditions difficiles et plusieurs personnes moururent. Puis on nous livra de vieux wagons-couchettes, de la nourriture et de la graisse. Déjà Rinkel avait embauché de force des dizaines d'hommes jeunes pour le travail de la mine, et il accepta de faire extraire la graisse qui formait des sillons jaunâtres dans les galeries.

Je descendis dans le fond pour m'assurer que le travail s'effectuait de façon humaine. Les anciens mineurs, mes compatriotes, restaient encore éberlués du rôle qu'on leur faisait tenir et ne manifestaient pas d'agressivité. Ils instruisaient au contraire les prisonniers dans le maniement des outils, dans l'étagage des galeries. Pour ce faire ils ne disposaient que de bois en quantité insuffisante.

Je décidai de plaider la cause de Geniev auprès de Rinkel, tout en sachant que j'allais éveiller sa suspicion, mais je le fis. Il ne parut pas surpris et eut un petit sourire goguenard :

— Nous savions que vous veniez de cet élevage de phoques chez les Grégoriens et j'attendais impatiemment que vous en parliez un jour.

— Cette religieuse a une formation médicale, peut organiser une infirmerie. Il serait dommage de la diriger vers les cultures hydroponiques.

— Ou vers la communauté de pêche dans le sud à laquelle nous serons bientôt reliés directement. Elle s'appellera Fisher-Station. Parce que la langue anglaise va devenir obligatoire d'ici deux ans. Je vous conseille de prendre des leçons si vous ne voulez pas vous faire remarquer. D'ailleurs toute la technologie ferroviaire sera adaptée à cette langue, la signalisation, tout le dispatching. Lorsque le Réseau Grégorien sera complètement absorbé, il est même certain que le nom changera. Mais je n'ai aucune précision là-dessus.

Finalement il accepta que Geniev organise une infirmerie avec l'aide d'un prisonnier lui-même médecin. Quant à moi j'étais chargé de veiller à l'intendance de toute la station. Il y eut une cérémonie pour redonner l'ancien nom de Sanguine-Station à mon pays. Rinkel

ne jugea pas utile d'angliciser celui-ci.

Notre premier convoi de viande fossile ne tarda pas à être expédié dans le nord, à la grande satisfaction du maître aiguilleur, qui espérait y gagner considération et promotion. Nous avions récupéré de la graisse fossile pour faire fonctionner le chauffage et surtout l'unité de décongélation de la glace. Nous avons pu trouver un matériel pour doubler la production. Mais Rinkel détestait que les chasseurs aillent tailler des blocs de glace au loin, dans des zones non polluées par les fumées. Il m'avoua que les Aiguilleurs voulaient parvenir à interdire aux gens de voyager, travailler, se distraire en dehors du chemin de fer. Il annonçait pour bientôt l'électrification totale et la suppression de la vapeur, symbole d'indépendance.

XXIII

On construisait une double voie ferrée entre Fisher-Station et mon village, et j'appris que les pauvres bougres contraints à cette tâche étaient tous des Néos. Ils avaient été capturés dans le Réseau Grégorien et tout de suite identifiés comme appartenant à l'Eglise de la Nouvelle Rome.

— Les Rus détiennent la liste de tous les Néos, me dit Geniev à qui j'allai faire part de mon indignation. Nous avons été trahis par une haute autorité néo. Elle seule pouvait avoir les listes de tous les fidèles, y compris dans la moindre station perdue. Nous ignorons de qui il s'agit mais nos soupçons se concentrent sur une demi-douzaine de prélats.

— Cet Adar Sadon, huitième du nom, est violemment anti-néo, quelle en est la raison ?

— Nous devenions trop puissants dans la Railway-Union, trop riches aussi. La dîme que chaque fidèle doit payer représente autant que les recettes ferroviaires de la RU, et les Sadon ont toujours louché dessus. Le président veut aussi faire plaisir aux Aiguilleurs.

— Allez-vous accepter cette captivité et ces travaux forcés ? Dans la construction de cette ligne, plusieurs de vos coreligionnaires ont perdu la vie.

Elle préparait des pansements pour les mineurs blessés. La viande fossile, dure comme le roc, pouvait occasionner des plaies profondes qui curieusement s'infectaient assez vite. Nul n'avait analysé ce produit que l'on donnait désormais aux humains mélangé à des protéines végétales. Les proportions n'auraient jamais dû dépasser les dix pour cent mais il semblait que désormais ce soit cinquante. Chez nous on l'avait surtout donné aux chiens de traîneau, alternant avec des déchets de viande de renne. Sauf en période de famine.

— Les chasseurs sont inquiets, dis-je à Geniev, Rinkel veut restreindre les sorties de chasse, ce que les Croisés n'ont jamais fait. Il y a une trentaine de chasseurs qui possèdent chacun plusieurs traîneaux et plusieurs attelages de chiens. Rinkel veut que le nombre de chiens diminue à un rythme régulier.

— En quoi cela me concerne-t-il ? fit Geniev, surprise.

— Nous pourrions organiser la fuite de plusieurs d'entre vous, murmurai-je. Les Aiguilleurs ne sont pas capables de diriger un attelage de chiens et de poursuivre les fugitifs. Les chasseurs

envisagent de fuir cet endroit pour aller créer une autre communauté de chasse dans l'inlandsis inhabité.

Elle parut douter de mon information et je lui dis que c'était ma mère qui m'avait fait part de ce projet secret.

— Les Aiguilleurs sont capables de créer des lignes nouvelles en se risquant dans l'inlandsis. Pourquoi ne lanceraient-ils pas des rails pour envahir le nouveau village de vos amis chasseurs ? Et que ferons-nous dans ces régions désertiques, sinon mourir rapidement faute de chaleur et de nourriture ?

— Vous pourriez rejoindre une communauté néo dans l'Union Ferroviaire. On dit que les dirigeants en sont très tolérants et que les différentes Eglises y prospèrent, y compris l'Eglise Grégorienne, d'ailleurs.

Elle continuait son travail, soudain silencieuse. Je la laissai et allai rendre visite à ma mère qui, depuis que je soignais ses ulcères, retrouvait la santé. Je lui parlai des chasseurs mais elle n'avait rien appris de nouveau. S'ils quittaient Sanguine-Station, ce serait avec toute leur famille, bien sûr, et tout leur matériel de chasse.

— Ils bâtiront des igloos provisoires à chaque étape mais je sais qu'ils se dirigeront vers une région où le froid serait moins intense, dans le Grand Nord-Est, là où jadis existait un pays qui s'appelait la Russie.

Elle me sortit alors une vessie de renne qu'elle gonfla avec sa bouche et, ahuri, je découvris que c'était un globe terrestre. Comme celui des Amundson mais beaucoup plus petit, grossier, moins détaillé, avec certainement des imprécisions. Mais il reproduisait l'Europe telle qu'elle existait avant la Glaciation.

— Mais d'où sors-tu ça, tu ne me l'as jamais montré ?

— Ton père l'avait échangé à un marchand nomade autrefois et je l'avais oublié dans un tas d'affaires lui appartenant. Quand les Croisés sont venus j'ai fait des paquets de vêtements pour les troquer contre de la nourriture et j'ai découvert ça.

— Voici cette Russie. Tu vois, c'est écrit. Lorsque ton père a acquis cette vessie, je faisais encore l'école et je pensais l'utiliser pour mes élèves, qu'ils sachent ce qu'était le monde d'autrefois, mais je n'en ai guère eu l'occasion.

— Les chasseurs se dirigeraient vers où ?

— Ici, par des chasseurs primitifs et des marchands nomades, ils auraient appris qu'il existait dans ces régions un grand lac d'eau chaude.

— C'est encore une légende. Ton ami Rinzo que tu cachais a fait un grand détour vers l'est pour éviter la RU, et il n'a jamais parlé d'un tel endroit.

— Il faut aller encore plus loin vers le nord-est. D'après ce que

j'en ai conclu, un volcan a dû naître dans ces régions et c'est lui qui réchaufferait toute cette partie de l'inlandsis. Mais je suis certaine qu'il en existe également de l'autre côté.

Son doigt glissa sur la vessie qui se dégonflait un peu, se ridait, se fixa sur un dessin en forme de bol.

— L'Islande. Une grande île autrefois avec de nombreux volcans, des sources chaudes. Je suis certaine que des rescapés de la Grande Panique s'y sont réfugiés et vivent dans de meilleures conditions.

Elle rêvait de chaleur, de nourriture abondante et nous étions tous envahis par les mêmes chimères. En nous survivait un vieux désir secret d'une meilleure vie, un regret du paradis perdu. Mais qui avait détruit ce paradis, sinon l'homme, d'après ce que l'en savais ? Oh ! bien peu de choses. Nous subissions la punition d'un péché d'orgueil, affirmaient les Grégoriens et aussi les Néos.

Rinkel me convoqua le même jour pour m'entretenir de mes prévisions pour le mois à venir, mais ce n'était qu'un prétexte.

— Les chasseurs nous fournissent de la viande de renne, des peaux de renne mais sont en contravention avec les prescriptions du président Sadon, qui voudrait que les moyens de transports non ferroviaires finissent par disparaître. Nous électrifierons le grand réseau en train de se constituer et, si nous avons des voyageurs indépendants comme ces chasseurs, nous n'y parviendrons jamais. Les rennes peuvent être élevés dans de grands parcs en plein air. Une société évoluée ne peut accepter des marginaux.

— Il faudra nourrir ces animaux domestiqués.

— La viande fossile serait utilisée sur place, donc économie de transport.

— Les rennes se nourrissent surtout de lichens.

— Allons donc, rien ne pousse sur la glace.

— Il existe des zones rocheuses où ces lichens prolifèrent. Ils se sont adaptés depuis le début de la glaciation. Et les chasseurs connaissent les endroits où les rennes viennent manger. Ce sont des animaux très organisés. Quand ils ont suffisamment exploré une pente rocheuse, ils changent de région, et l'art de nos chasseurs, c'est de pouvoir les suivre sans difficulté, et ensuite de ne prélever qu'un quota réduit. Ils n'affolent jamais le troupeau, ne tuent que les bêtes isolées, une tactique en usage ici à Sanguine depuis des générations.

— Les chasseurs manifestent de la mauvaise humeur. Nous leur avons demandé de réduire le nombre des attelages, d'éliminer les chiens âgés. Mais en fait nous souhaitons selon les circulaires reçues que d'ici peu ils n'exercent plus ce genre d'activité. Une centrale électrique sera créée ici pour alimenter la ligne en direction de Fisher-Station. Je voudrais que vous captiez la confiance de ces gens-là et me teniez au courant de leurs réactions, voire de leurs intentions. D'après

certaines rumeurs ils n'hésiteraient pas à abandonner cette station pour aller s'installer dans le no man's land glaciale.

En même temps il me fixait de son regard inquisiteur et j'avais la certitude qu'il se doutait que j'en savais plus long que lui. Il essayait de me manipuler, prêchant peut-être le faux pour connaître le vrai. Je vivais une situation désagréable et je comprenais que tôt ou tard j'allais devoir choisir mon camp. J'avais espéré convaincre Geniev Thann, devenue sœur Thérèse, de profiter de la fuite des chasseurs pour quitter cet endroit avec un certain nombre de ses amis, mais visiblement elle doutait de moi, me suspectait peut-être d'agir dans mon propre intérêt pour obtenir une promotion d'Aiguilleur.

Lorsque la ligne sud venant de Fisher-Station nous rejoignit, Rinkel organisa une manifestation officielle et décréta un jour férié pour tous.

XXIV

Ce fut un certain Larsy qui fut à l'origine de l'affaire. Ancien mineur, je le connaissais très bien puisque j'avais travaillé avec lui à extraire les blocs de viande fossile, il surveillait désormais les travailleurs qui nous remplaçaient, la plupart néo-catholiques. Il les dénonça pour se faire bien voir et l'on découvrit que les prisonniers avaient aménagé, dans une galerie abandonnée, une chapelle où se disait irrégulièrement la messe. Les fidèles qui travaillaient en surface s'arrangeaient pour assister à un office par semaine, à l'exception de ceux des serres de cultures végétales.

Rinkel attendit un jour de cérémonie pour faire intervenir ses hommes. Depuis quelques jours il avait un adjoint, un Aiguilleur titulaire nommé Berger. Je pressentais que cet homme allait peu à peu me remplacer puisque je n'étais qu'auxiliaire. Ils envahirent donc la mine, pataugèrent dans la couche de liquide sanglant pour atteindre la chapelle secrète et arrêterent une trentaine de personnes, dont l'officiant. Et immédiatement ces gens-là furent enfermés dans un wagon cellulaire qui le lendemain quitta Sanguine-Station pour une destination inconnue.

Geniev Thann, alias sœur Thérèse, ne se trouvait pas parmi les personnes arrêtées, mais lorsque je me présentai au wagon-infirmerie celui-ci était gardé militairement et je ne fus pas autorisé à entrer.

Le dénonciateur Larsy se trouva effectivement promu comme chef d'un bureau du personnel, qui en fait n'était qu'une sorte de police minière surveillant les Néos. Personne dans le village ne le considéra comme méprisable. Les gens sortaient enfin de leur longue soumission et confondaient Église grégorienne et Église néo-catholique. Ma mère elle-même paraissait consternée quand je défendais les Néos. Je n'adhérais pas à leur idéologie mais c'était Geniev Thann que je voulais protéger.

— Ils sont aussi fanatiques que les autres. Tu t'en rendras compte un jour mais il sera trop tard.

Je ne voulais pas me fâcher avec elle à cause des chasseurs qui continuaient de préparer leur fuite. Ils sortaient beaucoup moins de la verrière pour traquer les rennes et ce manque de viande fraîche se faisait sentir. Le ravitaillement laissait à désirer. Là-bas dans le nord, aussi bien Basilic-Station que Christus-Station résistaient toujours, et les Grégoriens donnaient bien du mal aux Rus. Ils avaient organisé des

corps francs qui, entraînés à vivre à la dure dans des igloos en dehors des réseaux, étaient capables d'attaquer n'importe quand n'importe où. Ces partisans avaient dérobé des combinaisons rues plus protectrices, des armes plus perfectionnées et l'on disait que Sadon huitième du nom enrageait ferme de ne pouvoir déclarer que les deux réseaux n'en formaient plus qu'un seul.

Je réussis à voir Geniev, mais en y réfléchissant je compris que ce fut elle qui s'arrangea pour me rencontrer dans la mine où l'on organisait une infirmerie sous-glaciaire pour les soins d'urgence. De plus en plus de mineurs devaient cesser le travail à la suite d'infections diverses et nous commencions à penser que le nouveau filon de viande fossile, exploité depuis peu, contenait des germes dangereux. Rinkel, craignant qu'une épidémie ne se déclare, m'avait demandé de faire un rapport. Nous nous sommes retrouvés, elle et moi, plusieurs jours de suite pour établir une sorte de petit hôpital dans une galerie saine. Le médecin néo fut même affecté à cette unité de soins. Il partagerait sa journée entre cet endroit et l'infirmerie de surface.

Je visitais avec Geniev le fameux filon suspect qui avait été abandonné et nous effectuions des prélèvements. L'éclairage était fourni par une petite centrale électrique nouvelle installée en surface et fonctionnant à la graisse fossile. Rinkel avait fini par se laisser convaincre d'utiliser ainsi une partie de cette production.

— Jon, me dit-elle soudain, êtes-vous amoureux de moi ?

La surprise la plus totale me laissa complètement stupide. Tant de franchise n'était pas habituelle dans les relations des hommes et des femmes de cette époque.

— Je vous ai toujours trouvé sympathique, me dit-elle, et lorsque nous parlions à Christus-Station j'étais heureuse ensuite et j'ai eu du mal à vous oublier, quand j'ai décidé de rompre avec ma famille et les Grégoriens. Mais nous ne nous étions pas revus durant une longue période. Ensuite, à Notre-Dame-Station, j'ai failli m'enfuir avec vous. Je n'étais que novice. J'aurais pu mais j'étais partagée entre deux désirs aussi forts l'un que l'autre. L'appel de Dieu a triomphé. Je ne pensais pas vous revoir jamais et le destin nous a remis en présence, et je me demande si c'est une épreuve que m'impose le Seigneur ou bien une dernière occasion de rompre avec ma vocation. Je crois que je vais accepter de m'enfuir avec vous, Jon, lorsque les chasseurs quitteront cet endroit effrayant.

Nous sommes revenus avec nos échantillons. Elle m'avait demandé de ne pas répondre, de réfléchir. J'étais bouleversé, incapable de penser à l'avenir. Je la revoyais dans cette galerie mal éclairée, j'avais été fasciné par sa bouche ronde qui formulait des révélations délicieuses me concernant. Elle m'aimait, voulait que nous

nous évadions ensemble de cet endroit.

Je ne pus m'empêcher d'en parler à ma mère qui ce soir-là me recevait pour le repas. Elle préparait un morceau de renne fumé avec une purée de légumes venus des serres.

— Tu ne me réponds pas ? dis-je en m'installant devant mon couvert.

— Je trouve que la décision de cette religieuse est bien rapide. Depuis deux mois vous vous côtoyez, comment n'a-t-elle pas tout de suite décidé de te parler ?

— Elle était déchirée par deux sentiments aussi forts l'un que l'autre.

Elle me servit une bière excellente qu'on achetait à un brasseur local. Il la fabriquait clandestinement pour éviter de payer les taxes qu'imposaient depuis peu les Rus.

— Tu lui en veux parce que nous allons certainement nous enfuir ensemble, et à jamais cette fois. Il ne me sera pas possible de revenir auprès de toi tant que les Aiguilleurs seront les représentants des Rus.

— Je ne voudrais surtout pas que cette fille prenne mon fils pour un benêt. Toi seul peux la mettre en rapport avec les chasseurs. Par mon intermédiaire, qui plus est.

— Tu es vraiment acariâtre, fis-je en me levant pour quitter la table. Je te croyais meilleure, plus tolérante. Et je croyais aussi que tu m'aimais.

Elle m'empêcha de sortir, me serra dans ses bras, les yeux pleins de larmes, me conduisit jusqu'à mon siège.

— Mangeons. Je ferai tout ce que tu voudras. J'irai trouver Horus, le chef des Chasseurs. Je le connais fort bien et même je peux te dire que j'ai couché avec lui quelques années après la mort de ton père. Ne me regarde pas ainsi. C'est un homme superbe, une force de la nature et si je te confie à lui je serai rassurée.

— Tu as couché avec lui ?

— Et alors ? Ton père était mort depuis longtemps, nous étions écrasés par les Croisés et il me fournissait de la viande de renne. Il m'en a toujours fourni sans jamais rien exiger en échange. Un jour je l'ai remercié pour ces années de générosité mais j'en avais envie. Maintenant parlons de toi et de cette jeune fille. Je pense qu'Horus ne fera aucune difficulté. Si j'étais en meilleure santé je serais également partie.

Je mangeai sans appétit. Elle s'imaginait que Geniev et moi serions les seuls candidats à cette évasion, mais il y avait de nombreux Néos à sauver. Geniev renoncerait à ses vœux, mais éprouverait un sentiment de culpabilité atténuée si nous réussissions à entraîner avec nous ses amis, les prêtres et les religieuses les plus menacés par

Rinkel.

— Je le verrai demain.

— Nous ne serons pas seuls.

Elle eut un petit sourire entendu qui me révolta.

— Voilà que tu triomphes, lui dis-je.

— N'interprète pas à tort et à travers mes réactions mais explique-moi de quoi il s'agit en toute franchise. Qu'Horus sache à quoi s'en tenir mais je doute qu'il accepte. Un chasseur avec son traîneau peut parcourir des distances énormes en un seul jour. Mais avec ces gens-là ce sera différent. Déjà le départ sera difficile. Comment garder le secret absolu ? Ils ne seront jamais capables d'affronter l'inlandsis.

XXV

Le rendez-vous avec Horus se tint en pleine nuit dans le compartiment de ma mère. Je couchais chez elle lorsque je n'étais pas en service. La station donnait une telle impression de tranquillité que la patrouille n'effectuait que deux sorties chaque nuit et le chef des Chasseurs, habitué à toutes les ruses pour tromper le gibier, arriva chez nous sans se faire remarquer. Il était du même âge que mon père et avait participé avec lui aux grandes battues. Ils avaient même durant deux semaines vécu dans un igloo, bloqués par un terrible blizzard et des températures très basses.

— Zena m'a déjà expliqué pas mal de choses. Comment tu fus Croisé puis déserteur et pour finir auxiliaire Aiguilleur. Et tu veux sauver plusieurs Néos qui désirent s'enfuir ?

Il accepta une eau-de-vie que le petit brasseur local distillait selon un secret à lui. Ma mère avait obtenu un peu de graisse de phoque dont elle garnit le poêle.

— Ce ne sera pas une partie de plaisir mais une véritable expédition. Nous avons déjà établi des relais depuis des mois. L'arrivée des Aiguilleurs a suspendu notre projet car nous voulions voir ce qui allait se passer, mais les déclarations de leur président ne nous conviennent guère.

Il vida son verre et ma mère le remplit à nouveau. Visiblement cet homme avait l'habitude de notre petit logis et ne s'en cachait pas. Lorsque je travaillais de nuit dans la mine il devait rendre ainsi visite à la veuve de son ami mort. Je restais encore sous le coup de cet aveu et ne parvenais pas à me montrer amical.

— Nous avons repéré notre itinéraire, nous l'avons jalonné d'igloos et de refuges dans des cavernes, pas des cavernes glaciaires, des cavernes dans des montagnes, où la température est plus clémente. Nous y avons emmagasiné des vivres et du matériel. Les Aiguilleurs nous rechercheront, car en dépit de ce que peut dire leur président, ils disposent de traîneaux à moteur. Des moteurs qui utilisent directement la graisse sans besoin de vapeur. Ils ne nous retrouveront pas. Nous avons équipé les patins de nos traîneaux de façon à effacer nos traces. Et puis nous sommes armés. Nous avons des fusils, des fusils autorisés et d'autres que nous nous sommes procurés. Je veux bien embarquer ces Néos même si je ne les aime pas. Pas plus que les Croisés. Mais je ne pense pas qu'ils tiendront le coup. Où veulent-ils

aller ?

— Je ne le sais pas encore.

— Alors, mon garçon, il faut faire vite car nous sommes décidés à disparaître d'ici une semaine. Je veux le nombre de Néos et l'endroit où ils désirent aller.

Je pris des risques énormes pour rencontrer Geniev et ce fut dans la mine que nous pûmes discuter.

— Nous serons huit, dit-elle.

Huit alors que plus de cent Néos souffraient d'une captivité impitoyable.

— Je me serais également sacrifiée, me dit-elle, s'il l'avait fallu mais je ne voulais pas être séparée de toi. Le choix a été fait dans un esprit de justice.

— Et où désirez-vous aller ?

— Où les chasseurs iront. Nous voulons reconstruire une communauté religieuse uniquement vouée à l'étude et à la contemplation.

— Horus refusera. Il ne veut plus entendre parler de religion quelle qu'elle soit.

— Je vais en discuter avec nos amis. Je sais qu'il faut faire vite. Tu auras la réponse ce soir par une des femmes qui viennent à la cuisine générale préparer les repas.

Effectivement cette femme me remit un bout de papier sur lequel était inscrit le mot « Varsovie ». J'ignorais de quel endroit il s'agissait. Il y avait quelques chiffres : 800 km, 52,10 N /21E.

La nuit suivante, Horus revint et je lui tendis le papier. Il sursauta, me regarda bizarrement :

— Tu sais ce que ça signifie ?

— Juste les huit cents kilomètres, je suppose.

— Les autres ? Tu n'as jamais eu de carte en main ? Tu as bien remarqué les lignes horizontales et verticales qui y figurent ? Ce sont des quadrillages précis pour situer les lieux. On les appelle des latitudes et des longitudes pour désigner un point précis à l'intersection de ces lignes ou de leurs fractions. Comment cette fille a-t-elle su que nous possédions une carte de l'ancien continent ?

— Je l'ignore.

— Je n'aime pas ça.

— Tu es sûr, demanda doucement ma mère, qu'il n'y a pas un ou plusieurs Néos chez les chasseurs ?

Horus resta silencieux, enfouit le papier dans ses vêtements et se leva :

— Tenez-vous prêts. Nous partons après-demain. Rendez-vous près de l'unité de production de chaleur. À minuit après le passage de la patrouille. Ne soyez pas étonnés que nous partions à la chasse dès

demain. Nous reviendrons à pied. Les chiens seront ainsi éloignés. Il faudra marcher une heure. Pas plus de cinq kilos de bagages par personne. Nous vérifierons et jetterons le surplus.

Nous nous sommes retrouvés à minuit cette nuit-là, auprès de la centrale à chaleur qui fonctionnait au ralenti avec des bruits d'agonisant. Huit Néos, six hommes et deux femmes. J'ignorais qui étaient ces hommes.

Un chasseur est venu nous chercher, nous a fait sortir de la verrière sans difficulté et nous avons commencé de marcher sur la glace. Les Néos, dans leurs méchantes combinaisons, eurent tout de suite beaucoup de mal à lutter contre le froid et Geniev elle-même souffrait sans se plaindre.

Les traîneaux étaient garnis de fourrures dans lesquelles nous nous sommes enfouis. J'ai eu l'occasion de contempler un jour des images de chiens de traîneau de jadis, mais ces animaux ne peuvent se comparer à ceux qui sont utilisés par nos chasseurs. Ceux d'aujourd'hui sont de véritables fauves, doubles de taille et de poids, et peuvent tirer des charges considérables. Nous étions tous dans un seul traîneau et les animaux s'élancèrent sans marquer leur effort et tinrent leur rythme des heures durant. C'est-à-dire jusqu'au jour. On leur donna de la viande de renne et nous-mêmes ne reçûmes pas autre chose.

J'étais installé à côté de Geniev, ni assis ni allongé. Je sentais son corps, son haleine, j'étais fou de joie et sans regret d'être une fois de plus devenu un déserteur et un errant. Je pris sa main protégée par une moufle épaisse et la serrai. J'essayai de lui murmurer quelques mots mais elle ne me répondit pas. Elle priait dans un souffle avec les autres Néos.

La course folle reprit de plus belle avec seulement deux arrêts avant la nuit. Puis nous atteignîmes une région de petites éminences arrondies. Je m'attendais à un campement d'igloos et appréhendais d'y passer la nuit, mais ce fut une immense caverne que les chasseurs appelaient tunnel. Elle avait dû être creusée par les hommes d'autrefois mais il était inutile de rechercher les traces qu'ils auraient pu laisser. Ce qui nous enchantait furent les feux de bois. Un bois trouvé dans les profondeurs de cette caverne, presque réduit en poussière mais donnant lumière et chaleur. Les femmes sortirent des bagages des chaudrons pour le repas du soir. Une soupe à base de viande séchée et de féculents, certainement des haricots de soja. Dans la caverne il y avait des provisions et même des outres en peau de renne remplies de bière. Ce fut un merveilleux festin que je goûtai avec Geniev à mes côtés. Je la trouvais froide et réticente, pensais que la présence des autres religieux l'empêchait de me prouver son affection. J'aurais aimé l'embrasser, seulement l'embrasser, mais il me

fallait attendre. Les feux alimentés sans réserve nous rendaient joyeux et la bière coulait à flots. Mais on vint me demander de faire partie d'une patrouille sortant dans le froid pour éviter toute mauvaise surprise. Avec ma combinaison d'Aiguilleur j'étais mieux protégé que tous les autres. On me confia une arme automatique et je suivis les quatre chasseurs qui m'accompagnaient. Nous avons grimpé en silence sur un sommet où un igloo avait été construit, et nous avons pris nos tours de garde. Nous savions que même avec leurs traîneaux à moteur les Aiguilleurs ne pouvaient se passer de lumière pour suivre leur route et espérions les repérer de très loin.

Lorsque le jour arriva nous n'avions eu aucune alerte et nous avons rejoint les autres pour avaler la soupe brûlante de la veille. Une heure plus tard nous prenions le départ de la deuxième étape. Il y en aurait au moins dix jusqu'à ce lieu, Varsovie, où les Néos se rendaient. Les chasseurs, eux, devraient encore attendre plus d'une semaine avant d'atteindre leur but.

XXVI

Au cours de cette longue odyssée vers l'est je découvris pas mal de choses sur les huit Néos qui m'accompagnaient. Par exemple que le plus petit, le plus effacé des six hommes n'était autre que le cardinal-archevêque, primat néo-catholique du Réseau Grégorien et de la Railway-Union. Son nom était Géronimus. Il n'avait pas cinquante ans. Il dissimulait ses regards sous des paupières d'une finesse telle que les veinules y traçaient comme des idéogrammes roses. Rarement il dévoilait ses prunelles et celles-ci brûlaient d'un feu intérieur redoutable. J'avais l'impression qu'il m'exécrait, qu'il ne me pardonnait pas de rester aux côtés de Geniev, d'accabler la jeune fille de prévenances en oubliant qu'elle avait prononcé ses vœux de religieuse. Les autres personnages hommes et la seconde femme qui faisaient partie de l'entourage du primat formaient plus une garde prétorienne qu'un secrétariat épiscopal ordinaire. L'évêque grégorien de Basilic-Station, que j'avais aperçu quelquefois avec son entourage, m'avait paru d'un comportement plus humain.

Ma première dispute avec Geniev intervint lors de la quatrième nuit, que nous passâmes dans des igloos qu'il avait fallu construire au terme de notre étape du jour. Ceux préparés de longue date nous avaient permis durant trois jours de parcourir de grandes distances en sachant que nous trouverions en fin de parcours de quoi nous reconforter. Là il fallut s'arrêter avant la nuit et travailler dur pour construire des abris efficaces contre le froid. Lorsque je vis que Géronimus et deux de ses compagnons restaient dans le traîneau sans manifester l'intention de nous aider, je me mis en colère. Je voulus atténuer ce sentiment par une ironie facile :

— Va dire à ce prélat qu'il n'est pas question qu'il se prélasse pendant que nous nous fatiguons.

— Mgr Géronimus est trop faible pour travailler et ses prières sont plus efficaces que les efforts qu'il pourrait fournir. Et d'ailleurs nous travaillons à sa place. Nous fournissons le double de notre part. Enfin, Mgr Géronimus est appelé à d'autres tâches plus importantes que la vulgaire construction d'un igloo.

— Vulgaire igloo où vous serez heureux de vous réchauffer et de manger quelque chose, de réciter vos patenôtres quand le blizzard se déchaînera.

Je fus appelé pour aider les autres chasseurs et jusqu'au repas du

soir ne pus reprendre la conversation. Quelles tâches importantes attendaient donc ce petit homme frêle au regard terrifiant ?

J'essayais de chuchoter avec Geniev mais elle ne me répondait pas.

Avant le coucher Horus pénétra dans notre igloo.

— La tempête va nous forcer à nous enfermer dans ces abris pour la nuit, peut-être pour plusieurs jours. J'ai besoin d'une corvée de deux personnes pour venir chercher de la nourriture et de la graisse. Vous devez aussi prévoir des blocs de glace à faire fondre. Il vous faut un réchaud pour ce faire. Jon Semper, désigne un aide pour venir avec moi.

Je choisis Geniev et Géronimus me fusilla d'un coup d'œil terrible. Au-dehors, déjà, le vent soufflait fort et nous mitraillait de débris de glace dangereux. Mais lorsqu'il forcerait, les congères coureuses nous harcèleraient. Parfois des boules de quatre à cinq mètres de diamètre, balayant tout sur leur passage, parcouraient des centaines de kilomètres, ne cessant de grossir jusqu'à un point de rupture où, comme un œuf fantastique, elles éclataient, donnant naissance à d'autres boules qui recommenceraient le cycle.

Nous avions bâti un igloo pour les provisions et le matériel, d'autres pour les chiens. J'ai commencé de prélever des rations, prévoyant deux jours d'immobilisation. Je trouvai un réchaud, une lampe et des boules de graisse de phoque. Geniev préparait un grand sac pour emporter le tout. Elle avait rabattu sa cagoule, l'endroit permettant de découvrir son visage. Je m'approchai soudain, la pris dans mes bras pour l'embrasser. Maladroitement je l'avoue, et avec la brutalité d'un timide trop longtemps hésitant. Elle se débattit, me griffa la joue, m'insulta, me crachant au visage que je n'étais qu'un hérétique, un mauvais sujet qui flamberait en enfer au jour de sa mort. Que jamais elle ne consentirait à me laisser la moindre chance.

Je découvrais le fanatisme dans toute son horreur en la personne d'une jolie fille devenue soudain hystérique. Machinalement je massais ma joue égratignée, tandis qu'elle hurlait comme une folle. Je pensais à ma mère qui souhaitait que je ne sois pas pris pour un benêt. Je n'avais pas voulu l'écouter et pourtant elle avait vu juste. Cette fille s'était servie de moi pour sauver Géronimus et sa suite, parce que ce dernier devait se sentir de plus en plus menacé par les décisions dictatoriales de Sadon, le huitième du nom, et les Aiguilleurs. Je ne jugeai pas utile de m'indigner, de réclamer des explications. Je transportai le sac dans l'igloo des Néos et je ressortis. J'allai m'installer dans l'abri aux provisions. Horus m'y trouva couché et s'étonna.

— Tu es brouillé avec ta petite amie ? Dispute d'amoureux ? fit-il, goguenard.

Je n'avais pas l'âme assez vile pour lui raconter la vérité et l'inciter à ne plus tenir compte de sa promesse envers les Néos. Apprenant la manœuvre de Geniev, il aurait pu décider de les abandonner tous les huit. Il ne les aimait pas plus que les Croisés ou les Aiguilleurs, n'avait agi que par amour, du moins reconnaissance envers ma mère.

— Tu risques d'être séparé d'elle plusieurs jours si le blizzard continue de forcir.

— Aucune importance. J'aurai le temps de réfléchir.

Il rejoignit les siens. De fait le vent commença de prendre de la vitesse. Il peut dans certaines plaines sans obstacles atteindre des chiffres démesurés. Il y a un institut des tempêtes à Basilic-Station qui dit avoir enregistré dans un no man's land une vitesse de pointe de trois cent quatre-vingts kilomètres-heure. J'allai colmater l'ouverture de mon igloo, un demi-cercle où il fallait se faufiler à plat ventre, lorsque quelqu'un entra. Je ne savais qui mais il m'aida à pousser la grosse boule qui bouchait cette issue. Il fallait s'appuyer fortement contre, plusieurs minutes durant, pour qu'elle se colle par congélation au reste de la construction et ne soit pas repoussée par le blizzard.

— Nous allons avoir une longue nuit, me dit mon compagnon imprévu avec une voix douce.

Otant sa cagoule, elle découvrit son visage. C'était la deuxième femme de l'entourage épiscopal. Elle ôta aussi son bonnet et ses cheveux blonds se répandirent. Geniev coupait les siens très court. Plus tard elle se les raserait totalement quand elle pourrait prendre ses vêtements de religieuse, tels qu'ils étaient décrits dans une brochure que j'avais parcourue.

— Vous n'êtes que novice ? ai-je dit bêtement.

— Je ne suis rien, sinon la servante du cardinal. Sa cuisinière, sa lavandière, enfin tout ce que vous voudrez. Je suis à son service même si je n'ai pas touché mes gages depuis longtemps.

— Vous... Pourquoi avez-vous quitté leur igloo... Vous préférez vous réfugier ailleurs ?

Cette femme devait avoir quarante ans et une vie difficile avait usé son regard. Il était d'un vert limpide, comme l'eau de ces piscines que les riches Grégoriens se faisaient construire dans leur wagon particulier, et telle que nous en avons une à l'Ecole des Croisés. Un regard qui concentrait autour des yeux de fines rides émouvantes.

— Je ne me suis pas enfuie. Ils m'ont envoyée vous rejoindre.

Bien sûr, ils envoyaient une personne capable d'apaiser ma colère, de négocier mon retour dans leur igloo.

— Ils ont peur ?

— Sœur Thérèse s'est confessée à Monseigneur, avouant son imprudence criminelle. Ils s'attendent au pire de la part des chasseurs

si vous décidez de vous venger. Sœur Thérèse... Oui, pour vous c'est Geniev, mais n'avez-vous pas remarqué comme elle souffrait lorsque vous l'appeliez par son prénom d'origine ? Donc sœur Thérèse aurait dû se modérer. Avez-vous essayé d'abuser d'elle ?

— Juste de l'embrasser.

— C'est tout ? Quelle imbécile ! À la croire, vous alliez la violer. Mais maintenant que je suis là en face de vous, je ne pense pas que vous soyez capable d'un tel crime. Je désapprouve totalement cette ruse qu'elle a utilisée. Bien sûr, l'enjeu était de taille pour ces Néos. Le concile.

— Quel concile ?

— Celui de Varsovie. Je ne sais où se trouve cet endroit ni ce qu'on y fait mais, depuis des mois, j'en ai les oreilles rebattues. Il doit se tenir un concile et un conclave. Ce dernier est une réunion de cardinaux se préparant à élire un nouveau pape et Mgr Géronimus a de fortes chances d'être choisi.

XXVII

D'une voix sereine, elle m'expliqua dans le détail en quoi consistaient ce concile et ce conclave et pourquoi Geronimus serait probablement le nouveau pape. Elle me dit qu'il avait même choisi son futur nom, mais ne l'avait confié à personne.

— Ils vous ont chargée d'une mission de réconciliation ?

— Pas tout à fait, dit-elle avec un petit rire triste. Décemment, sœur Thérèse ne pouvait revenir pour faire la paix avec vous. Vous auriez pris ce retour pour une acceptation tacite de vos désirs, me comprenez-vous ? Ils ont pensé également que les hommes de la suite du prélat ne pouvaient vous ramener à de meilleures dispositions, et vous convaincre de ne pas commettre l'irréparable. Ils se doutent bien que les chasseurs, et surtout Horus, ne les portent pas dans leur cœur et sont capables de les abandonner sans le moindre remords. Là-bas, dans leur igloo, ils crèvent de peur, ils grelottent même et pas seulement de froid. Seul Mgr Geronimus, imbu de son futur rôle de pontife, garde assez de fierté pour ne pas trahir ses craintes. Donc ils ont fait le tour des possibilités offertes pour vous ramener à une attitude conciliante et finalement, comme je m'y attendais, ils ont fait converger leurs regards vers moi. C'est même sœur Thérèse, si enflammée par sa foi, si intransigeante, qui m'a en quelque sorte désignée pour tenir ce rôle.

Je sortais de mon aveuglement. Le jugement sévère de cette femme au sujet de Geniev m'irritait. Elle la traitait d'intransigeante, en quelque sorte, de bigote tout absorbée par ses croyances. Certes j'avais découvert son fanatisme hystérique mais cette femme, en me confirmant cette vérité, me mettait en colère.

— Je ne vous crois pas.

— Mon nom est Louisane. Dans le temps on m'appelait Loulou-Câlin. J'apportais aux hommes, jeunes gens et même parfois aux femmes quémandeuses, ma tendresse tarifée. Non, mais vous me comprenez, oui ? Je suis une ancienne prostituée, une pute, et avec l'onction du prélat je suis là pour vous donner du bonheur, pour baiser avec vous et selon vos caprices. Je suis autorisée à vous faire jouir de trente-six façons si vous le souhaitez, à condition que je vous apaise, vous endorme, vous fasse oublier sœur Thérèse et sa duplicité. Monseigneur m'a même absoute d'avance.

Elle essaya de se lever mais sa tête heurta le plafond arrondi de

l'igloo et elle se frotta le crâne. Je restais assis sur mon tapis de sol, incrédule. Malgré moi je recherchais sous cette combinaison informe les preuves d'une profession pratiquée jadis par Louisane.

— Bien sûr, j'ai l'air de rien. Juste mes cheveux blonds mais je les teins. Pour le reste, c'était mieux avant mais malgré tout je ne suis pas totalement décatie.

Elle ouvrait sa combinaison. Dessous elle portait un de ces justaucorps qui maintenaient la chaleur. Ils moulaien en général la silhouette et celle qu'elle découvrit en partie était très séduisante. Sans la moindre réticence elle pivota sur elle-même pour que je découvre aussi sa chute de reins.

— Satisfait ?

— Vous allez prendre froid, dis-je. Rhabillez-vous.

— Oh ! nous pouvons nous réchauffer ensemble. Je sais que cette bande d'hypocrites et de tartuffes se sont imaginés qu'ainsi je rachetais mon passé, mais en fait je n'étais pas mécontente de les quitter pour une telle mission. Vous êtes joli garçon et je n'aurais aucune hésitation à profiter de ce blizzard épouvantable. D'ailleurs ne faudrait-il pas éteindre la lampe pour économiser la graisse ?

— Je vais vous trouver un sac de couchage efficace, dis-je avec une sérénité dont je ne me serais pas cru capable.

Je ne voulais ni l'humilier ni l'encourager.

Elle était suffisamment intelligente pour comprendre que je ne me servais pas de l'occasion offerte et que je resterais sur ma déception amoureuse.

— C'est donc sœur Thérèse que vous désiriez vraiment. C'était autre chose qu'un besoin physique. Vous êtes tombé amoureux ?

— Celui-ci fera l'affaire mais il y a aussi quelques fourrures. La tempête va finir par refroidir cet endroit et nous ne pourrons même pas quitter ces duvets. Ils sont prévus pour de basses températures car, lors des expéditions de chasse, Horus et les siens ne construisent pas d'iglous pour ne pas effaroucher les animaux.

Elle contempla le sac que je lui proposais, sourit d'un air mélancolique.

— En fait, j'étais plus demandeuse que vous et l'idée d'aimer un garçon qui pourrait être mon fils ne me déplaisait pas. J'ai pendant des années vécu des caprices des hommes les plus déroutants, les plus écœurants parfois, et un jour j'ai voulu en finir. Je cherchais du travail. Je n'ai trouvé que celui de servante, d'abord chez un couple de Néos avec douze enfants. Eh oui, ils suivaient les commandements de la Nouvelle Rome. Pas de limitation de naissances, ni avortements. L'amour uniquement pour la procréation. Ces règles sont d'autant plus acceptées que les Néos ont conscience que notre monde effroyable ne regroupe plus que quelques millions d'individus éparpillés un peu

partout et qu'il convient de le repeupler, pour la plus grande gloire de l'Eglise de la Nouvelle Rome. Je suis restée un an chez ces gens-là, qui estimaient également que le travail domestique nécessite au moins quinze heures de dévouement et d'obéissance, avec une heure pour les repas, deux heures pour les prières et le reste pour dormir. Quand j'en ai eu assez j'ai trouvé un emploi dans une petite communauté, avant d'atterrir chez Mgr Géronimus. Normalement les religieuses auraient dû s'opposer à l'embauche d'une salariée, mais ces dames répugnaient à certaines tâches et j'ai été acceptée pour la nourriture, une couchette étroite et quelques mariais, très peu en fait.

Elle considérait le sac et me demanda si, à mon avis, elle pouvait quitter sa combinaison pour rester avec ses dessous. Elle le fit presque timidement. Soudain elle respectait mes sentiments, oubliait cette ignoble mission dont on l'avait chargée.

— Vous pensiez me faire oublier Geniev ? demandai-je plus tard.

Nous étions couchés assez loin l'un de l'autre et j'avais soufflé la lampe. Au-dehors c'était la folie furieuse avec ces crépitements de glaçons de plus en plus gros. Mais les congères coureuses n'arrivaient encore pas. Elles s'annonceraient dans un roulement sourd que la couche de glace répercuterait. Cette couche n'est jamais d'un seul bloc, elle est parcourue de canaux, de tunnels étroits, infimes, qui transmettent les bruits.

— Je me réjouissais surtout de tenir un garçon de vingt ans dans mes bras. Je ne me doutais pas du caractère honorable de votre amour. Depuis longtemps j'ai perdu mes croyances en la matière. Ne pensez pas que je sois pour autant portée sur la religion. Je fais semblant depuis que je travaille pour ces gens-là. Je me plie aux rites, je me confesse, je communie et ils me montrent comme un exemple de rédemption, auraient voulu que je prenne le nom de Marie-Madeleine, la pécheresse au temps du Christ. Ils sont effrayants de bêtise et de croyances proches de la superstition. Ils parlent de Dieu comme d'un être planant au-dessus de ce ciel croûteux aux couleurs purulentes qui nous ensevelit chaque jour un peu plus. Ils sanglotent sur les images de la Vierge Marie. Au début j'étais prise de fous rires qui m'étranglaient. Aujourd'hui je n'éprouve plus que de l'écœurement devant tant de mièvrerie douceuse car elle cache les plus grandes ambitions, les pires calculs. Tenez, tous ceux qui entourent le pape attendent des postes importants dans le Vatican de la Nouvelle Rome.

— Même Geniev ?

— Elle dirigera toutes les communautés religieuses de femmes existant sur la terre. Elle en éclate de satisfaction prématurée.

— Mais pourquoi Varsovie pour le concile et le conclave, et non la Nouvelle Rome ?

— Il s'est constitué dans cette région du sud une petite

compagnie ferroviaire qui s'est emparée du Vatican et exige une rançon pour le rendre. Là-dessus le pape est mort mystérieusement et l'on doit donc en élire un autre, qui traitera avec ces envahisseurs que les Néos qualifient de barbares. Le concile doit établir de nouvelles règles de vie sociale.

Le bruit de la tempête est devenu tel que nous ne nous entendions plus. Nous avons donc essayé de dormir alors que se fracassaient des blocs de glace contre les igloos. Je savais qu'une fois le calme revenu nous aurions le plus grand mal à sortir de cet endroit. À moins que les autres, plus favorisés, ne nous viennent en aide.

Ainsi, isolé moralement et physiquement, je m'abandonnais au chagrin d'avoir été ignominieusement trompé par Geniev, plus qu'à celui de l'avoir perdue à jamais.

XXVIII

Nous avons vécu trois jours d'une intimité totale, d'une promiscuité qu'un couple ne connaît peut-être pas une fois dans sa vie. Nous étions enfermés dans cet igloo non aéré avec ce blizzard dément qui nous harcelait. Des congères coureuses roulaient sur notre plafond de glace au risque de le crever, mais ce type de construction est conçu pour résister à ce genre d'incident. Dans le vacarme nous devions hurler, ce qui n'incitait guère aux confidences. Nous ne pouvions consommer de la graisse pour nous éclairer et faire cuire nos aliments, juste pour décongeler un peu d'eau. Les nécessités physiques durent être affrontées avec la plus grande sérénité. Il était impossible d'ouvrir une brèche même à l'opposé de la direction du vent. Ce dernier tourbillonnait rageusement sur le moindre obstacle et notre abri le provoquait.

Entre deux accalmies nous n'osions plus respirer. Louisane me demandait timidement si c'était vraiment fini mais je la mettais en garde contre trop d'optimisme et, dans les minutes suivantes, l'enfer se déchaînait encore. Grâce à ma combinaison spéciale et en fermant les écouteurs, je plongeais dans un moindre bruit dont j'avais honte car ma compagne ne pouvait pas en faire autant. Nous mangions de la viande de renne, de la bouillie de farine de soja, de la verdure pour empêcher le scorbut. Une verdure congelée produite par les serres de Sanguine-Station.

Nous devenions crasseux de vivre dans cette atmosphère non renouvelée. Lorsque nous allions sur l'inlandsis, dans le froid, nous n'avions pas cette impression de mijoter dans notre saleté, dans nos relents. Si j'insiste autant, c'est pour faire comprendre qu'à partir de ces trois jours horribles, l'amitié entre cette femme de quarante ans et moi, jeune blanc-bec de vingt, fut solidement soudée et que désormais nous étions prêts l'un et l'autre pour affronter le pire.

Alors, dans les quelques minutes de calme relatif, entre deux bourrasques, nous échangeions des confidences. Je lui avouai que je n'avais nulle envie de suivre les chasseurs jusqu'au bout, et de son côté le rôle de servante la dégoûtait. Si Geronimus devenait pape il n'était même pas certain qu'elle serait toujours employée car toutes les bigotes de la terre, toutes les femmes fanatiques se précipiteraient pour servir le Saint Père et lui rendre la vie confortable.

— Nous pouvons acheter un traîneau aux chasseurs une fois

qu'ils auront atteint ce lac volcanique, mais l'atteindront-ils jamais ? dis-je, sceptique. Il y a de nombreuses légendes qui courent sur des endroits aussi paradisiaques. On dit que l'ancienne Afrique, très très loin dans le sud, serait moins touchée par le froid que nos régions, mais jamais personne n'en est revenu pour nous le confirmer.

— Mais alors, me demanda-t-elle, que pourrions-nous faire ? Où nous réfugier, où trouver un coin pour vivre en dehors de ces sociétés, ces Eglises qui veulent nous réduire à l'état de débiles mentaux ?

— La banquise atlantique, dis-je. Oui, on m'en a parlé à Nijme-Station, un couple de Néos, très sympathiques ceux-là, et larges d'idées. Lui m'a montré sur un globe terrestre ce qu'était cette banquise. Il m'a parlé d'expéditions dans un sens ou dans l'autre.

— La banquise, fit Louisane en frissonnant, une couche de glace sur des millions de mètres cubes d'eau salée en dessous ?

— Une couche épaisse tout de même.

Là-dessus l'ouragan reprit de la force et suspendit nos rêveries pour des heures. Chacun de notre côté, nous entretenions nos suites d'idées et lorsque nous pûmes à nouveau parler et surtout nous entendre, nous n'avions guère divergé dans nos raisonnements mentaux. Pour atteindre cette banquise il faudrait traverser l'Union Ferroviaire où, disait-on, les gens vivaient en plus grande liberté que partout ailleurs.

— Pour racheter un attelage avec traîneau et chiens, des vivres, du matériel de chasse et de pêche, il nous faudrait beaucoup d'argent. Celui dont je dispose avec le portrait de Sadon le huitième ne vaudra rien, que ce soit à Varsovie ou ailleurs. Nous devons travailler dur pour nous procurer le tout.

— J'irai à Varsovie, me déclara Louisane d'un ton très décidé, d'un seul coup, et je sais comment gagner une petite fortune.

J'attendais une explication, étonné que subitement elle ait trouvé la solution. Mais la servante de l'archevêque changea de ton.

— Jon, ne trouves-tu pas qu'il y a longtemps que nous n'avons pas été interrompus par le vent ?

Je ne m'en étais pas rendu compte mais elle avait raison. Je lui conseillai la prudence et nous avons attendu sans oser dialoguer, sans même bouger. Puis j'ai glissé vers le fond de l'igloo, où j'avais disposé une sorte de pic à glace pour notre sortie future. J'attaquai la boule qui servait de porte, je l'ai dégagée avant d'essayer de la pousser hors de l'igloo mais je sentis une résistance. Des congères avaient dû s'entasser là. Rapidement je choisis de me déplacer d'un quart de cercle pour attaquer directement le mur. Je travaillais avec ardeur, suspendant mon outil pour bien m'assurer que le blizzard ne reprenait pas.

— Allume la lampe.

Je creusais dans le mur qui atteignait à la base les deux mètres d'épaisseur.

— J'ai perdu la notion du temps, me dit-elle, fait-il nuit, fait-il jour ?

— Nous le verrons bientôt.

Il y eut comme un reflet jaunâtre dans le bleuté de la glace et je pus lui annoncer qu'il faisait certainement jour. Quelques minutes plus tard je crevais enfin ce mur épais. Et cette lumière d'un monde agonisant, qui parfois ne nous permettait pas de distinguer un objet à plus de cent mètres, nous éblouit. J'aperçus les chasseurs qui faisaient sortir les chiens de l'igloo-chenil. Ivres de joie, ils couraient dans toutes les directions en traînant leur harnais. Horus se dirigeait vers notre recoin, certainement inquiet, et je me glissai dehors pour le rassurer.

— En forme ? Nous allons charger et repartir très vite.

J'aidai Louisane à sortir et Horus, s'il fut surpris, ne le manifesta nullement. Là-bas on libérait l'archevêque et sa suite. Geniev, sœur Thérèse, apparut et regarda dans notre direction.

— Je vais les rejoindre, dit mon amie, pour ne pas les intriguer et les rendre méfiants.

— Tu vas dire que nous avons fait l'amour durant ces trois jours et que je suis calmé ?

— Non. Simplement que nous avons bavardé de choses et autres quand nous pouvions parler sans hurler.

Par la suite, ces confidences, cette certitude de trouver de l'argent au cours du concile me tracassèrent toute la journée. Les Néos me faisaient peur désormais. Ils étaient capables d'exploiter une femme aussi merveilleuse que Louisane, capables de la prostituer dans la crainte que je ne leur nuise.

Je les rejoignis pour les aider à charger notre grand traîneau, puis il fallut poursuivre les chiens qui ne voulaient pas se remettre à la traîne, toujours aussi fous de retrouver l'espace glaciaire.

— Pressons, hurlait Horus, nous n'avons que quatre heures de lumière devant nous, et je voudrais atteindre des montagnes où je sais trouver des grottes. Ce seront les dernières hauteurs car ensuite nous n'aurons que des étendues à l'infini, plates, sans beaucoup de relief.

— Varsovie dans combien de jours ? lui demanda Geniev, dans son mégaphone de cagoule.

— Trois au plus.

Je vis Mgr Géronimus qui se redressait soudain et parcourait le reste de la troupe d'un regard inquisiteur. Même à travers la visièrre de sa cagoule je pouvais en deviner la brûlante impatience. Dans trois jours il atteindrait cet endroit du concile et du conclave. J'ignorais ce qui nous attendait là-bas, une communauté catholique ? Ou bien un

campement ?

Dans le traîneau communautaire, enfouis dans les fourrures, nous ne pouvions guère parler, Louisane et moi, et lorsque nous atteignîmes ces grottes il me fut difficile de lui souffler quelques mots.

— Tout va bien, me confia-t-elle. Ils m'ont félicitée de mon intercession mais s'imaginent que nous avons honteusement forniqué durant ces trois jours. Sœur Thérèse me considère avec répugnance et je crois que ce soir je devrai me confesser auprès du vicaire général Marinov. Mais c'est sans importance. Une fois à Varsovie, tu verras, une belle surprise t'y attend.

Effectivement, comme l'avait promis Horus, nous aperçûmes le dôme en verre de cette communauté. Varsovie était une énorme église de plusieurs centaines de mètres de côté.

XXIX

C'était bien d'une église qu'il s'agissait, aussi grande qu'une station de moyenne importance dans la RU ou le Réseau Grégorien. D'une voix indignée, Geniev rectifia la déclaration d'Horus.

— Pas une église, une cathédrale, la plus belle, la plus grande construite lors de la Grande Panique par la congrégation de Saint-Jean-Paul. Ses reliques se trouvaient dans l'ancienne ville de Varsovie lorsque le cataclysme se produisit, les religieux de l'ordre restèrent sur place et au cours des années suivantes, à force de privations et de labeur acharné, bâtirent cette merveille.

Mais on ne pouvait pénétrer dans le chœur de cette gigantesque construction, à la fois temple et agglomération urbaine. La troupe des chasseurs et des religieux fut d'abord admise dans une chapelle latérale, en fait une serre immense à peine chauffée. Les chiens durent rester au-dehors et ils se couchèrent en attendant le retour des chasseurs. Des moines médecins devaient nous examiner tous avant de nous admettre dans le sanctuaire. Mais très vite Géronimus et le vicaire général Marinov furent conviés, avec beaucoup d'égards, à se séparer des autres Néos.

Tout ce que désirait Horus, c'était se reposer deux trois jours, se ravitailler et reprendre la route vers le nord en quête de son mythique lac d'eau chaude. Mais les religieux ne l'écoutaient pas, faisaient subir un examen physique à chacun, avant de le diriger vers une seconde chapelle, où d'autres moines le questionneraient sur les motivations de sa venue et sur ses convictions religieuses. Peu à peu les Néos venus de Sanguine-Station disparaissaient avec leurs amis locaux. Geniev fut la première à s'en aller et n'eut pas un regard pour moi.

Louisane en profita pour me rejoindre. Les moines de Saint-Jean-Paul l'avaient négligée mais bientôt la suite de Géronimus la réclamerait.

— Ne pars pas avec les chasseurs, me conseilla-t-elle, tandis que nous attendions de comparaître devant les confesseurs de l'autre chapelle. Je pense en terminer avec eux dans un délai très bref. Il faut que je te confie quelque chose.

— Je t'écoute, murmurai-je, car Horus et les chasseurs nous regardaient avec une curiosité soupçonneuse.

— Non, il s'agit de ceci.

C'était une sorte de tube en cuir de la grosseur de deux doigts,

long d'un pan de main. Elle me demanda de le glisser dans ma combinaison sans me faire remarquer.

— Il contient toute notre fortune. Tu ne devras le remettre à personne même si on te dit qu'on vient de ma part. Moi seule peux te le réclamer.

— Mais que veux-tu dire par fortune ?

— Nous en parlerons plus tard, quand je reviendrai auprès de toi avec des sacs d'or. Fais part à Horus de notre intention de lui acheter un attelage.

— Tu seras absente combien de temps ?

— Je pense te retrouver demain soir au plus tard.

— Et si Horus décide de quitter cette cathédrale ?

— Essaie de le retenir. Promets-lui un prix élevé pour son attelage.

— Il se moque de l'or. Il ne pratique que le troc.

— Il pourra se payer n'importe quoi dans les boutiques des autres chapelles latérales. On y trouve des marchandises fabuleuses.

La suite de Géronimus paraissait l'avoir oubliée mais lorsque je sortis de la visite médicale, elle n'était plus là. On était venu la chercher. Pendant ce temps d'autres voyageurs arrivaient. Surtout des vendeurs nomades ou des chasseurs venant proposer des marchandises. Depuis ce bas-côté nous pouvions les voir se diriger vers une sorte de sas où ils rencontraient les commerçants de la ville-cathédrale.

— Ils négocient des fourrures, des viandes congelées et aussi du poisson.

À mon tour je comparus devant un confesseur qui m'attendait derrière une petite table encombrée de papiers. Curieusement il possédait une feuille à mon nom et me récita tout mon itinéraire depuis mes quinze ans. Je crus reconnaître l'écriture de Geniev.

Telle que je l'avais découverte sur le bout de papier portant le nom de Varsovie.

— Vous êtes donc de religion grégorienne.

— Je n'ai plus de religion, dis-je. Je suis désormais un chasseur comme les autres, comme l'était mon père.

Je n'avais pu m'empêcher de le provoquer mais cet onctueux personnage s'en moquait. Ce qu'il désirait, c'étaient des renseignements sur les compagnies ferroviaires, les Aiguilleurs. Je compris que la Congrégation de Saint-Jean-Paul redoutait par-dessus tout les intentions conquérantes des Aiguilleurs, qui envisageaient peut-être de créer des concessions à l'est.

— Pour l'instant ils ne se sont pas tout à fait emparés du Réseau Grégorien et nous pensons qu'ils regarderont ensuite vers l'Union Ferroviaire à l'ouest.

D'un seul coup j'eus la notion de ce que je représentais pour la Congrégation de la ville-cathédrale. Les autres n'étaient que des chasseurs ignorants de la politique et des religieux, depuis longtemps clandestins avant d'être capturés. Moi seul avais évolué entre les deux compagnies.

— J'ai cependant reçu un entraînement très cruel pour survivre en dehors du rail dans les zones les plus désertiques. D'autre part les Aiguilleurs, tout en prônant le tout rail, disposent d'engins perfectionnés pouvant se déplacer en toute autonomie. C'est ainsi qu'ils jalonnent les futures lignes clandestines pour prendre à revers leurs ennemis. Il n'y a que huit cents kilomètres à franchir pour parvenir jusqu'ici. Nous avons mis près de deux semaines pour atteindre Varsovie, mais les Aiguilleurs pourraient parcourir cette distance en quelques jours, deux peut-être.

Il me fit signe de le suivre. S'approchant des vitres opaques qui limitaient cet endroit, il ouvrit une petite lucarne et me montra à l'extérieur un groupe de nomades autour de deux étranges engins. Des traîneaux mus par une machine à vapeur. Une cheminée vomissait une fumée que je supposai grasse de suie.

— Cette sorte d'engins ?

— Non. Il n'y a plus de vapeur, la graisse est directement injectée dans un cylindre dont j'ignore ensuite le fonctionnement.

— Un diesel, laissa échapper le religieux. Ils ont réinventé le diesel.

Je n'avais jamais entendu prononcer ce nom-là. Nous retournâmes à son bureau.

— Vous tenez à accompagner ces chasseurs frustes jusque dans le Grand Nord ? Que vont-ils y faire, d'ailleurs, puisque c'est la désolation la plus épouvantable qui règne là-haut ?

— Je l'ignore. Nous préférons endurer des conditions pénibles plutôt que de subir la contrainte des Aiguilleurs.

— Nous organisons une milice armée car nous sommes entourés de tribus sauvages et agressives qui massacrent nos missionnaires. D'autre part nous ne voulons pas entrer dans le système économique et social des compagnies ferroviaires. Nous désirons rester tels que nous sommes, une congrégation religieuse travaillant et surtout priant dans cette ville-cathédrale. Nous songions à organiser des patrouilles qui veilleraient aux confins de l'ouest surtout pour lutter contre toute extension des réseaux ferrés. Vous pourriez devenir très vite un officier important en vertu de votre formation chez les Aiguilleurs. Bien entendu, nous n'excluons pas l'hypothèse que vous puissiez être un espion au service de votre corps d'Aiguilleurs, qui aurait organisé cette évasion pour pénétrer dans notre sanctuaire.

Je ne m'y attendais pas. Je redoutais n'importe quoi mais pas ce

genre d'accusation. Et je devinais d'où venait ce coup bas. Désormais presque chaque jour j'avais la preuve que Geniev Thann, alias sœur Thérèse, dévorée à la fois par une dévotion fanatique et par une ambition démesurée, était capable du pire.

— Ce sont les chasseurs qui les premiers organisèrent cette évasion... Mais je n'ai pas à me justifier car mon intention n'est pas de m'installer dans cet endroit. Je le quitterai dès que possible.

Le moine se caressait le menton, qu'il avait gras et fendu profondément. Il n'avait plus de cheveux, portait de petites lunettes rondes, une robe de laine marron.

— Evidemment, c'est un argument pour une présomption d'innocence. Mais n'empêche que vous avez déjà eu un aperçu de notre sanctuaire et découvert les accès possibles.

— La vérité est que j'étais amoureux de sœur Thérèse. Je me suis cru, à tort certainement, encouragé dans ce sentiment et j'ai voulu la sauver des Aiguilleurs. Je pensais aussi sauver plusieurs dizaines de Néos, mais en définitive ils ne furent que huit.

— Sept. La servante aurait très bien pu être délaissée mais la charité de Mgr Géronimus est immense et s'il devient notre souverain pontife, nous nous en réjouissons tous.

Il continuait de réfléchir et j'aurais préféré rejoindre les autres dans la chapelle voisine. Et surtout j'espérais retrouver Louisane dans l'intérieur de la ville-cathédrale.

— Je vais prendre le risque de vous admettre dans le sanctuaire. Vous pourrez en découvrir les beautés et les lieux chargés d'émotion, comme le reliquaire où repose la châsse de Saint-Jean-Paul.

— Le dernier pape s'appelait ainsi mais était le sixième de nom.

Il parut surpris de mes connaissances.

— Il y eut une grande confusion au moment de la Grande Panique et ce sanctuaire fut très modeste. Quand les glaces se formèrent, les reliques venaient tout juste d'arriver et les documents y afférents disparurent. Tout ce que nous savons, c'est que la châsse portait, inscrit en lettres d'or, le prénom de Jean-Paul. À cette époque trois pères de l'Eglise avaient porté ce prénom. Vous irez voir. Au-dessus, la grande coupole est le domaine du supérieur de notre congrégation. Toute la curie s'y trouve. Vous verrez aussi la salle du conclave pour l'élection du nouveau pape. Ensuite ce sera l'assemblée du concile pour décider de certaines urgences.

Il écrivit sur une carte qu'il signa et me tendit. C'était un laissez-passer.

— Vos compagnons n'ont qu'un laissez-passer pour les chapelles du commerce périphérique. Vous, vous accéderez au centre-ville où d'autres boutiques, d'autres lieux de détente sont installés. On peut y déguster des repas de grande qualité et avec cette carte vous disposez

de trois jours d'invitation gratuite, dans n'importe quel lieu. Mais pour être valable il faudra la faire tamponner par les gardiens du reliquaire.

Je rejoignis les chasseurs dans la foule énorme qui fréquentait les boutiques périphériques. J'étais perplexe, certain d'avoir été piégé par ce religieux, mais sans savoir exactement dans quel sens. La vue des marchandises exposées dissipa mon inquiétude. Je n'avais jamais vu de tels étalages non seulement de nourriture, mais de vêtements et d'objets usuels. Je compris que ceux qu'on appelait les Archéos, ces aventuriers organisés qui fouillaient le sous-sol glaciaire de la planète, venaient négocier ici le fruit de leurs rapines. Ces gens-là n'avaient aucun scrupule à arracher aux vestiges anciens tout ce qui pouvait rapporter de l'argent. Et ici à Varsovie, dans cette ville-cathédrale, la monnaie était uniquement faite de pièces d'argent et d'or.

Je retrouvai Horus avec sa famille et il me montra une pièce frappée à l'effigie d'un saint Marc qui ne me rappelait rien.

— Ces pièces sont récentes, me dit-il. Nous avons vendu des fourrures de renne. Nous allons pouvoir nous ravitailler mais je n'ai jamais vu pareil endroit.

Je lui avouai que moi-même, dans les deux compagnies et leurs capitales, je n'avais jamais admiré de tels étalages. Je préférais lui cacher qu'admis dans le saint des saints le moine m'avait promis d'autres merveilles.

— On trouve des combinaisons comme la vôtre, me dit-il. Croyez-vous qu'elles ont été achetées aux Aiguilleurs ou encore volées ?

Il m'indiqua la boutique en question et effectivement, accrochées à des cintres placés en hauteur, je pouvais voir les mêmes combinaisons perfectionnées. D'ailleurs le commerçant me repéra, me fit signe et me proposa un prix élevé de la mienne.

— Cinquante marcs, mon ami, et vous faites une affaire.

Il affichait les siennes à cent trente marcs. Je me contentai de sourire. Je ne savais que faire. Je craignais en pénétrant dans le centre du sanctuaire de ne plus revoir Horus et les chasseurs. Je le rejoignis et je lui fis part de mon intention d'acquérir un traîneau et les chiens nécessaires.

— Tu ne viendras pas au lac d'eau chaude avec nous ?

— Louisane et moi avons décidé autre chose. Elle doit trouver ici de quoi te payer l'attelage.

— Alors, qu'elle fasse vite, que j'utilise cet or dans cet endroit car là où je vais il ne me sera d'aucune utilité.

— Quand partez-vous ?

— Nous avons un laissez-passer de trois jours sans compter celui-ci. Je consens à attendre la fin de ce délai mais ensuite nous ne resterons pas au-dehors, comme tous ces nomades qui espèrent se faire

admettre. L'endroit serait trop dangereux.

Des centaines de nomades, de chasseurs sauvages bivouaquaient en effet tout autour de l'église de verre. Ils édifiaient des igloos mais certains vivaient dans des tentes de peaux ou de feutre. Horus avait certainement raison de se méfier de ces groupes-là.

— J'ai la permission de pénétrer dans le sanctuaire. Mais je reviendrai avec Louisane dès qu'elle aura son argent. Je t'en prie, ne pars pas avant.

Intrigué, il aurait voulu en savoir plus, mais je restais silencieux. Et je les ai quittés pour me présenter à l'un des sas d'accès où veillaient des novices musclés et armés. Ils portaient des revolvers anciens à la ceinture. Mon laissez-passer fut épluché et eux aussi me dirent que je devais le faire tamponner par les gardiens du reliquaire.

Ce dernier était au centre de la ville-cathédrale, mais pour l'atteindre avec la foule qui baguenaudait dans les artères de la cité je perdis un temps fou, allant de surprises en émerveillements. Les maisons, le terme n'était pas usurpé, étaient très belles, souvent à cinq ou six étages et construites dans une matière que je ne connaissais pas. Je n'osais demander des précisions. Il y avait des lieux pour dormir, des hôtels qui m'intimidaient par leur réception somptueuse, des restaurants, des magasins, certains à plusieurs étages. Je ne connaissais aucune ou presque des marchandises exposées. Il faisait très chaud, si chaud que je ne supportais plus ma combinaison. Je l'avais largement ouverte, ce qui m'attirait les regards désapprobateurs des passants.

Les femmes portaient des robes longues éloignées du corps qui ne laissaient rien soupçonner de leurs formes, les hommes étaient comme sanglés dans des uniformes, casaque et pantalon. Le tout boutonné jusqu'au cou. Je dus refermer ma combinaison sur mon justaucorps de dessous qui moulait trop étroitement mes formes.

Je finis par atteindre le reliquaire mais j'étais étourdi en pénétrant dans le chœur proprement dit de la cathédrale. Les autres visiteurs ne le faisaient qu'en marquant une génuflexion, en se signant ou en s'inclinant, ce que je fis pour éviter qu'on me remarque. On célébrait plusieurs offices depuis des autels dispersés aux quatre coins. Le reliquaire était central avec au-dessus la fameuse coupole où siégeaient les maîtres de cette ville-cathédrale. Je n'avais jamais contemplé autant d'or que celui qui constituait la châsse, un énorme cercueil aux dimensions boursouflées pour mieux impressionner le fidèle. Je n'étais pas ému comme mes voisins mais sidéré. Et je faillis dépasser les gardiens sans faire tamponner ma carte. L'un d'eux l'examina et y apposa donc un coup de tampon. Je pouvais ressortir et profiter de tout ce qui était offert à ma convoitise. Mais je m'en moquais. Je voulais surtout retrouver Louisane. J'expliquai au garde

que j'avais accompagné Mgr Geronimus jusqu'ici et que j'ignorais où il se trouvait avec sa suite. Impressionné, il m'indiqua cet endroit, l'Hôtel de Bethléem, et comment le retrouver.

XXX

Ce n'était pas au premier abord le plus bel hôtel de la ville-cathédrale de Varsovie, mais dès que je fus à l'intérieur, dans son hall superbe, je me sentis étrangement mal à l'aise. Plusieurs novices qui ne paraissaient pas armés me regardaient et je m'approchai de la réception où trois personnes, deux moines et une religieuse, exactement vêtus comme autrefois, et même dans des tenues antérieures au XX^e siècle, attendaient.

— J'ai accompagné Mgr Géronimus dans son voyage jusqu'ici et je voudrais rencontrer la servante Louisane.

La religieuse regarda ses compagnons puis me répondit :

— Nous ne pouvons pour l'instant accéder à votre demande car Monseigneur et sa suite se reposent dans leurs appartements. Cette personne à laquelle vous faites allusion ne se trouve pas dans notre établissement, car nous fournissons nous-mêmes le personnel adéquat à de si hauts personnages. Cette femme doit loger dans un autre établissement.

— Auriez-vous l'amabilité de m'en indiquer quelques-uns ?

— Il est même possible qu'elle n'ait jamais été admise dans le sanctuaire. Vous devriez voir dans les hôtels périphériques.

Ma gêne fondait aussi vite qu'un glaçon sur le couvercle d'un poêle et je faillis éclater de fureur. Mais, dans un effort énorme, je me contins. Ces trois-là me méprisaient pour ce que j'étais avec ma combinaison défraîchie. Pourtant elle se vendait très cher dans les périphériques, mais visiblement ils n'avaient jamais mis le nez au-dehors de cet endroit protégé et douillet.

Je m'inclinai et gagnai la sortie. Je suivis tout un cheminement pour atteindre l'arrière de l'Hôtel de Bethléem et découvris une autre entrée réservée au personnel et aux fournisseurs. Je pénétrerais là-dedans et gagnerais les étages avec des précautions infinies. Je finirais bien par retrouver la suite de Mgr Géronimus. Louisane, attachée au service du prélat, devait loger dans cet établissement, mais on avait donné des ordres pour me refouler. Mais alors pourquoi m'accepter dans ce qu'ils appelaient le sanctuaire ? Il me fallait y réfléchir et ne pas m'engager à l'aveuglette sous la pulsion de mes instincts. Je n'étais qu'un barbare à peine affiné et, depuis mon admission à l'Ecole des Croisés, je n'étais que la victime d'un conditionnement agressif.

J'arrivai un peu plus loin dans un bar où je pus commander de

la bière. C'était un endroit assez modeste pour des gens de classe inférieure et nul ne me prêta attention. Il se passait quelque chose d'étrange et soudain je pensai à ce tube de cuir que m'avait remis Louisane, et qui se trouvait à l'intérieur de ma combinaison. Il me fallait le cacher ailleurs, le confier à mon tour à un homme comme Horus, à qui je faisais confiance.

La nuit était venue lorsque je me présentai au même sas par lequel j'avais accédé à ce monde aussi étrange qu'éblouissant. Des lumières électriques répandaient une grande clarté dans toute la ville.

— Vous n'avez pas épuisé le délai que vous accorde cette carte, me dit le novice auquel je montrais mon laissez-passer.

— Je désire aller voir des amis et revenir.

— Ce n'est pas possible. Vous ne pourrez accéder aux périphériques qu'une fois votre temps écoulé. Vous comprenez, c'est une mesure prophylactique. En retournant dans les chapelles extérieures vous pourriez être contaminé et devriez refaire tout le cycle d'accès.

— Eh bien tant pis, je referai tout le cycle, dis-je.

— Mais le cas n'est pas prévu, continua ce jeune garçon avec gentillesse. Je ne peux vous laisser sortir et j'en suis désolé.

Je visitai deux autres sas et l'on me refoula avec moins d'amabilité. J'étais coincé dans cette ville-cathédrale avec sur moi un objet qui m'inquiétait de plus en plus et qui était certainement compromettant. Je revins dans le quartier derrière l'Hôtel de Bethléem et je pris une chambre dans un établissement de catégorie inférieure, mais qui à Basilic-Station ou même River-Station aurait paru être un palace.

Ma chambre était confortable et j'y trouvai un ensemble pour me laver et pour satisfaire mes besoins, y compris un distributeur de boissons et même de petites nourritures amusantes sous forme de biscuits.

Ce fut derrière cet appareil encastré dans la cloison que je cachai le tube de cuir. J'avais été sur le point de l'ouvrir mais je n'avais pu m'y résoudre. Louisane me l'avait confié par pure précaution et en l'ouvrant j'aurais eu l'impression de détruire tout espoir de la retrouver.

J'en revins à mon idée première de pénétrer dans l'hôtel de Géronimus. Je sortis pour acheter des vêtements moins voyants que ma combinaison blanche, fis l'acquisition d'une chasuble et d'un pantalon noirs. La présentation de ma carte suffit. Le vendeur nota simplement son numéro et me demanda une signature. Ainsi vêtu, j'allai me poster à côté de l'entrée des fournisseurs. Je vis des sortes de containers entreposés là. J'en pris un pour entrer. Il y avait un novice qui surveillait cet endroit.

— Dis donc, me fit-il, tu aurais pu la vider, ta poubelle.

Je ne comprenais pas ce qu'il voulait dire mais je ressortis et découvris le container rempli de déchets. Dans les compagnies il y en avait si peu qu'on les confiait aux gardiens des wagons sans se préoccuper de ce qu'ils devenaient. Je pus rentrer avec ma poubelle vide. Une odeur agréable guida mes pas vers la cuisine, mais lorsque je parvins au petit escalier je l'empruntai.

Je parcourus en vain le premier étage. Je finis par frapper à une porte et une religieuse vint m'ouvrir.

— Mais Mgr Geronimus occupe tout le quatrième étage. Vous ne pouvez y accéder que du hall par l'ascenseur spécial car l'escalier est consigné.

— J'ignorais, dis-je. Je fais partie de son personnel et je me suis égaré en ville.

Cette brave femme me crut. Mais je ne savais comment accéder au quatrième, ne pouvant me représenter dans le hall. Je grimpai jusqu'au troisième étage et finis par trouver une chambre inoccupée. J'avais frappé à deux autres, dérangeant des religieux, prétextant que j'avais été appelé pour vérifier un robinet.

Je m'enfermai dans cette chambre, ouvris la fenêtre mais il m'était impossible de passer par là pour atteindre l'étage supérieur. Ces chambres luxueuses se composaient d'un hall salon, d'une chambre avec un coin de travail et de prière et d'une salle de bains somptueuse. Et c'est là que je découvris le moyen d'atteindre mon but. Il y avait un monte-charge avec une affichette d'instructions pour commander un repas. Il était livré de la sorte depuis la cuisine, mais l'on pouvait tout aussi bien exiger qu'un serviteur l'apporte.

J'étais en train de réfléchir, penché sur cette cage pour regarder vers le haut, lorsque le système se mit à fonctionner. Je retirai ma tête et vis passer le monte-charge surchargé de plateaux de nourriture protégée sous des cloches de verre.

J'entendis qu'on ouvrait la trappe du haut puis le monte-charge redescendit. Je pouvais grâce aux câbles me hisser trois mètres au-dessus. Mais je dus utiliser un linge de toilette pour essuyer ces mêmes câbles enduits de graisse. Une graisse bizarre qui n'était certainement pas animale.

Mes mains ainsi protégées, je grimpai à la force du poignet. Une faible lueur sourdait de la trappe supérieure imparfaitement refermée, et je n'eus qu'à la pousser du coude pour passer mes jambes puis le reste de mon corps. J'étais dans la même salle de bains que celle du troisième avec les mêmes appareils de toilette. Il y avait du bruit à côté dans la chambre et je collai mon oreille contre la porte. Je restai ainsi plusieurs minutes, craignant d'entendre des voix, mais il n'y avait que des tintements. La personne qui se trouvait là devait s'être

installée devant le plateau de son repas.

Je regardai autour de moi, avisai un placard où je pourrais me réfugier en cas d'alerte. Je l'ouvris pour l'explorer et restai incrédule devant la combinaison qui pendait là. Pour avoir souvent regardé à la dérobée la personne qui la portait je savais à qui elle appartenait. Je l'examinai plus attentivement et fus persuadé que c'était celle de Geniev Thann.

Je retournai écouter à la porte, mais toujours pas la moindre conversation. Sœur Thérèse était seule, s'apprêtant à passer la nuit dans cette chambre. Comme me l'avait dit la réceptionniste, Géronimus et sa suite se reposaient chacun dans leur chambre.

Il ne me restait plus qu'à patienter. Je ne voulais pas faire intrusion dans la pièce voisine où les cris de Geniev auraient pu donner l'alerte. J'attendrais qu'elle vienne ici et je l'empêcherais de dire un seul mot dès qu'elle aurait ouvert la porte.

XXXI

Dans mes différents stages, celui d'élève Croisé et celui d'apprenti des sections spéciales chez les Aiguilleurs, on nous avait appris à maîtriser un ennemi, à l'immobiliser. Geniev Thann était ligotée, bâillonnée, attachée à la tuyauterie. Mais ses yeux parlaient pour elle. Ils souhaitent me voir tomber raide mort. Je n'avais jamais imaginé combien cette fille pouvait me haïr. Toutes mes timides tentatives, mon empressement, mes regards tendres, tout l'avait agressée comme une sorte de viol moral envers sa vocation, une flétrissure.

— Je comprends que j'ai blessé vos sentiments profonds de religieuse mais à Christus-Station, puis à Notre-Dame-Station vous ne me haïssez pas encore. Je pensais même qu'une certaine complicité nous unissait. Pourquoi m'avez-vous aidé à m'enfuir de chez les Grégoriens, sinon ? Parce que vous essayiez de cacher aux yeux de vos compagnons néos votre nature sensuelle. Seule une ambition démesurée vous transforme en ardente zélatrice de la foi.

Elle continuait de me fixer méchamment et je n'avais nulle envie de défaire son bâillon pour qu'elle me réponde.

— Je ne suis pas ici pour essayer de comprendre votre attitude envers moi. Je cherche Louisane. Je veux savoir ce que vous avez fait d'elle. Si vous ne répondez pas je vais vous plonger la tête dans cette baignoire.

J'allai ouvrir le robinet d'eau froide. Car il y avait deux robinets, pour l'eau froide et l'eau chaude. Par quel prodige les Néos disposaient-ils d'une source inépuisable d'énergie, je l'ignorais, mais ils vivaient dans cette ville-cathédrale comme nul ne vivait dans les Concessions ferroviaires pourtant hautement civilisées.

Le bruit était suffisant pour couvrir ma voix. Mais je m'approchai de Geniev pour qu'elle puisse m'entendre.

— Je peux aussi vous dénuder totalement, vous caresser, abuser de vous. Vous garderont-ils si vous perdez votre virginité ? On m'a dit que les Néos étaient très intransigeants sur la chasteté de leurs prêtres, moines et religieuses. Imaginez que je sois assez ignoble et dépourvu de moralité pour vous rendre enceinte. Les Néos sont farouchement opposés au contrôle des naissances, à l'avortement. Plus jamais vous ne seriez religieuse mais ce n'est pas le pire pour vous. Si Geronimus devient pape vous aurez à diriger les congrégations féminines de toute

la Chrétienté, à ce que je sais. Déflorée et enceinte, vous ne pourriez plus jamais y prétendre.

Je venais de la toucher profondément, de l'épouvanter. Elle eut beau fermer ses paupières, je découvris l'horreur au fond de son regard.

— Nous allons passer un marché. Vous allez me dire où se trouve Louisane et j'irai la chercher. Mais je veux vous garder en otage car vous pourriez me mentir. Si je la trouve je reviendrai vous libérer, sinon je ne révélerai jamais, même sous la torture, où je vous ai cachée.

Je bluffais. Je ne connaissais pas cette ville-cathédrale, j'ignorais comment la garder en otage. Je m'approchai et je commençai par lui retirer ses chaussons d'intérieur. Lorsqu'elle m'était apparue, alors que je la guettais derrière la porte de la salle de bains, elle portait un vêtement de nuit composé d'un pantalon bouffant et d'un haut boutonné. Je retirai ses chaussons, ses mi-bas. Elle frissonnait, sa peau se hérissait de répulsion. J'évitais de la frôler, craignant d'être tenté de la caresser. Elle se tortillait dans tous les sens, mais je la maintins de mon pied pesant sur sa poitrine et je déboutonnai son vêtement. Si ses seins que je devinais fermes et ronds apparaissaient, je craignais le pire. Mais je vis ses yeux ouverts qui me suppliaient.

— Je vais ôter le bâillon. Si tu cries, je t'étrangle. C'est bien compris ?

Je fis glisser le bâillon et très vite nouai mes mains autour de son cou. Il était délicat, tiède. Comme celui d'un animal palpitant de peur.

— Louisane a commis une faute grave. Marinov et le vidame ont dû la maîtriser pour l'empêcher de prononcer des obscénités.

Lorsqu'elle me dit ces mots, j'ai tout de suite pensé que Louisane avait connu Geronimus à l'époque où elle se prostituait et qu'il avait été son client.

— Quelles obscénités ?

Elle secoua la tête. En même temps un léger ronronnement se produisit à droite et je me tins sur mes gardes, avant de comprendre que c'étaient les câbles du monte-plats qui s'enroulaient sur les poulies situées à cet étage.

— Je ne peux les répéter. C'est une calomnie odieuse envers notre saint homme.

— Quelque chose qui pourrait nuire à son élection au Saint-Siège ?

Elle ferma les yeux et je compris qu'elle ne dirait rien de plus mais que j'avais vu juste. Louisane avait voulu faire chanter Geronimus et l'affaire avait mal tourné.

— Où est-elle ?

— Je l'ignore.

Je serrai mes mains autour de son cou et je la vis rougir lentement, privée de respiration. Lorsque je desserrai mon étreinte, une quinte de toux la secoua pendant plusieurs secondes.

— Je peux recommencer indéfiniment et peu à peu ton cerveau mal irrigué n'opposera plus la même résistance morale. Nous avons étudié ce phénomène dans les stages que j'ai suivis et, crois-moi, en moins de vingt minutes tu seras trop affaiblie pour maintenir ton silence.

— Le vidame et le vicaire général l'ont emportée hors des appartements épiscopaux. Je ne sais où.

— Qu'est-ce qu'un vidame ?

— Il a des fonctions de police et des attributions juridiques.

— Ils ne pouvaient prendre le risque de la confier à la police de la Congrégation ni à sa justice. Ils ne sont jamais venus dans cet endroit, donc ils ne connaissent pas plus que moi cette ville-cathédrale et ses possibilités. Louisane ne peut se trouver que dans une chambre du quatrième étage, entièrement réservé pour l'archevêque Geronimus. Dis-moi dans laquelle.

— Je l'ignore. Après cet incident, Monseigneur nous a fait jurer que nous ne parlerions jamais et que nous oublierions complètement ce que nous avons entendu et vu. Il nous a congédiés pour que nous nous retirions dans nos chambres. Il voulait que nous priions pour lui avant de nous reposer.

— Il fut un client de Louisane ?

Curieusement elle ne fut pas indignée mais au contraire esquissa un petit sourire.

— Monseigneur n'a jamais cédé à ce genre de tentation. Il ne s'agit pas du tout d'une affaire aussi méprisable.

Après tout, je m'en moquais. Il me fallait retrouver Louisane. Qu'importait l'argent, l'achat d'un attelage ! Nous partirions tous les deux avec les chasseurs vers le lac d'eau chaude où nous essayerions de bâtir un certain bonheur. Tant pis pour la banquise atlantique et pour les grandes aventures.

— Tu ne me dis pas la vérité. Je pense que tu sais où elle se trouve.

Nouveaux ronronnements sur ma droite, entrecoupés de silences. Un client des étages inférieurs avait réclamé quelque chose. Il devait y avoir un appareil pour desservir chaque chambre de chaque étage, exactement situées les unes au-dessus des autres.

— Combien de chambres par étage ?

Elle haussa les épaules. Je quittai la salle de bains, allai ouvrir la porte de la chambre puis celle du hall et je découvris le couloir commun, comptai douze portes. Il y eut le cri aigu et je n'eus que le

temps de me précipiter pour bâillonner la bouche de Geniev. Une erreur qui aurait pu m'être fatale. Furieux et une nouvelle fois vexé qu'elle puisse chercher à me nuire, alors que je l'avais imaginée amoureuse. Je la giflai avec une violence qui me rendit honteux. Je ne parvenais pas à la voir telle qu'elle était. Chaque fois j'espérais un miracle, qu'elle se montrerait souriante comme à Notre-Dame-Station, quand elle m'avait embrassé au moment où la barque allait m'emporter. Je lui fourrai un linge dans la bouche et pour plus de sécurité je l'enfermai dans le placard. J'allai chercher sa literie, je n'avais jamais vu la même de ma vie, et je l'entassai sur elle. Maintenant, qu'elle hurle si elle voulait.

J'ai appelé le monte-plats et je suis descendu jusqu'au plus bas de cet hôtel. Et j'ai découvert le sous-sol taillé dans la glace. Au niveau moins trois je n'ai pas tardé à trouver ce que je cherchais. Un local dans un recoin où l'on entreposait de vieux containers. Des piles de containers.

Lorsque je revins, je commençai à m'affoler car le monte-plats avait disparu. Quelqu'un l'avait appelé mais je mis quelques minutes avant de me calmer. Quand je l'appelai, il redescendit et j'embarquai pour la chambre de Geniev Thann.

En moins de vingt minutes, je descendis la religieuse dans le local aux containers, je l'enfouis dans le bas de la pile en m'assurant qu'elle pourrait respirer. Je remontai chez elle et entrepris la visite des chambres. Celles-ci étant précédées d'un petit hall ou petit salon, je n'hésitai pas à tourner les poignées des portes. J'en découvris quatre de vides. J'eus beau tout retourner, Louisane ne s'y trouvait pas. Mais la cinquième me résista et après une hésitation je frappai.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda une voix chevrotante que je reconnus pour celle d'un homme très falot qui, m'avait-on dit, était une sorte de trésorier de l'épiscopat.

Je murmurai quelque chose et la curiosité lui fit ouvrir. Je le saisis à la gorge, repoussai la porte du pied et l'entraînai dans sa chambre. Je l'attachai avec ses propres vêtements. Il ouvrait de grands yeux épouvantés.

Ensuite j'ai commencé de l'étrangler et quand il a défailli j'ai arrêté. J'ai eu du mal à le ranimer mais il accepta de parler. Je nouai mes mains autour de son cou rugueux. Il ne savait pas où se trouvait Louisane. Il me fit le même récit que Geniev.

J'allai dans sa salle de bains voir s'il y avait un placard où je pourrais l'enfermer et quelque chose me parut bizarre.

Il me fallut un temps avant de comprendre que cette salle de bains n'avait pas de container à linge sale.

— Le vidame est venu me l'emprunter.

— À quel moment ?

— Après cet incident avec la servante.

— De quoi était-il question dans cette affaire qui a bouleversé chacun ?

— Je ne sais pas si j'ai compris vraiment de quoi il retournait. La fille s'est approchée de Monseigneur pour lui murmurer quelque chose. Il a paru fort surpris... Non, très fâché, courroucé et désespéré. Vous savez, c'est un homme effrayant quand il se met en colère. La servante lui a dit qu'elle voulait tout de suite cent mille marcs, la monnaie d'ici à l'effigie de saint Marc, vous savez, l'apôtre qui rédigea le deuxième Evangile. Bon... Oui, cent mille. Et puis Monseigneur a demandé qu'on la fasse taire. Le vicaire et le vidame se sont précipités et c'est alors qu'elle hurla que Monseigneur ne s'appelait pas Geronimus mais Franck Schmidt. Elle fut entraînée ailleurs car l'appartement de Monseigneur est deux fois plus grand que celui-ci. Bien sûr, c'est normal... Il nous a priés de ne jamais révéler ce que nous venions de voir ni d'y penser. De prier et de nous reposer. C'est alors que je priais que le vidame Wingue est venu voir mon container à linge sale et qu'il a jugé bon de l'emporter.

Je le relâchai, ne pensant pas qu'il aurait le courage de hurler comme Geniev et effectivement il s'en garda bien.

— Quelle est la chambre du vidame ?

— La sept, presque en face de la mienne. Mais je ne sais pas s'il est rentré. Lui et le vicaire général sont sortis. Enfin ils ont pris l'ascenseur.

Lui aussi termina dans le placard avec sa literie entassée sur lui. J'emportai sa clé et pus ouvrir la sept. Et je découvris, au-delà du petit salon, une chambre dans un désordre incroyable. Tout avait été chamboulé. On avait déchiré des pièces de literie, dont il restait d'ailleurs des morceaux tressés en corde épaisse. Dans la salle de bains il n'y avait plus le container à linge sale et il m'apparut que ces deux boîtes réunies en une seule pouvaient contenir un corps humain de taille moyenne comme celui de Louisane.

Ayant oublié de demander où se trouvait la chambre du vicaire général, je choisis d'attendre, mais au bout d'un quart d'heure je n'y tenais plus. Je retournai voir le vieux comptable et je le sortis de son placard. Il était à moitié mort de manque d'air et haletait, dans l'impossibilité de parler. Je lui demandai depuis combien de temps à son avis les deux hommes étaient partis, mais il m'écartait comme si je lui volais l'air dont il se goinfrait. Je lui offris un verre d'eau qu'il accepta, poussa un grand soupir, rota, s'en excusa et finit par me répondre :

— Deux bonnes heures, me semble-t-il.

— Pour aller où, d'après vous ?

— Le vicaire général parlait tout au long du voyage d'un sien

ami qui dirigeait ici la centrale thermique. Un moine ingénieur. Ingénieur, comme c'est drôle pour un moine, ne trouvez-vous pas ? Il paraît qu'ils utilisent la chaleur intérieure de la terre comme énergie, que l'ancienne ville, des années avant les Glaces, le faisait déjà. Curieux...

— Son nom ?

— Frère Christophus de Miskiewyyc.

— Son adresse ?

— Euh... Il a téléphoné dès que nous fûmes installés. Vous savez, le téléphone ? Ici il y en aurait partout. Comme c'est extraordinaire ! Oui, dans le recoin de la chambre juste derrière la porte.

— Ne bougez pas ou je vous arrache la tête.

Je vérifiai et effectivement il y avait un appareil qui pouvait être un téléphone. Dans le Réseau Grégorien on se trouvait aux prises avec une grosse boîte dotée d'une manivelle. On accrochait un écouteur à son oreille et on parlait dans une sorte de rond noir en tournant la manivelle. Chez les Rus on communiquait surtout par radio mais je n'avais jamais beaucoup utilisé les deux systèmes.

— Il y a un recueil de noms dans ce gros cahier à côté, me confia ce pauvre diable.

Je ne pensais pas qu'il le faisait par lâcheté, mais qu'il était assez distrait de nature pour collaborer avec un ennemi.

Ce Christophus de Miskiewyyc y figurait et je tapotai le numéro sur des touches rondes. Une voix rude me répondit. Frère Christophus n'était pas joignable. Je pouvais rappeler plus tard.

XXXII

Contrairement aux stations ferroviaires que je connaissais, la centrale thermique se situait au centre de la ville-cathédrale, non loin du chœur du sanctuaire et du reliquaire. C'était le seul bâtiment sans ouverture, cylindrique avec un toit légèrement bombé.

Malgré l'heure tardive, je trouvai la porte ouverte et, derrière une table très longue, un moine en robe compulsait des documents. Il me sourit :

— L'heure des visites publiques est passée, mon fils, revenez demain matin à dix heures.

— Je suis un compagnon de voyage du père Marinov. Il devait venir voir son ami le père Christophus.

— Mais il est venu. Le vicaire général de Mgr Géronimus lui apportait un énorme container d'archives qu'ils ont décidé d'examiner dans les sous-sols de la centrale.

— Ils y sont toujours ?

— Certainement.

— Le père vidame aussi ?

— Effectivement. Vous n'avez qu'à prendre l'ascenseur derrière vous jusqu'au niveau moins trois.

Jamais comme dans cette agglomération on n'utilisait autant le sous-sol glaciaire. Partout ailleurs on s'en méfiait, on craignait de provoquer des éboulements de la surface si l'on creusait en dessous. Mais la nouvelle Varsovie était construite sur d'énormes piliers reposant sur le sol terrestre. Exactement comme une cité lacustre, mais au-dessus de la glace au lieu d'eau, avec un plancher en matière que je n'avais pas identifiée. On pouvait creuser en dessous sans risquer de compromettre l'assiette de l'ensemble.

— Je vais prévenir le père Christophus que vous descendez.

Il m'avait instamment prié de ne pas le déranger.

— Bien sûr, fis-je en sautant par-dessus son bureau.

Il n'eut pas le temps de comprendre qu'il se trouva assommé, ligoté avec la cordelière qui lui servait de ceinture et les lanières de ses étranges sandales. Je le bâillonnai avec des lambeaux de la chemise qu'il portait à même le corps.

Un escalier doublait l'ascenseur et ce fut lui que j'empruntai. Au deuxième étage mon attention fut attirée par un étrange symbole. Une tête de mort et deux tibias croisés. Je décidai de visiter cet étage et je

découvris qu'il y avait là une soute à explosifs. Ils étaient rangés dans des protections spéciales enfoncées dans des alvéoles creusés dans la glace.

Je perdis du temps à fracturer l'un d'eux, contenant de longues cartouches munies de mèches. J'en emportai une demi-douzaine. Je poursuivis ma descente vers le troisième sous-sol.

De l'autre côté de la porte blindée on chuchotait. Et je découvris l'œilleton de verre qui permettait de regarder la salle de la chaufferie tout en restant protégé par l'épaisseur de la porte. Je fus surpris par l'immensité de cet endroit. Une succession de vastes tubes aux diamètres impressionnants se prolongeait dans toutes les directions. Mais bientôt je repérai ceux qui plongeaient dans le sous-sol, jusqu'à cette source de chaleur déjà utilisée dans les temps anciens. D'autres emportaient l'eau chaude dans la ville-cathédrale où des convertisseurs l'utilisaient pour le chauffage et l'eau des robinets. D'énormes machines devaient produire du courant électrique.

Ils étaient légèrement sur la gauche, les trois compères. Je reconnus le vidame, le vicaire général. Le barbu, une véritable cascade de poils blancs descendait de sa bouche sur sa poitrine, était l'ingénieur Christophus de Miskiewyzc. Debout autour d'une petite table ronde, ils buvaient quelque chose. Une bouteille était visible.

Je les observai un moment. Je ne risquais pas grand-chose car s'ils remontaient au rez-de-chaussée ils utiliseraient l'ascenseur qui débouchait précisément dans la salle des machines. L'escalier n'était là qu'en cas de catastrophe. En face de moi un énorme manomètre indiquait la pression de la vapeur, tandis qu'un thermomètre également rond et de grande taille donnait la température. Celle-ci était de cent vingt-cinq degrés. J'étais émerveillé que l'on puisse récupérer au sein de notre malheureuse terre une chaleur aussi élevée, et donner aux habitants de l'endroit un bien-être qui leur faisait oublier l'environnement.

Fasciné par ce complexe, j'en oubliai durant quelques instants Louisane, les trois hommes, lorsque j'aperçus les containers, ceux-là mêmes servant à récupérer le linge sale dans les salles de bains de l'Hôtel de Bethléem. Ils étaient placés contre un pilier, vides.

Je sortis une cartouche d'explosifs. Chacune était dotée de son propre système de mise à feu. Exactement comme une de ces grenades que nous utilisions dans le commando des Aiguilleurs. J'ouvris lentement la porte, mais malgré mes précautions elle grinça légèrement et le vidame tourna la tête, commença de porter la main à une poche de sa robe, mais je bondis en brandissant la cartouche.

— Le premier qui bouge, je fais tout sauter, y compris moi. Levez les bras aussi haut que possible.

Abasourdis, ils hésitaient mais Christophus, alerté par ma

menace, leur hurla d'obéir, que tout pouvait exploser et la cathédrale avec.

— S'il envoie ça sur une canalisation, c'est la catastrophe.

Le vicaire général, tout en levant les bras, insulta le vidame.

— C'est vous qui avez souhaité qu'il pénètre dans le sanctuaire, affirmant qu'il serait plus facile à maîtriser, si on le séparait des chasseurs.

Je comprenais la raison de l'attribution de ma carte spéciale.

— Où est Louisane ?

Ils cessèrent de vitupérer les uns contre les autres et leur silence me fut intolérable. Je m'approchai et instinctivement ils reculèrent. Deux des trois savaient à quoi s'en tenir sur mon personnage. Eux savaient que je sortais de ces commandos spéciaux des Aiguilleurs réputés pour leur sauvagerie. Nous avions conquis des stations en n'étant qu'une poignée de combattants. Nous étions prêts à mourir endoctrinés par un entraînement inhumain. L'ingénieur, lui, connaissait le danger de ces explosifs que l'on pouvait rendre actifs en une fraction de seconde.

Je pus m'emparer du revolver du vidame. Je les forçai à ôter leur robe de laine brute. Ils portaient des caleçons longs et une chemise. Aucune autre arme n'était sur eux.

— Où est-elle ?

Je pointai le revolver vers le manomètre de pression et l'ingénieur me supplia de ne pas tirer.

— Nous sommes toujours à la limite d'insécurité, me dit-il franchement. La demande est telle que nous devons accélérer le cycle de l'eau de la boucle principale, celle qui donne la plus grande chaleur. La nuit nous réduisons un peu, mais l'ensemble est d'une grande fragilité. Cette servante n'est plus ici.

— Vous l'avez transportée dans ces containers. En formant une sorte de boîte ficelée avec des lanières de literie. Je sais que vous avez prétendu qu'il s'agissait d'archives. Mais les containers sont vides. Où est-elle ?

— Un accident malheureux, commença le vicaire général en regardant le vidame.

— Un accident malheureux ?

— Ecoutez, continua Marinov, ne vous énervez pas. Cette femme nous a tous trompés horriblement et...

Malgré mon calme apparent j'étais fou de douleur et, sans le moindre remords, je lui tirai une balle dans la tête. Son front explosa et, sous les yeux horrifiés de ses deux complices, il jaillit de sa blessure un mélange de sang et de cervelle pendant qu'il titubait. Puis il s'effondra.

— Vous êtes fou, haleta le vidame.

— Où est-elle ?

— Elle est arrivée morte, dit le barbu d'une voix chevrotante. Lorsque mon ami le vicaire m'a téléphoné, il m'a dit qu'il avait un grand service à me demander, mais j'ignorais qu'ils avaient tué cette fille.

— Comment ?

— Etranglée.

— Vous, dis-je au vidame.

Il porta ses mains aux doigts écartés devant son visage comme pour le protéger bêtement.

— Où est-elle ?

— Dans le puits perdu... Là-bas, dans le fond de la salle des machines.

— Allons-y.

— C'est inutile... Ce puits descend à plus de trois cents mètres... Il a été foré pour évacuer l'eau en cas de brutale rupture de canalisation.

— Vous l'avez jetée... Vous mentez.

— Non, hélas, dit le barbu. Je ne m'attendais pas à une telle chose, à rendre un service aussi ignoble, surtout pour sauver Géronimus. Je n'avais rien à espérer de ce futur pape. Rien. J'ai subi un chantage à l'amitié, doublé d'un chantage sur le danger qui menaçait notre Eglise tout entière. Mais un pape qui inaugurerait son sacerdoce comme un Borgia... Je préfère mourir que de vivre avec ce remords-là.

— Vous étiez cependant en train de fêter la fin de ce cauchemar, dis-je en flairant le contenu de la bouteille sur la table. C'est de l'alcool, non ?

— Nous en avons tous besoin... Moi surtout. Je ne suis pas un assassin.

Le vidame blême ne disait rien.

— Montrez-moi ce puits perdu. Emportez le corps du vicaire.

C'était un immense carré de plusieurs mètres de côté, garni d'une grille épaisse couverte d'un filtre à cause des vapeurs qui montaient du forage.

— Vous avez soulevé la grille comment ?

— Il y a un système de levier avec un contrepoids.

L'ingénieur désignait l'ensemble identique à ces leviers d'aiguillage manuels. On aurait dit des aiguilles d'horloge monumentale.

— Vous, l'ingénieur, allez ouvrir la grille.

— On ne peut y descendre, me prévint-il. Il n'y a pas d'échelon.

— Vous allez cependant y descendre et vous remonterez le corps.

— Je vous le répète, ce puits est d'une grande profondeur. Plus de trois cents mètres. Nous ne possédons aucun moyen pour en toucher le fond. Il faudrait des câbles et nous n'en avons jamais fabriqué, ni de palan.

— Il fut foré, dis-je.

— Ce sont des trépons spéciaux, mus par des tiges que l'on ajoute au fur et à mesure que la tête foreuse s'enfoncé. Nous avons voulu atteindre la nappe d'eau chaude...

Le corps de Louisane se trouvait désormais dans cette nappe d'eau brûlante. Le revolver toujours pointé vers eux je me dirigeai vers les aiguilles de manœuvre, et la grille se redressa lentement à la verticale. Une colonne de vapeur brûlante monta vers le plafond. Les deux pourris reculèrent instinctivement, et je les abattis l'un après l'autre d'une balle dans la nuque. Seul Christophus se retourna au dernier moment et la reçut sur le côté. Du pied, je les fis basculer dans le gouffre d'où montait une vapeur visqueuse. Je refermai le système.

J'ai transporté des explosifs pendant une bonne heure. Entre-temps j'étais remonté dans le hall voir si mon réceptionniste n'avait pas bronché. Je fermai les verrous de la porte principale et revins accomplir mon œuvre de destruction. J'ai fini par trouver de quoi relier toutes les charges sur un système d'horlogerie. Je me suis donné deux heures de battement pour terminer mon œuvre de mort. Mais lorsque je fus en face de l'Hôtel de Bethléem, une lassitude effroyable s'empara de moi et je n'eus pas le courage de revenir au quatrième étage abattre Géronimus. Il m'aurait aussi fallu tuer Geniev et le petit comptable. Ce fut le souvenir de ce dernier, si distrait, si peu concerné par toute cette histoire qui sauva les deux autres.

J'allai dans mon propre établissement modeste enfiler ma combinaison spéciale isotherme. J'emportai aussi le tube de cuir. Peut-être qu'un jour je l'ouvrirais si j'en avais le courage. Mais je ne voulais pas renouer avec ces heures dramatiques, découvrir que Louisane disposait d'un moyen de chantage puissant contre le postulant à la papauté. Je souhaitais conserver d'elle le souvenir de cette femme dont j'avais partagé l'intimité la plus totale, durant trois jours et trois nuits. Cela dans la plus absolue chasteté.

Bien entendu, les gardiens des sas ne voulaient rien entendre. J'avais toujours le revolver du vidame dans ma combinaison mais je désirais agir pacifiquement. Dans trente-trois minutes, la centrale fournissant chaleur et lumière exploserait, et je ne voulais pas être dans cette ville-cathédrale. Je devais entraîner les chasseurs au-dehors.

— Si je rends ma carte, vous ne pouvez me retenir, fis-je, sinon je ferai appel devant la juridiction ecclésiastique.

C'était le bon argument. La pensée qu'on puisse rendre une carte

qui offrait autant d'avantages ne les avait même pas effleurés et ils me regardèrent comme si j'avais perdu la raison, me demandèrent si j'avais réalisé que j'allais me priver de trois jours de possibilités merveilleuses dans le sanctuaire. Je me contentai de hausser les épaules, de plaquer la carte dans la main de l'un d'eux et de passer le sas.

Comment j'ai retrouvé les chasseurs dans la cohue des chapelles périphériques en moins d'un quart d'heure, inutile de le raconter. Ce fut vertigineux car ils étaient tous un peu saouls et ne voulaient rien savoir. Seul Horus finit par comprendre que nous devons rejoindre les attelages et malmena ses amis pour les pousser vers les sas de sortie. Le froid extrême nous engloutit dans son étreinte mortelle et tous, sauf moi, se retournèrent vers la ville-cathédrale qui scintillait de mille feux éblouissants, comme une pierre précieuse.

— Mais pourquoi devrions-nous partir maintenant, en pleine nuit ? se plaignaient les chasseurs et leurs familles.

La réponse arriva d'un coup. L'explosion se traduisit en un frémissement de l'inlandsis, mais le diamant fabuleux disparut subitement à nos yeux.

— Mais, fit Horus, la ville-cathédrale, où est-elle passée ?

XXXIII

Lorsque dix jours de course vers le nord se furent écoulés, nous n'avions toujours pas aperçu de lac d'eau chaude. Horus pensait que c'était une erreur d'orientation et qu'il suffisait de quadriller l'inlandsis méthodiquement pour le trouver. Pendant une semaine c'est ce que nous avons fait. Puis nous avons traqué un troupeau de rennes qui broutaient le lichen d'une zone rocheuse. Ces animaux finissaient de dégager la neige des pentes où le lichen pouvait se développer. Ils travaillaient pour l'avenir, épargnant les premières pousses. Les chasseurs, au courant des habitudes de ces animaux, les respectaient et en prenaient exemple pour limiter leur chasse au strict nécessaire, plus un pourcentage supplémentaire destiné aux échanges.

Ce troupeau important était dans un domaine exploité par une tribu de chasseurs primitifs qui nous attaquèrent un jour, à l'aube, alors que nous sortions péniblement de nos fourrures et sacs de couchage. Ils disposaient surtout d'épieux et de quelques arcs. Ils tuèrent deux chasseurs, trois femmes et un enfant avant que nos carabines ne les mettent en fuite. Nous avons fait deux prisonniers. Deux blessés que nous avons soignés. Ils n'avaient presque pas de langage, juste quelques mots déformés, difficiles à comprendre.

— Ils parlent surtout par gestes, dit un chasseur qui avait été recueilli durant des mois par une tribu après s'être égaré dans le no man's land.

Il leur posa la grande question : où se trouvait le grand lac d'eau chaude. Les deux blessés ne parurent pas comprendre ce qu'on leur demandait. Alors Horus alla prendre de l'eau qui bouillait dans une marmite, sur un feu de bouse de renne, montra la tasse qui la contenait et le chasseur interpréta cette image pour parler d'une plus grande étendue. Les deux primitifs affirmèrent que jamais la tribu n'avait entendu parler d'une chose pareille. Qu'il n'existait rien de tel. Eux-mêmes ne connaissaient pas le feu et la simple vue des bouses de renne en train de se consumer sans beaucoup de flammes les laissait émerveillés.

— C'est une légende, reprochèrent les chasseurs à Horus. Il n'y a jamais eu de lac d'eau chaude.

— Je n'ai jamais inventé ça. Je suis sûr qu'il existe.

Le soir, dans les igloos provisoires, il y en avait toujours un, souvent une, pour évoquer les heures extraordinaires passées dans les

chapelles périphériques de la ville-cathédrale de la Nouvelle Varsovie.

— Crois-tu que Geronimus soit devenu pape ? me demandait souvent Horus.

Je ne répondais pas et alors je caressais le tube de cuir dans la poche intérieure de ma combinaison.

— Toute cette nourriture dans les boutiques ! s'extasiaient les femmes. Bien sûr, nous n'aurions pu rester là-bas, mais en chassant à proximité nous aurions pu vendre nos peaux et la viande contre des pièces d'or.

— D'autres chasseurs ont eu la même idée, s'emportait Horus. Il n'y aurait pas eu place pour nous, sinon au prix de combats sanglants. Et les rennes, croyez-vous qu'ils fréquentent de pareils endroits surpeuplés ?

Ces regrets nostalgiques l'agaçaient prodigieusement. Il avait l'impression que ses compagnons répugnaient à s'enfoncer plus loin dans le nord, qu'ils espéraient toujours revenir vers la ville-cathédrale. Moi seul savais qu'elle n'était plus vivable. Du moins avant longtemps. Tout le système de puisage d'eau chaude dans le sous-sol terrestre avait sauté et pour le réparer il faudrait des mois. L'ingénieur Christophus était mort et existait-il des techniciens capables de le remplacer ? Le froid, l'obscurité avaient dû envahir le sanctuaire. J'imaginai la panique, le drame effroyable, tous ces morts dont j'étais le responsable. J'avais sacrifié toute une population innocente, y compris des religieux dignes d'estime, pour venger Louisane. Une prostituée, auraient dit les autres avec mépris. Mais je l'aimais. Un sentiment curieux. Elle avait le double de mon âge. Ma mère vivait toujours à Sanguine-Station mais Louisane était comme une seconde mère, et nous savions l'un et l'autre qu'un jour nous nous aimerions tout simplement, comme un homme et une femme peuvent le faire. Mais nous avions souhaité nous connaître, entretenir désormais cette amitié qui nous avait permis de vivre la plus difficile des promiscuités. Et nous voulions acheter un attelage, filer vers l'ouest, nous risquer sur la terrifiante banquise atlantique.

— Vous vouliez vraiment entreprendre une telle folie ? me demandait parfois Horus.

— N'était-ce pas un merveilleux projet ? Imagine, cette épopée...

— Il n'y a pas de rennes sur la banquise.

— Il y a des phoques, des oiseaux qui viennent voler les poissons que pêchent les phoques, de grands poissons et même des baleines.

— C'est quoi ?

— Des animaux énormes, si gros que je ne peux te l'expliquer.

— Tu me racontes des contes pour enfants.

Un jour, nous avons rencontré une étrange tribu, des chasseurs

comme nous mais beaucoup plus petits, avec de curieuses faces aplaties et des yeux étirés vers les tempes. De même leurs cheveux étaient noirs et raides. Ils n'étaient pas agressifs. Ils vivaient dans un village d'igloos et nous offrirent l'hospitalité. Ils chassaient le renne mais échangeaient viande et peau contre de la graisse de phoque, à des cousins vivant au bord d'une banquise plus au nord-est encore. Oui, ils avaient entendu parler d'un lac d'eau chaude mais n'avaient jamais voulu aller voir.

— Les eaux sont brûlantes. Elles bouent et il y a un monstre qui crache du feu au milieu. Les rennes fuient, il n'y a rien à chasser ni à pêcher. Des tribus y vont parfois mais n'y restent jamais.

Sur une peau tannée en parchemin, il dessina la route à suivre. Nous devions traverser une région où la glace devenait comme de la bouse de renne fraîche, ce qui ne durait guère dans ce froid excessif. Ces gens-là riaient fort de ce genre de comparaison.

— Mais, fit Horus en contemplant la carte sur parchemin, qu'est-ce que ce rectangle avec une croix ?

— Ça, c'est la maison d'un dieu. Il y a un drapeau qui flotte, blanc avec une croix noire.

— Des missionnaires néos, murmura le chef des Chasseurs, à moins de quelques miles du lac d'eau brûlante. Ils sont venus en traîneaux à chiens ?

— Non, fit notre hôte, qui dans un coin de la peau tannée dessina un étrange appareil.

— Un traîneau à vapeur, dit Horus. Et ils sont là depuis longtemps ?

— Ils sont là, ils ne sont pas là, ils disparaissent et ils réapparaissent. Ce sont des sorciers mais pas méchants.

— Ils chassent ?

— Je crois qu'ils font du troc avec les nomades.

Nous étions fortement intrigués. Nous avons quitté ces gens si hospitaliers qui se désignaient eux-mêmes du nom de Lapons. Il nous a fallu une semaine pour apercevoir cette construction enfouie dans la glace. Ce n'était pas un igloo. Elle était faite d'une matière inconnue. Comme les maisons de la ville-cathédrale. Un homme en robe de laine, avec une croix comme celle qui flottait au-dessus de sa demeure, sortit pour nous accueillir. Il se protégeait le visage avec une cagoule rigide.

— Soyez les bienvenus dans mon église du bout du monde. Je ne peux cependant pas admettre tout votre groupe.

Horus me demanda de l'accompagner. On devait passer un sas pour entrer dans l'église, qui se composait d'une partie consacrée au culte et d'une autre partie habitable. La chaleur, une fois passé ce sas, nous surprit. Nous avons cherché en vain par quel moyen de chauffage

le missionnaire parvenait à avoir une température aussi douce.

— Je suis le père Ivan Chakoniev. Je représente l'Eglise néo-catholique. Il y a deux années que je suis ici. En fait j'ai été nommé évêque de cette contrée, mais depuis que je suis ici je n'ai guère rencontré de fidèles ni fait beaucoup de conversions. Il est vrai qu'on ne voit que des chasseurs sauvages qui me fuient, des nomades à peine plus civilisés et des Lapons qui écoutent mes sermons pour se réchauffer une demi-journée en buvant du thé arrosé d'alcool. Ensuite ils s'en vont, gardant leurs convictions animistes.

— Etes-vous cardinal ? ai-je demandé avec réticence.

Le père Ivan m'a regardé, le sourcil froncé :

— Vous connaissez cette fonction ? Vous êtes des nôtres ?

— Non, mais je sais qu'il y eut une grande réunion de cardinaux à Varsovie, au sud-ouest d'ici. Peut-être y étiez-vous ?

— Je suis resté des mois absent car nous devons élire le nouveau pape. Mais la centrale d'énergie par eau chaude a explosé et nous avons vécu des heures dramatiques. Le bâtiment s'est effondré et la vapeur en jaillissant a causé d'atroces dégâts physiques aux gens. Nous avons déploré de nombreuses morts. Alors nous avons oublié le conclave et le concile pour nous mettre au travail. Le dôme de protection n'avait pas souffert et, sans avoir très chaud, comme avant la catastrophe, nous étions protégés du grand froid et du vent. Ce fut un travail sans relâche. Il fallait avant tout produire de l'électricité. Nous avons pu rétablir le courant quinze jours après. La vapeur du sous-sol était maîtrisée dans de nouvelles canalisations. Alors, laissant faire les techniciens, nous avons réuni le conclave. Quatre cardinaux avaient trouvé la mort. Nous ne pouvions les remplacer sans avoir élu un nouveau pape. Nous l'avons choisi en moins d'une journée. Jean-Paul VII, que Dieu le bénisse et le conserve longtemps à la tête de notre Eglise. Qu'il puisse un jour retrouver la Nouvelle Rome.

— Mais son nom ancien, quel était-il ? demanda Horus, qui durant ce récit ne m'avait pas adressé un regard.

— Geronimus. Il venait du Réseau Grégorien, où déjà il était clandestin. Les Aiguilleurs de la Railway-Union l'avaient capturé et contraint à des travaux indignes de sa fonction. Il a réussi à s'évader avec plusieurs personnes de sa suite. Malheureusement, son vidame et son vicaire général sont morts dans la catastrophe de la centrale thermique. Ainsi que sa servante dévouée, Louisane, à laquelle il a rendu hommage. Il y avait aussi sœur Thérèse, qui fut nommée abbesse coordinatrice des congrégations féminines. Le Saint Père siégera à la Nouvelle Varsovie mais attendra avec impatience de retourner dans la Nouvelle Rome. Des tractations sont en cours avec la compagnie ferroviaire qui s'est installée sur ce territoire. Une ambassade emportant beaucoup de monnaie d'or est en route.

Le missionnaire nous offrit du thé brûlant, du pain avec du fromage venant de la Nouvelle Varsovie.

— Mais quelle est l'origine de cette chaleur, mon père ?

— Ah ! cela vous intrigue. J'ai fait venir dans le temps un ami, l'ingénieur Christophus de Miskiewyżc, et ses équipes, du matériel. Ils ont installé un pipe-line d'eau chaude de dix miles depuis le lac Onega. Un très ancien lac de jadis mais qui depuis a vu naître en son sein un volcan. Il ne serait pas possible de vivre à proximité car il y a la chaleur, les éruptions d'eau bouillante et l'odeur insupportable de soufre et de gaz dangereux. Mon ami a donc amené jusqu'ici cette eau qui me permet de faire de l'électricité, de me chauffer, de décongeler la glace. N'est-ce pas merveilleux ?

— Voyons, père Chakoniev, on doit pouvoir vivre au bord du lac.

— Les équipes ont dû travailler avec des masques filtrant l'air à cause des gaz mortels. Si vous allez là-bas, vous apercevrez tout autour de l'eau en ébullition des centaines, des milliers de cadavres d'animaux, des rennes, des loups, des chiens sauvages, des renards, des ours, des bœufs musqués, et j'en passe, qui n'ont pas fait le détour pour éviter ces parages. Sans la technique évoluée de la Nouvelle Varsovie, jamais nous n'aurions pu capter cette eau miraculeuse, que nous devons filtrer en cours de route afin de la rendre moins corrosive pour les appareils.

— Nous venons de très loin pour nous installer autour de ce lac, gémit Horus.

— Je sais, dit cet homme sans modifier son ton. Je sais qui vous êtes. Vous avez aidé notre vénéré Geronimus à fuir son enfer avec ses compagnons. Intronisé, il ne vous oublia pas dans son homélie et regretta que vous soyez partis. Il pressentait que vous viendriez par ici. Et il m'a chargé de vous remettre quelque chose.

Il passa dans la pièce voisine. Horus se pencha vers moi.

— Incroyable. C'est quand même quelqu'un, ce Geronimus, hein ? Tu vas voir, il nous aura envoyé un sac d'or ou deux...

Le missionnaire revenait avec une caissette ouvragée qu'il ouvrit avec lenteur, comme s'il en vénérât le contenu. Une doublure de velours pourpre nous apparut. De ses mains, il en sortit deux livres à la tranche dorée.

— Le Saint Père m'a chargé de vous en remettre un à chacun si jamais je vous rencontrais. Chacun son missel dédié et avec la bénédiction de Jean-Paul VII.

Stupides, chacun ce livre de messe dans nos mains, nous avons marché vers nos compagnons en silence. Puis Horus commença de jurer abominablement. Mais moi, j'éclatai d'un rire douloureux qui arrêta net ses chapelets de gros mots.

— Tu as raison, dis-je, ce n'est pas n'importe qui que le conclave a élu et, je te le dis, mieux vaudra s'en tenir loin. Moi, je vais reprendre ce projet de traverser la banquise atlantique.

XXXIV

Des années ont passé avant que je reprenne ma plume pour poursuivre le récit de ma vie. Je viens de relire les pages déjà remplies, et ce qui me reste de toutes ces aventures, c'est le souvenir de Louisane. Le nom de Geniev me laisse indifférent et je me demande encore comment j'ai pu être follement amoureux de cette étrange créature. Louisane, elle, c'était exactement celle que j'attendais mais elle est morte, et son cadavre doit avoir disparu dans cette eau bouillante du sous-sol de la Nouvelle Varsovie. J'ai appris que le pape a fini par quitter cet endroit pour la Nouvelle Rome mais ici, en Panaméricaine, on ne se soucie guère des Néo-Catholiques et les nouvelles de ces gens-là sont rares. Tout de même, Géronimus, au cours de la période qu'il a passée dans la ville-cathédrale, savait que le corps de cette femme se trouvait trois cents mètres plus bas, assassinée pour ne pas lui porter ombrage. Ce qu'elle avait découvert sur lui aurait pu l'empêcher d'être élu. Je le sais car j'ai ouvert le tube de cuir un jour. Mais bien longtemps après.

J'ai, en faisant sauter la centrale thermique, provoqué la mort de nombreuses personnes innocentes, et je ne me pardonnerai jamais ce crime. Je n'ai rien caché de cette violence qui me fit agir de la sorte. Ces gens-là, ce petit groupe de fanatiques et d'arrivistes m'avaient en quelque sorte poussé à bout, mais je n'ai pas d'excuses et je n'en cherche pas.

J'ai réussi à entraîner Horus et ses chasseurs dans cette folle odyssee vers l'ouest. Ils sont malgré tout allés jusqu'au fameux lac d'eau bouillante. Nous avons vu le volcan, petit mais plein de vitalité, qui crachait fort. J'ai pensé que cette eau chaude s'infiltrait jusque dans le sous-sol et que c'était elle qui alimentait la Nouvelle Varsovie. Nous avons trouvé les animaux empoisonnés par l'air et distingué quelques cadavres de primitifs également. Et aussi des animaux inconnus qui ressemblaient à ces singes d'autrefois avec leur épaisse fourrure rousse. Je me suis souvenu des confidences de Rinzo, ce Croisé que ma mère cachait chez elle. Mais, comme je ne pouvais approcher de ces corps étendus, je n'ai pu vérifier si c'étaient des Hommes du Froid, comme il les appelait.

Nous sommes repartis vers l'est, chassant les rennes, les ours blancs, les lièvres, les loups, approchant de la banquise et chassant les phoques géants. Notre première baleine nous fit fuir tant elle était

énorme. Elle se déplaçait sur la banquise avant de forer un trou où elle disparut des heures durant. Parce que nous sommes des hommes, c'est-à-dire des prédateurs et aussi des fous furieux pleins d'orgueil, nous avons voulu la tuer. Nous l'avons guettée au bord de son trou mais elle a surgi derrière nous, nous a foncé dessus, projetant quelques chasseurs dans l'eau glacée de l'excavation. Nous avons dû renoncer.

Peut-être à cause d'elle et des autres aperçues au loin, nous sommes restés des mois en lisière de la banquise, remettant chaque jour notre traversée. J'étais le seul à savoir qu'il existait un Inlandsis à des milliers de miles, une autre civilisation, une ou plusieurs Compagnies. Mais les chasseurs, et Horus le premier, doutaient, craignaient que ce ne soit un leurre comme le lac d'eau bouillante.

Et puis nous avons appris que la Railway-Union, après avoir absorbé le Réseau Grégorien, se préparait à envahir l'Union Ferroviaire, et que celle-ci commençait d'étendre ses voies vers la banquise où nous étions installés. Nous aperçûmes de drôles d'engins qui préparaient le ballast, au cours d'une chasse à l'intérieur de l'inlandsis, et nous avons décidé de traverser la banquise.

Nous avons réussi. Nous avons mis exactement quatre ans et deux mois. Nous observions de longs moments de repos pour refaire nos forces et nos provisions. Puis nous dûmes renouveler nos chiens. Les femelles furent prises et lorsque les petits naquirent il fallut les dresser aux harnais. Cela nous demanda deux années, au bord d'une mer intérieure de la banquise, à laquelle nous accédions par une pente douce. Là, régnait un climat supportable. Il y avait des phoques, des pingouins, des baleines, des oiseaux de toute nature et aussi des chasseurs de toute origine contre lesquels nous engagions des batailles rangées.

Bien des chasseurs sont morts. J'ai été blessé et j'ai perdu ma main gauche. Mais je me débrouille bien sans. J'ai une femme, une fille très jeune qui s'appelle Kolin et qui pense que je suis un être venu d'ailleurs, à cause de ce que je raconte. Et encore je ne vais jamais jusqu'au bout de mes pensées. Nous avons renouvelé les attelages, reconstruit des traîneaux. On s'imagine, du côté européen de la banquise, que celle-ci est déserte mais toute une population, ou plutôt des populations y vivent, la parcourent, se battent, aiment, meurent. Il y a des marchands nomades qui viennent chercher de quoi émerveiller les habitants des Compagnies. Parfois ils nous donnent des nouvelles mais elles ont des mois d'ancienneté. Le pape est toujours à la Nouvelle Rome mais personne ne peut dire ce qu'est devenue Geniev Thann. Je préférerais le savoir car j'ai très peur d'elle et de Géronimus. Je suis certain qu'ils ne m'ont pas pardonné, et surtout qu'ils redoutent que je puisse révéler ce que Louisane avait appris. Personne ne connaît l'existence du tube en cuir. Je ne sais à qui je

confierai mon manuscrit et ce tube, mais j'attendais d'être sur le bord de l'autre Inlandsis.

Nous avons commencé à croiser des marchands originaires de ce continent américain. Car est venu le moment où les Européens cessaient d'aller trop loin. Des semaines de no man's land nous attendaient avant de rencontrer des gens parlant l'anglais, très difficiles à comprendre. Ils nous ont raconté que chez eux aussi les compagnies ferroviaires se combattaient, cherchaient à s'emparer les unes des autres. Dans certaines on pouvait vivre fort bien et sans contraintes. D'autres étaient dirigées par des membres de religions dures et il fallait les éviter.

Je suis désormais chef de station dans une toute petite compagnie qui s'intitule Panaméricaine. Je trouve que c'est très prétentieux car notre réseau ne dépasse pas les mille kilomètres carrés. Une principauté minuscule dans cette immensité de l'Amérique. J'ai proposé que l'on essaye de lancer une ligne transbanquisienne vers la vieille Europe, avant que ce soit celle-ci qui nous envahisse. On ne me traite pas d'utopiste mais ce sont les moyens qui manquent. J'espérais toujours retourner voir ma mère à Sanguine-Station.

Je dois aussi parler du tube de cuir. Oh ! si Geronimus n'avait pas cherché à devenir pape, son contenu aurait paru bien anodin. Seulement voilà, son nom est bien Franck Schmidt, comme le lui a hurlé Louisane avant d'être étranglée. Une fille Schmidt fut la compagne puis l'épouse de Grégoire XVII lorsqu'il se réfugia dans le nord. Ce pape de la Grande Panique fit les choses en règle pour ne pas être maudit par sa descendance. Seulement, il fut à l'origine de la religion grégorienne, un schisme intolérable pour les Néos. Il n'était pas concevable, si cette filiation avait été révélée, qu'un descendant de cet apostat, du moins en ce qui concernait le vœu de chasteté, devînt père de la nouvelle Eglise.

La pauvre Louisane croyait obtenir assez d'argent pour que nous achetions un attelage afin de traverser la banquise. Elle exigeait cent mille marcs, espérant qu'on lui en donnerait au moins le dixième, mais on la tua. J'ai traversé la banquise et j'occupe un poste tranquille. Mais j'espère construire cette ligne vers l'est un jour. Et même, je voudrais qu'elle porte le nom de ligne Louisane. Je sais que je provoquerai le pape et l'abbesse Geniev mais peu m'importe désormais.

Le manuscrit fut donc réécrit de façon romancée, publié à compte d'auteur. Jon Semper ne réalisa jamais son rêve d'une ligne Louisiane vers l'est. Le pape Jean-Paul VII fut assassiné mystérieusement. Le tube de cuir disparut. Il est à peu près certain que ce Jon Semper fut un ancêtre de Yeuse Semper, qui est la compagne de Lien Rag, de nos jours.

Le côté subversif de ce texte inquiète les Néo-Catholiques pour deux raisons. D'abord il apparaît dans ce récit que la Glaciation débuta dans une période plus lointaine que l'Eglise ne veut le reconnaître. L'autre révélation de cet écrit concerne un pape très honoré de cette même Eglise, qui s'avéra être le descendant d'un pontife égaré dans sa foi au point d'avoir procréé.

Pour les autorités civiles et ferroviaires, la première apparition des Roux, signalée à une période aussi lointaine, ne peut qu'entraîner des réactions alarmantes. Du genre : « Pourquoi ne pas avoir étudié la morphologie de ces Hommes du Froid, leurs gènes, pour améliorer la condition des humains terrés dans les stations ? »

Cet ouvrage a été composé par euronumérique
à 92120 Montrouge. France
et achevé d'imprimer en octobre 1997
sur les presses de Cox & Wyman Ltd. à Reading (Berkshire)

FLEUVE NOIR - 12, avenue d'Italie

75627 PARIS – CEDEX 13.

Tel : 01.44.16.05.00

Dépôt légal : novembre 1997

Imprimé en Angleterre